



HAL
open science

“ Les filles du coin ”. Des commérages à l’affirmation de soi : enquête ethnographique en Vendée

Camille Ferrand

► To cite this version:

Camille Ferrand. “ Les filles du coin ”. Des commérages à l’affirmation de soi : enquête ethnographique en Vendée. Anthropologie sociale et ethnologie. 2018. dumas-01868060

HAL Id: dumas-01868060

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01868060>

Submitted on 5 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

**« Les filles du coin ». Des commérages à
l’affirmation de soi ; enquête
ethnographique en Vendée.**



UNIVERSITÉ DE NANTES

UFR de Sociologie

Camille Ferrand
sous la direction de Sophie Orange (MCF, Université de Nantes)

REMERCIEMENTS

Je souhaite remercier l'ensemble des jeunes femmes (conjointes et familles) ayant accepté de participer à ce projet de recherche en m'ouvrant généreusement les portes de leurs vies. Ce travail n'aurait pu aboutir sans leur formidable coopération. Un merci tout particulier à Fannie et Mathilde qui sont à l'origine de cette enquête.

Je tiens également à remercier ma directrice de recherche, Madame Sophie Orange, pour cette année riche de découvertes et d'apprentissages. Merci pour vos précieux conseils et les connaissances sociologiques acquises au cours de ces deux années de recherche à vos côtés.

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	5
PARTIE 1 : « <i>JE SUIS UNE PURE VENDÉENNE !</i> ».....	13
Chapitre 1 – Des études sous influences.....	14
I – L'école du coin.....	15
II – (In)suffisance scolaire en Vendée.....	19
i) Des prédispositions au départ.....	19
ii) Partir pour mieux revenir.....	21
iii) « Choisir » son orientation ; un premier pas dans le maintien local.....	22
III – Quelles études pour quelle mobilité sociale ?.....	25
Chapitre 2 — Hétéro, proprio, boulot.....	30
I – S'adapter au marché de l'emploi local.....	30
i) Les frontières de la Vendée.....	31
ii) Surqualifications scolaires pour emplois du coin.....	32
II – Le poids des normes de couple.....	34
i) Une mise en couple revisitée.....	34
ii) Prénance de la religion et des traditions dans les projets futurs.....	37
III – Des aspirations sociales aux ambitions immobilières.....	39
Chapitre 3 – Une Vendée dans la Vendée : des territoires spécifiques.....	42
I – Un espace géographique restreint.....	42
II – « <i>J'ai toute ma vie ici ; j'ai ma famille</i> ».....	43
i) Des attaches maternelles locales.....	43
ii) Le domicile familial comme lieu de repli.....	44
III – Être du coin ; ou la valorisation d'un capital d'autochtonie.....	49
PARTIE 2 : DES SOCIALISATIONS AMICALES COMME LIEU DE POUVOIR.....	52
Chapitre 4 – Structuration et restructuration des amitiés.....	53
I – Construction et évolution des cercles amicaux.....	53
II – Forger l'amitié.....	56
i) Des lieux de socialisation.....	56
ii) Des démonstrations numériques de l'amitié.....	59
III – Quand les amitiés se défont.....	60
Chapitre 5 – Prises de pouvoir.....	63
I – De la distinction à la valorisation de soi.....	63
i) « <i>Manuella c'est peine perdue</i> ».....	64
ii) « <i>Laure elle parle que de cul</i> ».....	65
II – Du groupe d'amis à la formation de bandes.....	67
III – Privé-public : jeu de rôles amicaux.....	70
i) Se montrer en public.....	70
ii) Les commérages comme mode de réaffirmation de soi.....	73

PARTIE 3 : LA PLACE DES FEMMES EN MILIEU RURAL.....	77
Chapitre 6 – La revendication d’une féminité.....	78
I – Les dictats de la beauté.....	78
II - Se montrer aux autres : afficher sa féminité.....	81
Chapitre 7 – La résistance à la domination masculine.....	84
I – « <i>Se débrouiller toute seule</i> » ; ou l’importance d’une gestion financière.....	84
II – Maintenir la maison sous surveillance.....	85
III – Les loisirs et engagements comme moment à soi.....	87
i) Des loisirs féminins à (re)considérer.....	87
ii) L’appropriation d’engagements masculins.....	89
iii) S’inscrire dans les loisirs de leurs conjoints.....	91
CONCLUSION.....	93
BIBLIOGRAPHIE.....	95
ANNEXES.....	98
Récapitulatif des données.....	99
Récapitulatif des observations.....	100
Grille du carnet de bord.....	102
Grille d’entretien.....	103
Exemple de retranscription d’entretien.....	104

INTRODUCTION

Au cours du 20^e siècle, le monde rural s'est vu bouleversé par de nombreux changements de grande ampleur : le développement de l'exode rural au sortir de la Seconde Guerre mondiale (déjà amorcé au 19^e siècle) – du notamment au départ des populations vivant de l'agriculture – ainsi que les phénomènes de périurbanisation et rurbanisation visant à transformer les espaces ruraux. Dans ce contexte, la sociologie rurale française se penche sur le passage d'une société agraire à une société urbaine et industrielle, et par la même, du paysan à l'agriculteur¹. C'est à travers cet héritage du rapport urbain/rural que la discipline s'est questionnée sur les flux migratoires entre ces territoires. Ont ainsi été interrogés : ceux qui quittent la campagne de par son manque d'infrastructures (scolaires, professionnelles, etc.), ou encore les citadins venus profiter du calme de la campagne (tout en important leur mode de vie urbain). Cela résulte notamment d'une moindre part des jeunes âgés de 18 à 29 ans vivants en zone rurale (10,5 % contre 16 % en zone urbaine)². Dans le cas de la Vendée, nombreux sont les jeunes à partir au profit de territoires davantage pourvus en offres d'enseignements supérieurs. Ainsi, entre 2009 et 2014, la part des 15-29 ans parmi les Vendéens chute ; ne représentant plus que 14,6 % de la population du département, contre 15,9 % cinq ans auparavant³. À titre comparatif, cette même tranche d'âge représente 17,9 % de la population française. Ces données laissent cependant en suspens une catégorie de la population : ceux qui restent. Bien qu'ils ne représentent pas la majorité de la population vendéenne, et que leur part soit en baisse, ils étaient tout de même 96 353 individus à avoir entre 15 et 29 ans en 2014. Qui plus est, ces derniers sont souvent considérés à l'aune de leurs homologues urbains pour ce qu'ils n'ont et ne sont pas, sans réellement s'attacher aux caractéristiques qui leur sont propres. En ce sens, et toujours dans l'idée d'un rapport rural/urbain, le rural se définirait donc sous l'angle négatif de ce qui n'est pas urbain.

1 P. ALPHANDERY, J-P. BILLAUD, « Retour sur la sociologie rurale », *Études rurales*, 183 | 2009, p. 9

2 S. ORANGE, C. LEMETRE, « Jeunesses rurales – jeunesses ordinaires », *Savoir/Agir*, vol. 37, no. 3, 2016, p. 10

3 Dossier complet département de la Vendée, *Insee*, 2014, disponible à l'adresse suivante : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=DEP-85#chiffre-cle-1>

De récents travaux ont ainsi cherché à remédier à ces manquements dans la sociologie française parmi lesquels ceux de Nicolas Renahy, Benoît Coquard, ou encore Gilles Laferté. Tous trois présentent un point commun dans leurs travaux : s'intéresser aux hommes en milieu rural. Si ces recherches ont donc contribué à renseigner la discipline du fait des rares travaux effectués sur la jeunesse rurale, elles se sont presque exclusivement concentrées sur la figure masculine – ne laissant apercevoir les femmes qu'en tant que « conjointe de ». Ces dernières apparaissent en creux des hommes ; en ce qu'elles ne sont pas vis-à-vis d'eux. En plus d'être comparées aux jeunes urbaines, elles le sont donc également de leurs homologues masculins. En ce sens, certains travaux tendent donc à illustrer les femmes en milieu rural comme inactives, en risquant de se heurter aux dérives du misérabilisme. Des conduites ethnocentriques conduisent alors à considérer « l'autre » femme comme davantage dominée, tandis que « l'autre » homme serait toujours plus dominant⁴. En s'intéressant aux jeunes femmes des classes populaires en milieu rural, au regard des hommes constituant cette même population⁵, Marie-Hélène Lechien en vient à conclure que ces dernières sont « isolées » puisque ne faisant ni football ni pêche, et ne se rendant pas au café. En se concentrant sur les activités masculines pour définir ce que sont les femmes, l'auteure exclut ainsi l'existence de pratiques féminines comme indicateurs des logiques qui leur sont propres.

Dans ce contexte, il semble donc fondamental de pouvoir documenter le sujet à travers la focale féminine. Si le contexte d'enquête diffère largement, Anne-Sophie Vivier-Muresan a tout de même ouvert des pistes de réflexion à travers une étude sur les femmes en milieu rural en Iran⁶. Elle s'attache à démontrer comment – grâce à un allongement de la durée des études – ces jeunes filles réussissent à sortir de l'espace privé qui leur était jusque là attribué, et par là, à intégrer l'espace public. Il ne s'agit pas de nier la domination masculine dont elles sont le fruit à travers leurs pères ou leurs maris, mais d'analyser leurs situations dans leur globalité et de rendre compte de « l'évolution lente et discrète » qui se produit. L'image accordée aux femmes à travers des études qui ne s'intéressent pas directement à elles, s'en trouve alors altérée et mérite d'être approfondie. C'est ce que s'est attachée à faire Sophie Orange pour le

4 F. DE SINGLY, « Introduction : la tension entre le populisme et le misérabilisme dans les recherches sur les genres », In : *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*. La Découverte, 1995, p. 115-120

5 M-H. LECHIEN, « L'isolement des jeunes femmes appartenant aux classes populaires rurales. L'exemple d'une animatrice de loisirs », *Agone*, vol. 51, no. 2, 2013, p. 131-151

6 A-S. VIVIER-MURESAN, « Image et statut des femmes dans l'iran rural : une révolution silencieuse ? », *Études rurales*, 177 | 2006, 151-166

cas français, en s'intéressant à « *celles qui restent* »⁷. En retraçant les trajectoires scolaires de ces jeunes femmes, elle s'applique à démontrer les multiples influences sociales (offre scolaire, mise en couple, relation fusionnelle avec la mère, etc.) qui se jouent dans leur installation locale en milieu rural. Ces deux travaux donnent donc à voir les formes de résistance et d'opposition à la domination masculine qui peuvent s'établir.

L'objet d'étude ici appréhendé présente donc la triple ambition de renseigner sur les jeunes ruraux qui restent dans leur espace d'origine, en les considérant dans les logiques qui leur sont propres – et non pas sous la forme d'un manquement à un autre territoire –, et en s'intéressant à présent aux jeunes femmes ; dont on fait l'hypothèse qu'elles ne sont pas uniquement cantonnées à l'espace privé. « *Se contenter de distinguer celles qui partent et celles qui restent, c'est prendre le risque de ne considérer les trajectoires des jeunes femmes "du coin" comme le revers de celles qui seraient parvenues à s'arracher à leur milieu et à trouver, dans les centres urbains, des poursuites d'études et/ou des emplois plus qualifiés : celles qui sortent et qui s'en sortent contre celles qui restent.* »⁸ Si l'on sait que les jeunes ruraux doivent faire face à une carence d'offres scolaires et professionnelles (conduisant bon nombre à quitter le territoire), il s'agit de construire en positif les contraintes des jeunes femmes en milieu rural. L'objectif se veut à la fois de saisir les ressorts du maintien sur le territoire d'origine – en excluant l'idée d'un choix fataliste – et « les évolutions lentes et discrètes » opérées par ces jeunes femmes face à la domination masculine.

Pour ce faire, il s'agissait donc de pouvoir suivre ces jeunes femmes dans leurs activités quotidiennes, y compris lorsqu'elles se déroulent à l'intérieur du foyer. Si certains travaux semblent ne pas avoir saisi l'intégralité des pratiques féminines, c'est justement parce qu'un tel objet de recherche nécessite un accès privilégié auprès de ces jeunes femmes ; d'où l'importance de recourir à une méthodologie adaptée. Afin de pouvoir partager la vie d'un groupe de jeunes femmes durant plusieurs mois, il a été décidé de s'intéresser à des groupes d'amies. Cela donne accès à des moments de socialisation féminine à travers les diverses activités que ces dernières peuvent mener. À cela s'ajoute le choix du terrain d'enquête, prenant tout son sens lorsqu'il s'agit d'analyser le maintien local opéré par ces jeunes

7 S. ORANGE, « "Celles qui restent". La fausse inertie des jeunes diplômées du coin », in Stéphane Beaud et Gérard Mauger (dir.), *Une génération sacrifiée? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2017, p. 113-124

8 *Ibid.*, p. 119

femmes. Tandis qu'il s'était intéressé à un territoire « en déclin »⁹, Benoît Coquard exprime les enjeux que revêt la distinction des différents espaces ruraux en l'opposant aux territoires dits « attractifs ». Si le premier se réfère à des espaces ruraux et industriels plutôt caractéristiques du nord et l'est de la France, le second se rapporte à des espaces proches des grandes villes, davantage présents dans le sud et l'ouest du pays. C'est dans cette deuxième catégorie que se situe le terrain d'enquête choisi ; à savoir le département de la Vendée. Celui-ci présente plusieurs spécificités, dont la première est de ne pas constituer un territoire enclavé puisque limitrophe des départements abritant les villes de Nantes, Angers ou encore La Rochelle. Mais ce qui en fait la caractéristique principale se situe surtout dans sa réussite économique, lui permettant d'afficher de faibles taux de chômage. Une précision doit tout de même être faite à ce propos puisque la Vendée dispose de fortes disparités intra-départementales : le nord étant davantage pourvu économiquement que le sud. L'artisanat reste un maillon fort de l'économie vendéenne et joue un rôle éminent dans la formation professionnelle – le département affichant des taux d'apprentissage parmi les plus élevés de France. Les services constituent le secteur d'emploi le plus conséquent, notamment à travers la ville de La Roche-sur-Yon qui concentre 80 % de ses emplois dans le secteur du tertiaire. Le caractère religieux du département doit également être pris en considération du fait de son impact conséquent sur l'offre scolaire de l'enseignement privé. Or, nous verrons que la Vendée ne dispose que de peu d'établissements du supérieur, au profit de formations professionnelles.

C'est donc dans cet espace rural « attractif », où des études courtes peuvent permettre un accès à l'emploi, que résident les jeunes femmes sollicitées pour réaliser cette enquête. Plus précisément, deux groupes d'amies ont été reconstitués : le premier, réside en périphérie de La Roche-sur-Yon et bénéficie ainsi de sa proximité avec un pôle urbain. Le deuxième se concentre dans le sud et la côte vendéenne, mais profite également d'une contiguïté avec la ville de Luçon. Si chacune réside donc dans de petites communes de quelques milliers d'habitants, il s'agit tout de même d'espaces relativement proches de zones urbaines dont elles tirent les avantages (bien que la ville de La Roche-sur-Yon soit davantage développée que celle de Luçon).

9 B. COQUARD, « Partir ou rester ? Le dilemme des jeunes ruraux », *Rapport de l'observatoire de la jeunesse*, 2014, p.199

Afin de saisir les enjeux énoncés précédemment, il s'agissait donc de recourir à une méthodologie adaptée permettant de saisir l'objet de recherche dans son intégralité. La méthode ethnographique semblait la plus adaptée dans cet exercice d'accompagnement des jeunes femmes. Or, le peu d'enquêtes sur les femmes en milieu rural s'accompagne également d'une absence d'utilisation de cette méthode. Elle a à la fois permis un accès direct aux activités menées, mais également la confrontation entre le discours de ces jeunes femmes (et par là, ce qu'elles souhaitent montrer d'elles-mêmes) et leurs pratiques réelles. C'est bien une analyse croisée de ces deux méthodes qui a permis de saisir le renouvellement de l'occupation de l'espace privé qui est fait par ces Vendéennes – du fait de l'intégration de leurs conjoints dans cet espace qui leur était auparavant réservé – en concomitance avec une intégration progressive de l'espace public. S'en tenir aux entretiens n'aurait ainsi pas permis de rendre compte des socialisations amicales dans tout ce qu'elles comportent ; à savoir une (ré)insertion locale, et des logiques de domination.

Si la méthode ethnographique participe donc à rendre compte du quotidien de ces jeunes femmes au sein de leur espace social, un autre outil a également été mobilisé dans ce sens : le carnet de bord ou « carnet d'enquête » pour reprendre les termes de François Héran. « *Le carnet de l'enquête est un cahier déposé par l'enquêteur chez le ménage pendant une semaine. La personne désignée pour répondre devait décrire son emploi du temps sur les pages de gauche à raison d'une page par jour et signalait en vis-à-vis, sur les pages de droite, si elle avait "discuté" avec des personnes extérieures au foyer.* »¹⁰ En reprenant à notre compte cette méthode, une grille a été constituée¹¹ et transmise aux enquêtées à qui il était demandé de restituer une semaine complète, dans laquelle elles devaient renseigner le détail de leurs journées (types d'activités réalisées, lieux et personnes fréquentés, etc.). La temporalité hebdomadaire permettait ainsi de connaître l'emploi du temps de ces jeunes femmes à la fois en période de travail, et le week-end où elles s'adonnent à davantage de loisirs. La pertinence de cette méthode repose sur le fait qu'elle permette d'accéder à des données difficilement saisissables par le sociologue, puisque nécessitant d'être en permanence avec les enquêtés, à savoir : « *la monnaie courante de la sociabilité, vécue au jour le jour* »¹². En cela, les carnets de bords permettent de prolonger les matériaux déjà recueillis par le biais des entretiens et des observations et de ne pas s'en tenir qu'aux discours. Un entretien dans

10 F. HERAN, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Economie et statistique*, n°216, Décembre 1988, La sociabilité / Dossier : L'entrée des jeunes dans la vie active. p. 4

11 Disponible en annexes.

12 *Ibid.*

lequel la question de la féminité ne sera que peu abordée laissera par exemple place à un carnet de bord illustrant les nombreuses tâches auxquelles s'adonne l'une des enquêtées afin de se mettre en valeur physiquement. À la façon d'Anne-Marie Thiesse¹³ – qui mettait en lumière le biais que peuvent représenter les discours – il s'agit donc d'aller au-delà des entretiens, et de mobiliser le protocole méthodologique le plus adapté à cet objet de recherche. D'autant que le carnet de bord présente une spécificité non négligeable dans sa production puisqu'il est entièrement régi par les enquêtées elles-mêmes (qu'elles réalisent généralement au sein même de leurs foyers), et dans laquelle le sociologue n'intervient que très peu, hormis dans la construction d'une grille de base. Il s'agit donc d'y voir là un matériau « brut », et en cela, précieux pour renseigner la vie de ces jeunes femmes.

Enfin, et bien qu'elle n'ait pas été envisagée dès le début de cette recherche, l'utilisation des réseaux sociaux s'est rapidement imposée à la méthodologie d'enquête. Les premières observations ont ainsi mis en lumière un emploi accru de ces derniers de la part des jeunes femmes. En sélectionnant les trois plus fréquemment utilisés (à savoir Facebook, Snapchat et Instagram)¹⁴, une analyse de plusieurs mois a pu être menée en parallèle du terrain d'enquête. Elle permettait, encore une fois, de pouvoir confronter le discours porté par les enquêtées, avec les pratiques réelles. Mieux, cela renseigne sur ce qu'elles donnent à voir d'elles-mêmes dans leur présentation publique. Il s'agit là encore de pouvoir compléter les trajectoires de ces jeunes femmes, en les saisissant le plus finement possible. Le croisement des méthodes permet ainsi de subsister aux limites qu'elles peuvent présenter, et d'aller au-delà de la version que chacune souhaite livrer d'elle-même. Mettre en perspective ces carnets de bords avec les discours recueillis lors des entretiens et les pratiques observées, permet ainsi la réalisation d'une analyse détaillée afin de saisir – de la façon la plus fine et juste possible – la réalité de ces jeunes femmes et les enjeux de leur installation en milieu rural, trop peu décrit dans le champ de la sociologie française. Il s'agit donc d'apporter à travers cette présente enquête, des éléments à la fois théoriques (par un objet nouveau) et méthodologiques (par un protocole d'enquête original).

13 A-M. THIESSE, Thiesse, « Des plaisirs indus. Pratiques populaires de l'écriture et de la lecture », *Politix*, vol. 4, n°13, Premier trimestre 1991. Le populaire et le politique (1) - Les usages populaires du politique, sous la direction de Annie Collovald et Frédéric Sawicki, p. 57-67

14 Facebook permet à ses utilisateurs de publier des photos, vidéos, fichiers et documents, d'échanger des messages, de joindre et créer des groupes, Snapchat le partage de photos de de vidéos de façon éphémère et Instagram le partage de photos et de vidéos.

La description de la méthodologie d'enquête importe également une réflexion sur la place du chercheur du fait de ma position particulière « d'enquêteur-ami »¹⁵ pour reprendre l'expression de Nicolas Renahy (à propos, lui aussi, de l'enquête qu'il a menée auprès de jeunes hommes en milieu rural). Une telle entrée sur le terrain a en effet été permise par la connaissance de deux jeunes femmes comptant parmi la dizaine d'enquêtées, rencontrées lorsque je fréquentais le même collège qu'elles. Il s'agissait là d'un potentiel accès à la recherche des plus favorables : si j'avais la possibilité de contacter ces deux jeunes femmes, nous n'étions pas suffisamment proches pour que cela vienne entraver la prise de recul nécessaire au chercheur. De plus, en demandant à chacune de participer à cette enquête, il signifiait qu'elles y incluent également leurs amies proches. À l'inverse, les premiers contacts avec ces jeunes femmes « rapportées » se sont montrés beaucoup plus faciles : à la fois parce qu'elles avaient été mises au courant du projet de recherche, mais également grâce à la présentation qui avait été faite de moi (en l'occurrence une ancienne « copine de collège »). En cela, une forme de fiabilité était établie avant même le début de l'enquête, chacune considérant que si leurs amies les avaient intégrés à ce projet, c'est qu'elles pouvaient leurs (et me) faire confiance. D'autant qu'à travers la fréquentation du même établissement scolaire, et une origine géographique proche de la leur, mon statut de chercheur a pu s'estomper au profit de celui de jeune femme originaire de la Vendée. En mettant en avant ce qui me rapproche d'elles, ces Vendéennes m'ont ainsi laissé accéder à leurs quotidiens sans chercher à le transformer.

Au-delà de favoriser mon intégration au sein de leurs groupes d'amis, mes origines sociales et géographiques ont également joué comme « *un précieux moyen de connaissance susceptible d'être utilement mobilisé dans le cours d'un travail d'enquête en sciences sociales* »¹⁶. Ainsi, bien que ma formation de sociologue et mon déménagement en dehors de la Vendée affectent mon rôle d'indigène qui, dès lors, ne se veut plus véritable, mes expériences passées ont tout de même joué comme des archives incorporées et mobilisées le temps de cette enquête. Ces dernières viennent alors renforcer la production de matériaux permise par l'enquête, en poursuivant le temps court du terrain, par un temps long des

15 N. RENAHY, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, 2010, 284 p.

16 G. LOIRAND, « L'expérience passée du sociologue comme archive incorporée. Remarques sur une méthode invisible à partir de quelques cas de sociologie du sport », *Communication présentée au séminaire Les disciplines corporelles, séquence 3 : « Connaître par corps »*, Lille, MESHS, 15 juin 2016

expériences. S'il ne s'agit pas ici de juger le passé du sociologue comme une source de données supérieures, ou d'autant plus valables, il convient de le prendre en considération comme outil méthodologique à part entière.

**PARTIE 1 : « JE SUIS UNE PURE
VENDÉENNE ! »**

Chapitre 1 – Des études sous influences

Malgré son appartenance rurale, des établissements d'enseignement supérieur ont fait leur apparition en Vendée dans les années 1990 avec la création de l'Institut Catholique d'Études Supérieures (ICES) et l'implantation d'une antenne de l'Université de Nantes à La Roche-sur-Yon (préfecture du département). En parallèle, certains lycées se sont également dotés de formations dans le supérieur, à travers les BTS. Il s'agit là d'autant de nouvelles possibilités pour ces « lycéens du coin » pouvant *a priori* obtenir des diplômes après le Bac sans être nécessairement obligés de se rendre à Nantes, La Rochelle ou encore Angers. Un inventaire de l'offre des diplômes vendéens à la sortie du collège révèle que 34,23 % des formations sont d'un niveau V¹⁷ (CAP, BEP, etc.), contre 65,77 % de niveau IV (Baccalauréat, BP, etc.). Pour ce qui est des études supérieures, 59,51 % des formations dispensent un niveau III (BTS, DUT), 31,71 % un niveau II (Licence), et 8,78 % un niveau I (Master)¹⁸. Ces données illustrent le poids des études supérieures dans le département, finalement majoritairement représentées par des diplômes de niveau III. En cela, ils sont 39 % des jeunes ruraux vendéens à envisager d'avoir un niveau Bac+5 contre 63 % de leurs homologues urbains¹⁹. Mais l'élément central de l'offre scolaire vendéenne se trouve surtout dans le type de diplôme proposé ; en l'occurrence des formations professionnelles. Tout d'abord à travers les nombreux CAP qui leur sont présentés à la sortie du collège, ainsi que les Bacs professionnels et technologiques (qui représentent les deux tiers des formations de niveau IV), les BTS (qui englobent presque l'intégralité du niveau III), et les Licences professionnelles. Il semble donc que les études supérieures récemment implantées en Vendée gardent des attaches fortes aux diplômes par alternance et au monde professionnel. Face à cette offre scolaire, certains partent, tandis que d'autres s'adaptent.

17 Statistiques établies à partir de « l'annuaire des lycées » en Vendée, disponibles à l'adresse suivante : <http://www.letudiant.fr/etudes/annuaire-des-lycees/departement-vendee.html>

18 Statistiques établies à partir de « l'annuaire des établissements du supérieur » en Vendée, disponibles à l'adresse suivante : <http://www.letudiant.fr/etudes/annuaire-enseignement-superieur/etablissement/region-pays-de-la-loire/departement-vendee.html>

19 S. ORANGE, C. LEMETRE, « Les ambitions scolaires et sociales des lycéens ruraux », *Savoir/Agir*, n° 37, 2016, p.64

I – L'école du coin

La scolarité de ces jeunes vendéennes a débuté pour la majorité d'entre elles dans l'école primaire privée du coin. L'histoire du département, notamment à travers les Guerres de Vendée, l'a fortement marqué d'une empreinte catholique et d'un développement important de l'enseignement privé²⁰. Qu'il s'agisse de l'enseignement primaire ou secondaire, public et privé sont pratiquement représentés à parts égales. On compte ainsi 41,86 % d'écoles primaires privées, 47,69 % de collèges privés et 48,57 % de lycées privés²¹. Jusqu'en 2012, la Vendée se définissait d'ailleurs comme le dernier « bastion » de l'enseignement catholique en affichant des effectifs d'élèves plus importants dans les écoles primaires privées que publiques. Si l'influence de l'Église catholique semble en recul, la scolarisation dans l'enseignement privé reste tout de même prépondérante, passant presque pour un « *fait culturel* »²². À travers ces établissements (généralement déjà fréquentés par les grands-frères, grandes-sœurs, cousins, etc.), c'est une continuité locale qui s'établit entre le domicile familial de leurs parents, la « nourrice » et l'activité extrascolaire. Fannie, Lucie et Mathilde sont un bon exemple de ces débuts de trajectoires locales : tandis qu'elles habitent à Jard-sur-Mer ou Saint-Hilaire-la-Forêt (communes voisines), Mathilde et Lucie se rencontrent chez la nourrice alors qu'elles n'ont que « *quelques mois* », comme elles aiment le rappeler. Du même âge, elles se rendent ensemble à l'école primaire privée de Jard-sur-Mer où le frère de Mathilde est déjà scolarisé, et où sa mère y est par ailleurs enseignante. Dans cette école elles rencontrent alors Fannie, qui réside elle aussi à Jard-sur-Mer, et dont le grand-frère est également scolarisé dans l'établissement. Ensemble, elles pratiqueront durant plusieurs années la danse, toujours à Jard-sur-Mer. Ces trajectoires enfantines soulèvent l'implantation scolaire, sociale et professionnelle qui se joue dès le plus jeune âge et qui invite ainsi à forger des destins locaux. Le départ pour le collège représente donc une véritable étape pour ces jeunes du coin : « *il faut désormais prendre le bus, il y a plusieurs professeurs et non plus un seul, mais surtout on fréquente des élèves de tout le canton avec une forte différenciation*

20 J-B. CHAMPION, N. TABARD, Les territoires de l'école publique et de l'école privée, *Économie et statistique*, n° 293, mars 1996, Enquête éducation. L'école, les élèves et les parents, p. 41

21 À titre comparatif, la moyenne nationale est de 9,55 % d'écoles primaires privées, 24,01 % de collèges privés et 33,14 % de lycées privés. Statistiques établies à partir de « L'annuaire de l'éducation nationale » disponible à l'adresse suivante : http://www.education.gouv.fr/pid24301/annuaire-accueil-recherche.html?dept_select%5b%5d=85&localisation=2&critere_gene_1=1&valid_aff=Chercher&noscript=1

22 J. MENGNEAU, « Qui va scolariser nos enfants ? Les réouvertures d'écoles publiques dans les communes rurales », *Savoir/Agir*, vol. 37, no. 3, 2016, p. 15

sociale. »²³ Le fonctionnement de la carte scolaire permet à Fannie, Lucie et Mathilde de se suivre dans le même collège, toujours en établissement privé. Si certains élèves de leur école se dirigent vers d'autres établissements, il semble presque normal pour ces jeunes filles de poursuivre leur scolarité ensemble. Fannie justifie ainsi le choix de son collège par le fait qu'elle était « *en école privée* » et qu'elle « *voulait suivre [ses] copines* » en y voyant là comme une suite logique : « *normal quoi !* » conclue-t-elle. Cette « logique » soulevée par Fannie tient pour partie au fait que son frère, comme celui de Mathilde, a déjà effectué le même parcours. Il s'agit donc, au moment de faire face à la méconnaissance de l'enseignement secondaire, de se rassurer en suivant ses copains d'enfance²⁴. Certains établissements ne manquent pas de valoriser ces pratiques en proposant à la fois une école primaire, un collège et un lycée. Laure a ainsi fréquenté le même établissement durant 15 ans, avant de s'orienter vers des études supérieures.

Puis tu sais j'ai commencé en maternelle et en fait on s'est suivi avec les gens. J'avais des copains qui ont commencé la maternelle avec moi et on s'est retrouvé jusqu'au lycée. J'ai des amis avec qui j'ai fait maternelle, collège, lycée.

Laure a donc pu compter sur ses connaissances amicales à chaque nouveau palier scolaire, mais aussi sur sa familiarité avec l'établissement. En plus de retrouver ses amis à chaque nouvelle rentrée, elle pouvait également compter sur la présence de ses deux grandes-sœurs qui ont elles aussi fréquenté cet établissement, sur sa connaissance des bâtiments scolaires, et de la ville dans laquelle elle habite (à quelques minutes à pied). Cette accumulation d'éléments confère à Laure une situation des plus stables dans laquelle elle devient une « *bonne élève* » et dont elle retient aujourd'hui qu'elle a « *adoré [ses] années-école* ».

Au-delà de toutes les nouveautés scolaires auxquelles sont confrontées ces jeunes filles en quittant leur école primaire du bourg, et des stratégies mises en place pour s'en accommoder, le collège représente également le début des choix d'orientations professionnelles. Cela passe notamment par la réalisation de stages, la participation à des forums d'orientation ou encore l'intégration d'une 3^e préparatoire à l'enseignement professionnel. Pour autant, d'autres éléments que l'envie de faire tel ou tel métier après un

23 N. RENAHY, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, 2010, p.60

24 B. COQUARD, « Partir ou rester ? Le dilemme des jeunes ruraux », *Rapport de l'observatoire de la jeunesse*, 2014, p.205

stage ou un forum sont à prendre en considération dans les choix qui s'opèrent chez ces jeunes femmes à la fin du collège. L'orientation est ainsi fortement influencée par la famille ; qu'il s'agisse du métier ou des dispositions acquises par les parents et réinvesties dans l'itinéraire scolaire de leurs enfants, comme du parcours des grands-frères ou grandes-sœurs. En accompagnant leurs aînés à des portes ouvertes, à travers des discussions au sein du domicile familial, ou en se faisant accompagner par leurs parents vers des filières qu'ils valorisent plus que d'autres, ces jeunes femmes sont déjà largement influencées dans certaines orientations avant même qu'elles n'aient eu de choix à faire. Ainsi, Laure n'a « *pas eu d'hésitation* » lorsqu'il a fallu choisir son orientation à la fin du collège ; inscrite par ses parents dès la maternelle dans cet établissement dispensant à la fois un enseignement primaire et secondaire, c'est dans la continuité qu'elle établit un projet en adéquation avec les diplômes présents dans ce lycée tout comme l'on fait ses sœurs avant elle. Laure a ainsi accès à trois baccalauréats généraux (économique et social, scientifique ou littéraire) et un baccalauréat professionnel « artisanat et métiers d'art ». Pour autant, le Bac professionnel n'a jamais été envisagé lorsqu'il a fallu choisir son orientation, opérant à la place une déduction vis-à-vis des matières enseignées dans les filières générales. Puisqu'elle n'aimait « *ni les mathématiques ni la philosophie* », Laure préfère se diriger vers un Bac ES : « *un mélange de tout* ». Le caractère logique de son orientation vers un Bac général fait sens au regard du Bac S que sa grande sœur est en train de passer au moment où elle quitte le collège, mais également du Bac A (l'équivalence d'un Bac littéraire actuellement) que sa mère a obtenu lorsqu'elle était plus jeune, ainsi que l'investissement opéré par son père dans son itinéraire scolaire.

Beh de toute façon j'étais un peu obligée de travailler. [*Elle rit*] Avec un père qui te... Il me faisait rire ; quand tu recevais ton bulletin de notes, il te recevait dans son bureau. Puis il te faisait des commentaires et des trucs ! Sympa ! [*Elle rit*] Donc t'étais un peu obligé de travailler, c'était... T'avais intérêt de travailler.

Tandis qu'il exerce en tant que gendarme, le père de Laure joue ainsi de sa fonction dans l'accompagnement et le soutien scolaire de ses filles. Si certains enfants bénéficient donc des dispositions sociales de leurs parents lors de leurs choix d'orientation et peuvent ainsi envisager – dès le collège – une poursuite d'études dans le supérieur (y compris hors de la Vendée), tous ne disposent pas de tels capitaux. Il s'agit alors pour les parents d'offrir un ancrage local à leurs enfants en sélectionnant une orientation qui puisse être valorisée dans l'espace géographique d'appartenance. Les choix qui s'établissent à la fin du collège sont

alors fortement liés aux établissements présents dans les environs²⁵, et à l'intégration professionnelle qui peut se faire dans le coin. Il apparaît donc que les orientations de ces jeunes femmes ne dépendent pas uniquement de leur socialisation, mais également de l'offre scolaire qui contribue à les préparer à des destins locaux²⁶. S'offrent alors à elles en Vendée à la fin du collège, 20,83 %²⁷ de formations de niveau V (CAP et BEP) dédiées aux services à la personne²⁸ – ce domaine étant le plus représenté dans ce niveau de formation. Viennent ensuite le génie civil et la construction²⁹ (16,04 % des formations) puis l'échange et la gestion³⁰ (13,13 % des formations). Pour ce qui est des formations de niveau IV (Bac généraux, professionnels et techniques, BP), 17,03 % sont destinées à l'échange et la gestion³¹, 13,91 % à la formation générale³² et 12,56 % à l'information et la communication³³. Or parmi ces diplômes, seuls quelques un sont réellement intégrés par les jeunes vendéennes prises sous le joug des différences genrées de scolarisation. « *La concentration des filles dans les services est très forte dans quatre spécialités qui regroupent à elles seules les trois quarts des lycéennes : secrétariat-bureautique, spécialités plurivalentes sanitaires et sociales, commerce-vente, comptabilité-gestion.* »³⁴ En cela, la trajectoire d'Émilie donne à voir l'appropriation de l'offre scolaire vendéenne qui peut être faite par une jeune femme, et ce dès ses premiers choix d'orientation. Fille d'un peintre en bâtiment et d'une hôtesse de caisse en grande surface tous deux diplômés d'un CAP et d'un BEP, elle s'oriente à son tour vers un BEP – comme son frère quelques années plus tôt – en se spécialisant dans la vente et l'action marchande. Elle poursuit ensuite par un Bac pro commerce, mais les stages ne lui donnent pas raison de cette orientation. Elle intègre donc un Bac pro comptabilité qu'elle obtient puis s'inscrit ensuite en BTS assistante de gestion sans obtenir le diplôme. On saisit dans le parcours d'Émilie la permanence de deux spécialités typiquement féminines évoquées

25 N. RENAHY, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, 2010, p.61

26 S. ORANGE, C. LEMETRE, « Les ambitions scolaires et sociales des lycéens ruraux », *Savoir/Agir*, n° 37, 2016, p.66

27 Statistiques établies à partir de la rubrique « Rechercher une formation, un établissement », disponible à l'adresse suivante : <http://www.orientation-paysdelaloire.fr/donnees/recherche-formation/>

28 On entend ici les formations suivantes : action sociale, hôtellerie-restauration et santé secteur sanitaire.

29 On entend ici les formations suivantes : bâtiment de gros et second œuvre, BTP et travaux publics.

30 On entend ici les formations suivantes : commerce et transport.

31 On entend ici les formations suivantes : commerce, direction d'entreprise, gestion commerciale et financière, ressources humaines et transport.

32 Il s'agit là des Bacs généraux (S, ES et L).

33 On entend ici les formations suivantes : industrie graphique imprimerie, informatique et secrétariat assistanat.

34 J-P. CAILLE et al., « Filles et garçons face à l'orientation. Extrait de Note d'Information du ministère de l'Éducation nationale, 12 avril 2002 », *Imaginaire & Inconscient*, n° 10, 2003/2, p.102

précédemment : commerce-vente et comptabilité-gestion. Mais surtout, on perçoit à nouveau l'influence familiale des parents et du grand-frère, dont les trajectoires sont similaires.

II – (In)suffisance scolaire en Vendée

Ces premiers choix d'orientation redoublent alors d'importance après l'obtention d'un premier diplôme dans l'enseignement secondaire. Qu'il s'agisse de filières professionnelles, technologiques ou générales, certaines établissent des projets locaux, tandis que d'autres bénéficient de dispositions sociales et économiques pour se projeter en dehors de la Vendée.

i) Des prédispositions au départ

D'un point de vue géographique, le département de la Vendée se trouve limitrophe de territoires davantage urbanisés, et ainsi mieux pourvus en établissements scolaires d'enseignement supérieur. Si des villes comme Nantes, Angers, La Rochelle ou encore Poitiers sont largement bien desservies (train, autoroutes, etc.), il semble que cette proximité territoriale ne soit pas l'élément déclencheur d'une poursuite d'études en dehors de la Vendée. Dès lors, il s'agit de détenir des *prédispositions au départ*³⁵ au sens d'éléments dans les trajectoires de vie qui invitent à quitter le monde rural. Des ressources financières, un capital social et scolaire familial élevé, ainsi qu'un soutien du corps enseignant sont alors de mise. Mathilde fait partie des jeunes vendéennes qui cumulent toutes ces prédispositions au départ : fille d'une enseignante et d'un conducteur de travaux (très attentifs à l'orientation scolaire de leurs enfants), et sœur d'un ingénieur en aéronautique (qui débute ses études à ce moment-là), elle se retrouve dès la fin du collège à choisir un lycée pour l'option internationale et le voyage aux États-Unis qu'il dispense.

Après le lycée j'ai voulu partir en biologie. Là c'est les profs qui m'ont conseillé d'aller à la fac à Rennes. Qui était la meilleure. Donc je suis partie un an à Rennes. Après je voulais faire dans la biologie marine. Donc comme il y avait pas d'option à Rennes, je suis partie à La Rochelle.

35 B. COQUARD, « Partir ou rester ? Le dilemme des jeunes ruraux », *Rapport de l'observatoire de la jeunesse*, 2014, p.205

La construction du parcours scolaire de Mathilde ne s'est donc jamais réalisée dans une contrainte de l'accès aux formations existantes en Vendée. En s'orientant vers la biologie, elle sait qu'elle devra se rendre dans un département voisin et fait ainsi le choix de ne pas s'astreindre dans son orientation. Cela est d'autant plus présent dans le parcours de Mathilde, qu'elle se retrouve à nouveau confrontée à un manque de formation à la fin de sa première année de Licence à Rennes, et qu'elle choisit à nouveau de partir, en allant cette fois-ci à La Rochelle. Si tous ces choix s'opèrent chez elle, c'est parce qu'elle sait qu'elle pourra se rendre à l'Université ; en la soutenant dans ce projet, ses enseignants lui confirment qu'elle est capable d'obtenir ce diplôme et l'incitent à formuler de telles aspirations³⁶. Elle sait également que ses parents pourront l'aider financièrement dans le paiement des loyers, d'une voiture, etc., mais surtout que l'on attend d'elle une poursuite d'études dans les formations du supérieur — au même titre que son grand-frère.

Pour autant, ces prédispositions au départ vont finir par provoquer des conflits chez Mathilde entre son origine sociale dans laquelle s'insère le diplôme qu'elle réalise, et l'espace social qu'elle intègre à travers la rencontre d'un nouveau conjoint. En débutant son Master d'éthologie à Rennes, Mathilde entame également une relation amoureuse avec un homme rencontré quelques jours auparavant lors du mariage de l'une de ses cousines en Vendée. À 21 ans, la rencontre avec Aymeric, quant à lui âgé de 25 ans, et d'autant plus prise au sérieux que Mathilde a déjà vécu plusieurs déceptions amoureuses. Originaire d'une petite commune en périphérie de La Roche-sur-Yon, Aymeric exerce alors en tant que plombier-chauffagiste. Il vit toujours chez ses parents, et envisage de quitter très prochainement le domicile familial pour s'installer dans la même commune qu'eux ; là où il a grandi. Très attaché à sa commune, il n'envisage pas de s'en éloigner, et encore moins de quitter la Vendée. Au départ attirée par le mode de vie urbain côtoyé à Rennes et La Rochelle, en ce qu'il lui permettait de prendre de la distance avec celui de sa commune du littoral vendéen, Mathilde a vécu cette rencontre comme une *force de rappel*³⁷ à son destin féminin que sont le mariage et la maternité. « Comme si [Mathilde], en choisissant de fréquenter [Aymeric], n'avait pas réellement souhaité s'affranchir de son milieu d'origine »³⁸. Au fur et à mesure des mois qui passent,

36 S. ORANGE, C. LEMETRE, « Les ambitions scolaires et sociales des lycéens ruraux », *Savoir/Agir*, n° 37, 2016, p. 63-69

37 N. RENAHY, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, 2010, p.72

38 *Ibid.*, p.218

Mathilde se retrouve prise dans des tensions entre, d'un côté, la culture vendéenne représentée par Aymeric, et de l'autre, la culture étudiante représentée par ses amis de la fac de l'autre côté. Elle est ainsi partagée entre le poids des études hérité de son origine sociale, et le rejet de l'Université comme inadéquate avec le milieu rural.

C'est vrai que... avec le métier que je voulais faire il y avait pas en Vendée, donc il fallait que je parte. Après le fait d'avoir trouvé quelqu'un, d'être plus proche de ma famille... ça me fait rester aussi.

Si Mathilde n'avait donc pas envisagé de s'installer dans son milieu géographique d'origine lorsqu'elle a établi son orientation scolaire, elle tranche rapidement pour l'arrêt de ses études au profit d'un retour en Vendée auprès d'Aymeric. Plus qu'une interruption de ses études, Mathilde démontre ici que la construction d'une relation sentimentale prime sur celle d'un capital scolaire. L'inscription de son conjoint dans le marché du travail contribue donc à figer les aspirations scolaires et sociales de Mathilde³⁹. Toujours encline à sa situation sociale d'origine, elle présente son Master comme une discipline qui ne lui convient pas et dans laquelle il n'y a que très peu de débouchés, pour justifier de son abandon après trois mois de cours.

ii) Partir pour mieux revenir

Bien que toutes les jeunes vendéennes ne puissent jouir des prédispositions au départ dont Mathilde a bénéficié, certaines ont su en *capter* certains éléments. Fannie, qui fréquente Mathilde depuis qu'elles sont à l'école primaire, a elle aussi essayé de mettre à profit les éléments valorisés par son amie. Fille d'une employée de commerce et d'un conducteur d'engins agricoles, Fannie a été élevée par sa mère (après le divorce de ses parents, puis le décès de son père) et ne dispose pas de capitaux économiques, sociaux et scolaires élevés. Elle ne bénéficie pas non plus des soutiens de l'institution scolaire du fait de résultats scolaires moyens. Cependant ses liens avec Mathilde qui fréquente le même lycée qu'elle, mais surtout l'orientation scolaire de son grand-frère parti faire une école d'ingénieur d'affaires au Mans après un Bac technologique et un DUT, va prendre toute son importance

39 S. ORANGE, « "Celles qui restent". La fausse inertie des jeunes diplômées du coin », in Stéphane Beaud et Gérard Mauger (dir.), *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2017, p. 118

dans le parcours de Magalie. Elle commence elle aussi par s'orienter vers un Bac technologique Sciences et Technologies de la Santé et du Social (ST2S), avant de se réorienter vers un BEP carrières sanitaires et sociales. Elle décide ensuite de poursuivre ses études par un Bac professionnel Services Aux Personnes et Aux Territoires (SAPAT) à Bressuire, dans les Deux-Sèvres.

Fannie – Et en maison familiale, c'est pareil en Vendée ça se faisait plus du coup j'ai dû partir dans les Deux-Sèvres. J'ai pas eu le choix.

Interviewer – Et comme là par exemple tu me dis que la maison familiale il y avait pas en Vendée, ça t'a pas posé de problèmes de partir ailleurs pour faire ce que tu voulais ?

Fannie – Pas du tout ! Parce que je savais ce que je voulais faire ! J'avais en tête vraiment mon métier déjà, je m'étais bien renseignée.

Si cette poursuite d'étude en dehors de la Vendée semble subie plus que choisie, et que Fannie envisage de s'installer là où elle a grandi une fois ses études terminées – contrairement à Mathilde – elle n'abandonne pas pour autant ses ambitions scolaires. L'exemple de son frère lui montre la possibilité de quitter le département le temps des études, pour mieux revenir ensuite. Dans cette perspective, Fannie se rend à Angers après l'obtention de son diplôme afin d'intégrer une formation d'aide médico-psychologique dont elle acquerra le diplôme d'État. Et tandis que la distance géographique n'était pas décisive dans le parcours de Mathilde, elle semble l'être davantage lorsque les jeunes femmes ne disposent pas de prédispositions au départ. La possibilité de faire des études en dehors de la Vendée est motivée par le fait qu'elles ne partent pas « très loin » pouvant ainsi rentrer régulièrement le week-end ou durant les vacances. Les études sont alors vécues sur le mode du déplacement professionnel la semaine, avant de rentrer à la maison le week-end.

iii) « Choisir » son orientation ; un premier pas dans le maintien local

Les contraintes financières, scolaires et sociales ont donc un effet réel sur les pratiques d'orientations de ces Vendéennes. « *Les faibles ressources économiques de leur famille obligent ces jeunes femmes à cantonner leurs aspirations à l'intérieur des possibles offerts à proximité* »⁴⁰. Ce sont donc vers les établissements du coin qu'elles se dirigent, voire au sein même de celui en cours de fréquentation, généralement à quelques kilomètres du domicile

40 *Ibid*, p.117

familial⁴¹. Parmi les jeunes femmes rencontrées, toutes ont obtenu leur premier diplôme de l'enseignement secondaire en Vendée, et seul un tiers part poursuivre ses études en dehors du département. Pour celles qui restent, elles sont les deux tiers à prolonger leurs parcours scolaires par un deuxième diplôme de l'enseignement secondaire (un CAP ou BEP puis un Bac pro par exemple) et dans le même établissement. Elles sont à nouveau deux tiers pour qui le lieu de scolarisation se situe à 10 kilomètres du domicile familial, puis un tiers pour qui il se situe à 30 kilomètres. Il ne s'agit pas là d'établir des données statistiques sur ces jeunes femmes – cela nécessitant une enquête de plus grande ampleur et la réalisation d'un échantillon représentatif dont nous ne disposons pas dans cette enquête –, mais de montrer les similitudes qui peuvent traverser leurs parcours ainsi que le périmètre relativement restreint dans lequel se déroulent leurs études. De telles correspondances entre les lieux de sociabilités que sont l'école et la maison résultent parfois, en réalité, d'une adaptation de l'orientation scolaire aux offres disponibles à proximité. Au vu des données évoquées précédemment, et malgré ses efforts pour se développer sur le plan scolaire, force est de constater que l'offre scolaire vendéenne reste très ciblée ; à la fois dans les types de diplômes qu'elle propose (peu de formations dans l'enseignement supérieur, et beaucoup de qualifications professionnelles), mais également dans les domaines d'études fournis (services à la personne, bâtiment, gestion et administration). En cela, les jeunes vendéennes ne disposant pas des ressources nécessaires pour effectuer des études en dehors du département sont souvent contraintes de revoir leurs aspirations scolaires, comme c'est le cas pour Manuella. Fille d'une employée de nettoyage, et d'un ancien paysagiste actuellement au chômage, elle se passionne pour les mathématiques – en partie motivée par une très bonne entente avec l'une de ses enseignantes au collège. Dès lors, Manuella envisage de devenir professeur de mathématiques, comme elle. Pour ce faire, elle se dirige vers un Bac scientifique réussi avec plus ou moins de difficultés avant de rentrer en Licence de mathématiques à l'Institut Catholique d'Études Supérieures (ICES) à La Roche-sur-Yon.

Et puis beh après, l'ICES, ça a été un choix... un choix de lieu. C'est-à-dire que c'était soit je partais à Nantes et c'était public donc pas payant, soit je restais à l'ICES près de mes parents et c'était confortable. Et vu que je savais très bien que l'éloignement de ma famille allait être un obstacle pour moi donc j'ai préféré pas prendre ce risque-là. Quitte à payer et à me priver moi parce que je savais que mes parents pouvaient pas payer entièrement ; beh c'est ce qui c'est passé.

41 T. BERTHET, S. DECHEZELLES, R. GOUIN, V. SIMON, « La place des dynamiques territoriales dans la régulation de l'orientation scolaire », *Formation emploi*, 109 | 2010, p. 37-52

Déjà, ce choix d'orientation est motivé par la proximité familiale qu'il permet. Les faibles ressources économiques des parents de Manuella nécessitent, de fait, une implication financière de sa part ; soit en payant un logement et des allers-retours entre Nantes et le domicile familial, soit en payant une école privée. C'est le deuxième choix qui s'opère pour Manuella, qui sous-entend d'ailleurs dans ses propos que son envie de poursuivre en études supérieures ne pouvait être motivée que par une proximité géographique avec ses parents. Si jusqu'à présent, elle a donc pu accéder à ses ambitions scolaires par le biais d'établissements présents autour d'elles, son entrée en Licence lui fait également prendre conscience que son projet professionnel nécessite la réalisation d'un Master qui n'est pas dispensé en Vendée. Or il n'est toujours pas envisageable pour elle de quitter le département, et surtout ses parents. La deuxième année de Licence va alors jouer un rôle capital dans le parcours de Manuella : tandis que ses parents sont en instance de divorce et qu'elle doit se rendre encore plus autonome financièrement, elle obtient un poste d'emploi-avenir en tant qu'enseignante dans l'école primaire de la commune où elle réside avec ses parents. Ce CDD de trois ans offre à Manuella la possibilité de louer un logement – toujours dans la même commune – et ainsi de rester proche de sa famille, mais surtout de formuler de nouvelles ambitions : devenir professeur des écoles. Et, cette fois-ci, le diplôme nécessaire à son projet professionnel est dispensé à l'École Supérieure du Professorat et de l'Éducation (ESPE) de La Roche-sur-Yon.

Mais c'est hyper catho [l'ICES], enfin c'est très... enfin mes parents ils ont fait la porte ouverte avec moi ; mon père c'est la première porte ouverte de ma scolarité qu'il a faite parce qu'il s'est jamais intéressé à ma scolarité, pour lui c'est pas intéressant d'aller à l'école. Et du coup ma mère, quand j'ai voulu faire des études supérieures, elle a dit à mon père : « bah là il va falloir que tu t'y mettes parce que moi je commence à être dépassée ». Et du coup il a fait la porte ouverte avec moi, on est arrivés — mes parents en jean-baskets et tous les mecs à côté ils étaient en costard-cravate — et là tu te dis qu'est-ce que je fous là quoi ? Ma mère elle m'a regardé, elle m'a dit : « tu veux vraiment aller là ?! » Bah je dis : « oui maman j'ai pas le choix, fin j'ai pas le choix pour moi je veux aller là ».

Manuella justifie donc doublement ce changement d'orientation ; à la fois par une adéquation avec ses activités professionnelles dans une école primaire, mais également par un changement de statut et de standing d'établissement en passant de l'ICES privé, à l'ESPE public, dont le premier semblait refléter une trop forte violence symbolique. À travers ces réajustements, Manuella dispose désormais d'ambitions vendéennes scolairement et professionnellement en adéquation avec ses origines sociales.

III – Quelles études pour quelle mobilité sociale ?

Qu'elles aient réalisé leurs études au sein de leur département d'origine ou non, ces jeunes vendéennes sont près de 67 % à disposer d'un niveau IV, tandis que les 33 % autres pour cent restants détiennent un diplôme de niveau II — dont Manuella, toujours étudiante, en passe d'acquiescer un Master de niveau I. Profitant de la démocratisation scolaire⁴², ces jeunes femmes ont vu leur niveau scolaire s'accroître en comparaison de celui de leurs mères. Ces dernières sont près de 67 % à disposer d'un niveau V, 22 % d'un niveau IV, et 11 % d'un niveau II. Si le niveau IV est majoritaire chez les jeunes filles, c'est le niveau V – avec le même pourcentage – qui prime chez les mères, tandis qu'il est inexistant chez leurs filles. Ainsi, aucune d'entre elles ne dispose d'un niveau de diplôme inférieur à celui de sa mère pendant qu'elles sont près de 78 % à avoir obtenu un niveau de diplôme supérieur. Ces jeunes vendéennes (ayant entre 23 et 29 ans) présentent donc des niveaux scolaires importants puisqu'aucune d'entre elles ne dispose d'un brevet ou d'un CAP/BEP comme diplôme le plus élevé alors qu'elles sont respectivement 3,7 % et 16,6 % parmi les Françaises âgées de 25-34 ans⁴³. A contrario, elles sont 66,7 % à disposer d'un Bac ou BP comme diplôme le plus élevé, contre 22,3 % de leurs congénères françaises au profit de diplômes plus élevés. Par ailleurs, les mères de ces jeunes vendéennes sont plus nombreuses que les femmes âgées de 45 à 54 ans en France, à disposer d'un brevet (22,2 % contre 7,1 %) ou d'un CAP/BEP (44,5 % contre 28,7 %) comme diplôme le plus élevé. Cela démontre donc que si ces jeunes femmes ne prennent pas pleinement possession du système scolaire, en ne parvenant pas encore à égaler les chiffres nationaux, elles établissent tout de même une nette progression par rapport à leurs mères.

Pour autant, ces évolutions scolaires sont-elles suffisantes pour établir des mobilités sociales ascendantes vis-à-vis de la génération précédente ? Le phénomène de massification scolaire dans lequel se sont retrouvées ces jeunes femmes ne leur a pas seulement permis

42 En 1985 (période approximative durant laquelle les mères des enquêtées étaient en âge de passer le Bac), la proportion de bacheliers dans une génération était de 29 %, tandis qu'elle était de 86 % en 2012 (période approximative durant laquelle les enquêtées étaient en âge de passer le Bac). France, portrait social - INSEE Références, édition 2016, Fiches Qualité de vie, p.192

43 *Ibid*, p.193

d'augmenter leurs niveaux de diplômes ; il a aussi engendré une inflation des diplômes (du fait de l'accroissement du nombre de diplômés, des nouvelles aspirations scolaires établies par les élèves ou leurs parents, de l'élévation des formations requises par les employeurs, et de la perte de valeur des diplômes sur le marché de l'emploi⁴⁴). C'est ce que Charles Arnold Anderson s'est attaché à mettre en lumière en démontrant que l'amélioration du niveau de qualification d'un individu n'engendrait pas nécessairement une ascension sociale. Ainsi, entre la génération de ces jeunes femmes et celle de leurs mères, la rentabilité économique et sociale d'un diplôme se voit modifiée, ne permettant plus d'accéder aux mêmes positions sociales. Le parcours de Mathilde est assez significatif de ces évolutions puisqu'elle dispose d'une Licence (donc d'un niveau II), soit un niveau similaire à celui de sa mère qui a obtenu le diplôme du Centre de Formation d'enseignement Privé (CFP) afin de devenir professeur des écoles. Cependant, les évolutions du système scolaire ne permettent pas à Mathilde de s'insérer sur le marché de l'emploi avec sa Licence de biologie marine, et reconsidèrent désormais le niveau scolaire minimum de l'emploi occupé par sa mère comme étant de niveau I. Une hiérarchisation de ces diplômes conclurait donc que la mère de Mathilde dispose d'une qualification de niveau II « supérieure » au regard de sa fille. Cette dévaluation des diplômes avait pourtant été envisagée par Mathilde, comme par ses parents, dans l'élaboration de ses aspirations scolaires et professionnelles – l'objectif étant d'acquérir un diplôme de niveau I, lui ouvrant les portes d'emplois des professions intermédiaires (comme sa mère), voire des cadres et professions intellectuelles supérieures (comme son père et son frère).

Sa mère indique qu'avec son mari, ils se sont beaucoup investis dans ce projet : « *c'est pas faute d'en avoir fait des choses, d'avoir visité des aquariums, d'avoir accompagné pour faire les stages... Tout ça pour finir à la mairie de Jard !* » dit-elle d'un air désolé les mains sur la tête.

(Extrait du journal de terrain – Chez les parents de Mathilde, le 4 novembre 2017)

Si la mère de Mathilde semble contrariée par l'arrêt brutal des études universitaires de sa fille au profit d'une formation de huit mois « Finances des collectivités locales » de niveau Bac+2 et destinée à une insertion professionnelle dans les collectivités publiques locales, c'est également parce qu'il coïncide avec la rencontre d'Aymeric. Or, après avoir enchaîné successivement plusieurs CAP plomberie, puis électricien, et enfin chauffagiste, il dispose comme diplôme le plus élevé d'un Brevet professionnel de plombier-chauffagiste. Le niveau

44 P. LEMISTRE, « Dévalorisation des diplômes et accès au premier emploi », *Revue d'économie politique*, vol. 113, no. 1, 2003, p. 37-58

de qualification IV, ainsi que la catégorie socioprofessionnelle d'ouvrier sont alors bien loin des aspirations sociales que les parents de Mathilde ont établies pour elle. Le fait que la mère de Mathilde nomme clairement ce déclassement social, et qu'elle n'hésite pas à le rappeler à sa fille semble tout de même avoir une influence sur cette dernière. Alors qu'elle vient de débiter sa formation, Mathilde s'inscrit – sur conseils de ses professeurs – aux concours de la fonction publique, prévoyant déjà son insertion professionnelle future. Le soutien de l'institution scolaire mobilisé lors de l'élaboration de son projet universitaire se montre donc tout aussi applicable dans cette nouvelle formation. De ce fait, elle passe les concours de catégorie B à peine 4 mois après avoir été embauchée, et l'obtient dès sa première tentative. Avec ce concours, elle intègre ainsi les professions intermédiaires de la fonction publique – et rejoint le statut professionnel de sa mère. Cela lui permet d'obtenir un salaire plus élevé, mais surtout d'acquérir un poste de responsable au sein de la mairie où elle exerce (située par ailleurs dans la commune de résidence de ses parents) la conduisant à prendre de nombreuses décisions avec une forte visibilité puisque concernant directement les employés communaux. On saisit bien ici la volonté de réajustement social opéré par Mathilde après le déclassement subit suite à l'arrêt de ses études. Cela passe à la fois par une embauche locale, et par l'obtention immédiate du concours de la fonction publique en « *sachant qu'on échoue une à deux fois avant de l'avoir* ». Il s'agit donc, pour Mathilde, de (re)montrer qu'elle est une bonne élève malgré tout.

La dévaluation des diplômes qui s'est opérée dans la trajectoire de Mathilde n'est pas le seul facteur explicatif du déclassement ou du maintien social de ces jeunes femmes alors même qu'elles ont obtenu des diplômes similaires ou supérieurs à ceux de leurs mères. Interroger la relation entre l'école et de possibles mobilités sociales nécessite en effet de prendre en considération d'autres éléments externes à l'institution scolaire, mais pourtant imbriqués dans ces trajectoires ascendantes ou descendantes⁴⁵. Chez les jeunes vendéennes, un autre élément d'explication se trouve dans les carrières professionnelles ascendantes opérées par leurs mères. Diplômée d'un Bac professionnel de comptabilité, la mère de Fannie exerce durant de nombreuses années dans le commerce. Après avoir été employée de service dans une pizzeria, puis employée de vente chez un charcutier-traiteur, elle se voit embauchée

45 P. MASSON, M. SUTEAU, « Réinterroger la relation entre école et mobilité sociale. Le cas des enfants d'agriculteurs et d'ouvriers dans l'Ouest », *Sociologie du travail*, n° 52, 2010, p. 44

au sein d'un pressing de moyenne surface. Ainsi, lorsque quelques années plus tard un pressing similaire – intégré dans la même chaîne commerciale que celle dans laquelle elle se trouve, et dans une commune voisine – cherche un gérant, la mère de Fannie voit là une opportunité pour sa fin de carrière. Si Fannie dispose donc d'un parcours scolaire plus étoffé que celui de sa mère avec son BEP carrières sanitaires et sociales, son Bac professionnel services à la personne et aux territoires (SAPAT), et son diplôme d'État d'assistante médico-psychologique (AMP), il relève pourtant du même niveau de qualification que sa mère. Or l'une est employée quand l'autre a pu accéder au statut d'artisan, commerçant et chef d'entreprise. À cette différence de statuts, ce sont également des différences de salaires qui se jouent et qui ne permettent pas, pour l'instant, à Fannie d'opérer une ascension sociale vis-à-vis de sa mère. Ces différences salariales peuvent également s'exprimer en fonction du type de contrat occupé. En comparant le parcours scolaire d'Émilie avec celui de sa mère, on remarque d'emblée une évolution du niveau de qualification : cette dernière ayant obtenu un BEP comptable, tandis qu'Émilie a acquis un BEP vente-action marchande et un Bac professionnel comptabilité, avant de réaliser un BTS assistante de gestion (bien qu'elle ne l'ait pas obtenu). Sa mère exerce depuis près de 30 ans en tant qu'hôtesse de caisse dans une grande surface, et Émilie est actuellement animatrice dans un centre de loisirs. Pour autant, sa mère peut associer son grand nombre d'années au sein de cette même entreprise, au CDI qu'elle occupe depuis le début de son contrat. Cette garantie financière lui permet ainsi, avec son mari, de faire construire une maison avant même la naissance d'Émilie, mais également il y a quelques années, d'acquérir une résidence secondaire à la montagne. Avec son parcours scolaire plus élevé, et même si elle exerce depuis plusieurs années au sein du centre de loisirs, Émilie est toujours en CDD. Devenir propriétaire – comme ses parents – semble alors fastidieux devant l'incertitude de son avenir professionnel et la conduit à s'installer dans un logement social de la commune dans laquelle elle travaille et où ses parents résident.

Si les parcours de ces jeunes vendéennes sont pris dans des conjonctures locales, et notamment dans l'offre scolaire dont elles disposent à proximité, une augmentation du niveau de qualification vis-à-vis de celui de leurs mères se fait ressentir. Pour autant, il ne s'agit pas de voir là une relation de cause à effet avec une mobilité sociale dont les trajectoires scolaires seraient le seul facteur décisif. Les ascensions ou déclassements locaux de ses jeunes femmes

doivent donc également être considérés à travers les structures professionnelles, matrimoniales ou encore immobilières qu'elles développent.

Chapitre 2 — Hétéro, proprio, boulot

En s’installant là où elles ont grandi, et où on les a vu grandir, ces jeunes vendéennes ne perpétuent pas uniquement la présence de telle ou telle famille dans le coin ; elles reconduisent également des modes de vie avec toutes les valeurs que cela comporte. Les carrières professionnelles sont ainsi très valorisées dans ce département qui compte l’un des taux de chômage les plus faibles de France⁴⁶. Les normes de mise en couple sont elles aussi très présentes à travers le rôle traditionnel qui incombe aux femmes : en l’occurrence, être une épouse et une mère. Il s’agit donc de saisir l’articulation qui est faite entre l’allongement de la durée des études (et du capital scolaire qui va avec) et les valeurs traditionnelles au sein de l’espace social dans lequel s’insèrent ces jeunes femmes.

I – S’adapter au marché de l’emploi local

Une analyse des catégories socioprofessionnelles des enquêtées révèle qu’elles sont environ 11 % à être artisans, commerçants, chefs d’entreprises, 22 % exercent dans les professions intermédiaires, 45 % sont employées et 22 % sont inactives (étudiante, sans-emploi). Par ailleurs, l’intégralité des jeunes femmes actives exerce dans le secteur du tertiaire. Très important en Vendée, ce secteur d’activité recrute majoritairement chez les femmes. En 2014, elles représentaient ainsi 75,5 % des salariés de l’administration publique, l’enseignement, la santé et l’action sociale, ou encore 48,8 % des salariés du commerce, des transports et des services divers⁴⁷. Bien qu’elles soient largement diplômées dans ces domaines grâce à une offre scolaire importante, l’insertion professionnelle locale de ces jeunes femmes ne se fait pourtant pas sans difficulté.

46 Lorsque le taux de chômage national était de 8,9 % au quatrième trimestre de 2017, il était, dans le même temps de 6,8 % en Vendée.

Enquête Emploi INSEE, disponible à l’adresse suivante :

https://www.insee.fr/fr/statistiques/2012804#graphique-TCRD_025_tab1_departements

47 Dossier complet département de la Vendée, INSEE, disponible à l’adresse suivante :

https://www.insee.fr/fr/statistiques/2011101?geo=DEP-85#graphique-ACT_G1

i) Les frontières de la Vendée

Si les frontières vendéennes constituaient un impératif majeur pour bon nombre de ces jeunes femmes lors de leurs choix d'orientation, il est redoublé lorsqu'il s'agit de trouver un emploi. Tandis qu'une installation en Vendée semble *aller de soi* pour celles qui ont réalisé leurs études au sein du département, elle est également formulée très clairement chez celles qui ont accepté de partir pour un temps ; le temps d'étudier. Ainsi, Mathilde est la seule jeune femme rencontrée dans cette enquête qui ait exprimé le désir de s'installer hors de la Vendée du fait de ses aspirations professionnelles initiales. La démarche de quête d'emploi dans laquelle se trouvent ces Vendéennes les amène donc à établir un traçage des offres d'emplois afin de ne s'en tenir qu'aux postes effectifs en Vendée.

Interviewer – Quand t'avais du mal à trouver du travail tu t'es pas dis je vais regarder en dehors de la Vendée ?

Émilie — Nan !

Interviewer – Ou, je vais élargir mon cercle ?

Émilie – Nan j'ai regardé qu'en Vendée. Voilà je voulais pas partir de la Vendée parce que... enfin voilà on est très famille ! Donc du coup... enfin je me voyais pas en fait partir hors Vendée. Mais j'ai fait quand même toute la Vendée. Enfin même si c'était limitrophe des autres départements.

La frontière vendéenne semble donc jouer un symbole puisque Émilie ne définit pas les offres d'emplois potentielles en fonction du nombre de kilomètres entre celui-ci et son domicile, mais selon le caractère intra-départemental du poste, acceptant ainsi de balayer l'intégralité de la Vendée. Ainsi, une offre d'emploi nécessitant quelques 5 ou 10 kilomètres de plus devient problématique dès lors qu'il se situe derrière la frontière – y compris dans des périodes de difficultés d'accès à l'emploi. À partir du moment où elles ont terminé leurs études, aucune de ces jeunes femmes n'a exercé d'emploi en dehors de la Vendée. Mieux, elles occupent un emploi proche de la commune où elles ont grandi et qui abrite toujours le domicile familial (leurs parents ayant eux-mêmes eu une faible mobilité géographique). Elles sont ainsi trois à exercer directement dans la commune de résidence de leurs parents, trois à moins de 10 kilomètres du domicile familial, et enfin, deux à compter entre 15 et 25 kilomètres de chez leurs parents. « *En bref, dans l'ensemble, les premiers pas sur le marché du travail de ces jeunes femmes principalement d'origine populaire, ne se traduisent ni par une mobilité*

sociale ni par une mobilité géographique notables. »⁴⁸ Si elles se disent donc prêtes à chercher un emploi dans « toute la Vendée », c'est à proximité de leur aire géographique d'origine et dans un périmètre spatial relativement restreint qu'elles exercent actuellement leurs emplois.

ii) Surqualifications scolaires pour emplois du coin

Un tel maintien local sur le plan professionnel impose cependant quelques réajustements pour ces jeunes femmes souvent surqualifiées au vu des emplois proposés dans le coin. Si la Vendée est un département bien pourvu professionnellement, il concentre néanmoins des offres d'emplois bien spécifiques dont les plus fréquentes sont : agents d'entretiens de locaux, ouvriers agro-alimentaires, aides-soignants ou encore chauffeurs routiers⁴⁹. Ces offres sont également très dépendantes des bassins d'emplois vendéens ; dans la zone de La Roche-sur-Yon (dans laquelle se situe le premier groupe d'enquêtées), ce sont les formateurs qui sont particulièrement recherchés, tandis qu'aux Herbiers ce sont les professionnels de l'animation socioculturelle et de l'hôtellerie, et qu'à Fontenay-le-Comte ce sont l'agriculture et la viticulture qui recrutent le plus. Ces offres d'emplois démontrent bien le manque d'emplois féminins en milieu rural, mais pour lesquels ces jeunes femmes ont poursuivi leurs études, et qui, par conséquent, conduisent les plus qualifiées à s'installer en ville⁵⁰. Spécialisées dans les domaines du service, les choix d'orientations de ces Vendéennes ont tendance à pénaliser leur insertion professionnelle du fait de leur importante concentration sur ce marché du travail. D'autant plus que les offres d'emplois du tertiaire se trouvent plus exposées à des contrats précaires et dans lesquels les qualifications scolaires acquises sont moins reconnues. Ainsi, « dans le même temps que ces diplômes permettent de prétendre à beaucoup d'emplois et de rentrer plus facilement sur le marché du travail rural, ils sont peu

48 S. ORANGE, « "Celles qui restent". La fausse inertie des jeunes diplômées du coin », in Stéphane Beaud et Gérard Mauger (dir.), *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2017, p. 116

49 Top 10 en nombre de projets de recrutement non saisonniers en 2018 : 1. Agents d'entretiens de locaux, 2. Ouvriers agro-alimentaires, 3. Aides-soignantes, 4. Conducteurs routiers, 5. Professionnels de l'animation socio-culturelle, 6. Restauration/cuisine, 7. Secrétaires bureautiques, 8. Employés de libre service, 9. Serveurs, 10. Aides à domicile/aides ménagères.

Enquête « Besoin de main d'œuvre » 2018, Pôle Emploi, disponible à l'adresse suivante : <http://statistiques.pole-emploi.org/bmo/bmo?graph=4&fb=85&in=2&le=0&tu=10&pp=2018>

50 B. COQUARD, *Que sait-on des jeunes ruraux ? Revue de littérature*, rapport d'étude, INJEP, mars 2015, p.30

prisés et assez dévalués. »⁵¹ Le parcours d'Émilie est assez révélateur de ces difficultés d'insertions professionnelles ; ayant tenté de valoriser son BTS Assistante de gestion durant plusieurs années, en vain.

Après voilà j'arrivais pas à trouver dans ce que je voulais. C'était... J'aimais moins le secrétariat, je préférais plus le commerce ou la compta. Et du coup après j'ai travaillé à la Sécurité sociale. À La Roche. Donc j'ai eu plusieurs CDD à la suite, mais qui débouchaient jamais sur un CDI : on me l'avait dit ! Donc voilà c'était clair depuis le début, sauf que bon bah au bout d'un moment, je recherche quand même un CDI... Donc du coup après j'ai arrêté et puis je trouvais pas dans mon domaine. Enfin j'ai arrêté et pourtant ça me plaisait bien hein, mais c'est que voilà tant qu'il y avait pas de débouchés...

Toujours célibataire, et vivant encore chez ses parents à ce moment-là, l'obtention d'un CDI est d'autant plus importante pour Émilie. Durant ces périodes de chômage, elle est même prête à « *faire quelque chose [qu'elle] aimait moins au début, pour trouver mieux après* ». Et c'est dans cette perspective qu'elle accepte – tandis qu'elle est toujours au chômage – la proposition d'une amie l'invitant à participer à une « sortie » avec le centre de loisirs dans lequel cette dernière travaille. Petit à petit, elle participe à plusieurs journées de ce type, avant de décider de se réorienter vers cette profession (classée cinquième au « Top 10 des projets de recrutement » en Vendée). Cependant, Émilie ne peut valoriser son bagage scolaire et doit reprendre une formation afin d'obtenir le Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur (BAFA). Le projet professionnel de Mathilde, qui souhaitait devenir soigneuse pour animaux au sein d'aquariums, semble lui aussi compromis dans ce marché de l'emploi local ; tant par le choix de la profession, que par le niveau scolaire requis (Bac+5). Tout comme Émilie, elle va elle aussi effectuer une réorientation à partir d'une formation courte de huit mois dans les finances publiques. Et si certaines d'entre elles comme Laure réussissent à trouver un emploi dans le secteur souhaité, les surqualifications scolaires sont toujours présentes. Tandis qu'elle dispose d'un BTS Tourisme, et d'un Bachelor Marketing et communication, elle souhaite pouvoir « *bossier pour tout ce qui est événementiel, tourisme, tout ce qui est séminaire* » dans l'œnologie. Mais lorsqu'elle a dû trouver un emploi en Vendée, Laure a fait face à plusieurs refus de candidatures et s'est vu accepter un « *petit boulot de réceptionniste* » au sein d'un camping de la côte vendéenne. Malgré ses trois années d'études après le Bac, elle se voit donc contrainte d'exercer à temps plein le même emploi que

51 S. ORANGE, « "Celles qui restent". La fausse inertie des jeunes diplômées du coin », in Stéphane Beaud et Gérard Mauger (dir.), *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2017, p. 116

lorsqu'elle faisait des saisons pour financer ses études, dont la qualification minimum requise est le Bac. Pour autant, il ne s'agit pas uniquement de constater que ces jeunes femmes sont régulièrement contraintes d'opérer des réajustements dans leurs parcours professionnels, souvent en s'éloignant de leurs volontés originales, mais également de voir les biais qu'elles empruntent afin de pouvoir concilier vie professionnelle et vie vendéenne.

II – Le poids des normes de couple

i) Une mise en couple revisitée

L'insertion dans le marché de l'emploi n'est pas la seule modalité d'intégration locale pour ces jeunes femmes qui doivent désormais prouver qu'elles sont adultes. Cette nouvelle tranche d'âge s'accompagne d'un « nouveau » rôle pour ces Vendéennes. Si elles ont largement incorporé, depuis qu'elles sont petites, leur devoir d'être une épouse et une mère, elles ont pu le mettre entre parenthèses le temps de leurs études. Désormais actives sur le plan professionnel, il appartient à chacune de ses jeunes femmes de se mettre en couple ; première étape dans la réalisation de leur rôle. Devant la norme de mise en couple, celles qui ne le sont pas après plusieurs années de célibat sont considérées comme déviantes. « *Passé 16 ans, il devient suspect de n'avoir jamais eu de (petit-e) copain ou copine. C'est afficher la forte probabilité d'un non-accomplissement (...)* ». ⁵² C'est le cas d'Émilie, âgée de 28 ans, et célibataire depuis l'âge de 20 ans. Cette position lui confère souvent le statut de « bonne poire » auprès des autres femmes constitutives du groupe d'amis.

Delphine – Puis Émilie elle les emmenait en boîte quand ils [les garçons] avaient plus personne. Elle t'a pas raconté ça Émilie ?

Interviewer – Nan.

Delphine – Ils l'appelaient : oui Émilie on va en boîte ! – Oh, mais nan j'suis couchée. – Oh aller on n'a personne ! – Bon OK, j'arrive. Elle était un peu prise pour la pigeonne Émilie franchement, elle était un peu la pigeonne.

Les garçons semblaient donc profiter du statut matrimonial d'Émilie pour lui demander des faveurs ; chacun sachant qu'elle n'aura pas de comptes à rendre auprès d'un possible conjoint. Si ces faits remontent à plusieurs années – et durant une période où Delphine ne côtoyait pas

52 I. CLAIR, « De la rencontre à l'installation : histoires de couples débutants », *Informations sociales*, vol. 164, no. 2, 2011, p. 55

encore le groupe d'amis – cette dernière n'hésite pourtant pas à mobiliser ces anecdotes pour démontrer ce qui sépare les deux jeunes femmes : l'une emmenant les garçons, tandis que l'autre se fait emmener par les garçons. Elle suggère ainsi qu'Émilie concède cette place au vu de son statut de célibataire, et n'hésite pas à mobiliser ces récits de soirées comme un rappel à la déviance opérée. L'image que Delphine porte sur son amie se trouve en réalité partagée par bon nombre des jeunes femmes constituant la bande. Cela tient au fait qu'en plus d'être célibataire, et de ne pas avoir eu de relation depuis longtemps, Émilie n'affiche pas de signes annonciateurs d'une prochaine mise en couple. En effet, il s'agit pour ces jeunes femmes célibataires de pouvoir montrer aux autres qu'elles sont capables d'être en couple. Si Fannie est seule elle aussi, elle utilise cependant les réseaux sociaux pour afficher ses recherches de relations sentimentales, et par la même se rapprocher de ces congénères déjà en couple. Ainsi, le 14 février, jour de la Saint-Valentin, Fannie n'hésite pas à poster une photographie sur *Snapchat*⁵³ illustrant les cadeaux reçus en ce jour et à propos desquels elle demande en légende qui les lui a envoyés – se doutant pourtant qu'ils proviennent du garçon qu'elle fréquente depuis quelques semaines. Par cette action, Fannie rappelle donc à ses amis qu'elle dispose de liens avec des garçons et qu'elle quittera probablement prochainement son statut de célibataire. Mais surtout, elle montre qu'elle fête elle aussi la Saint-Valentin – comme si elle était en couple – et minimise ainsi son écart à la norme.

Dans un souci d'éviction de ce genre de situation, nombreuses sont celles qui ont anticipé leur mise en couple en trouvant un conjoint alors qu'elles étaient toujours étudiantes. Souvent, il s'agit d'un homme plus âgé qui a lui-même terminé son parcours scolaire et dispose ainsi de ressources financières. D'autant que l'intégralité des conjoints de ces jeunes vendéennes exerce en tant qu'ouvrier du bâtiment. Ces derniers ont réalisé des études courtes à travers des CAP, BEP, ou BP, et travaillent depuis l'âge de leurs 20 ans (tandis qu'ils étaient en apprentissage auparavant). Se mettre en couple permet alors aux jeunes filles d'échapper au regard parental⁵⁴. Pour ce faire, les cercles de sociabilité prennent alors toute leur importance. Ainsi, les rencontres sont souvent motivées par des connaissances ou des fêtes communales : « *par exemple la soirée du foot, ou les mariages, ou les soirées du basket* »,

53 Application permettant de diffuser des photographies de façon éphémère.

54 I. CLAIR, « La découverte de l'ennui conjugal. Les manifestations contrariées de l'idéal conjugal et de l'ethos égalitaire dans la vie quotidienne de jeunes de milieux populaires », *Sociétés contemporaines*, vol. 83, no. 3, 2011, p. 59-81.

explique Émilie. C'est à travers l'un de ces évènements (le mariage de sa cousine) que Mathilde a pu rencontrer Aymeric.

Donc on était chacun d'une famille. On s'est pas parlé le jour du mariage [*elle rigole*]. C'est que le lendemain qu'il a été prendre un verre – après avoir ramassé toute la salle – qu'il a demandé à mon cousin comment je m'appelais. Et de là il a commencé à m'écrire, on s'est rencontrés et puis voilà.

Si la famille paternelle de Mathilde est originaire de la commune voisine de celle d'Aymeric, les parents de cette dernière ont déménagé sur la côte vendéenne avant sa naissance, ne lui laissant que peu d'occasions de fréquenter Chaillé-sous-les-Ormeaux. Cependant, sa cousine est quant à elle restée dans leur commune d'origine où elle a rencontré le frère d'Aymeric avec qui elle se marie quelques années plus tard. L'organisation de ce mariage est donc l'occasion pour Mathilde de revenir dans cette commune le temps d'un week-end, et de rencontrer certaines personnes qui la composent. Dans le même registre, et bien qu'elle ne soit pas originaire de Vendée où elle réside maintenant, on peut prendre le cas de Clémence qui rencontrera Romain pour la première fois à l'anniversaire de l'une de ses meilleures amies – tandis qu'il s'agit de la cousine de ce dernier. Ou encore à Fannie, qui, si elle n'est plus en couple actuellement, a passé quatre années avec Alexis rencontré par le biais du conjoint de l'époque de sa petite sœur (les deux garçons étant amis). Au-delà des connaissances familiales, les cercles amicaux jouent également un rôle important. Ainsi, Delphine a pu rencontrer Bastien par le biais de son meilleur ami de l'époque. Si ces jeunes femmes peuvent compter sur leurs cercles de sociabilité pour rencontrer leurs conjoints, cela leur rappelle également l'importance de la mise en couple. Ainsi, lorsque Mathilde m'explique les raisons pour lesquelles elle a fait le choix de venir s'installer en Vendée (alors qu'il ne s'agissait pas de son projet initial), elle met en avant ses activités de pompier basées dans la commune de ses parents : « *et du coup j'avais envie de garder cette attache de pompier* », expliquant qu'elle est très liée à cette caserne. Pour autant, lorsqu'il est question de partir vivre en dehors de la Vendée (sous réserve que son conjoint l'accompagne), Mathilde ne fait aucunement état de cette activité, et se dit alors prête à partir. Cet épisode illustre bien l'incorporation des normes de couples qui a été faite par Mathilde, et qui, après plusieurs échecs sentimentaux, choisit de privilégier cette nouvelle relation avec Aymeric même si cela implique l'arrêt de ses études, et le choix d'un nouveau métier réalisable en Vendée.

Le maintien de ces normes de couples doit tout de même être relativisé face aux évolutions qui les traversent. Tandis que pour la génération de leurs mères l'obtention d'un emploi stable allait de pair avec l'acquisition d'un logement et le début de la vie en couple⁵⁵, les jeunes Vendéennes interrogées semblent prendre davantage leur temps entre chacune de ces étapes. Alors qu'elles ont entre 23 et 30 ans, seules Lucie et Julie ont chacune un enfant (qu'elles ont respectivement eues à 22 et 24 ans). Ce sont également les deux même qui sont respectivement en instance de mariage et déjà mariée. La lecture de ces événements doit être faite au regard du nombre d'années de relation de ces deux jeunes femmes. Lucie est en couple depuis cinq ans avec Dylan, tandis que Julie vient de débiter une seizième année de relation avec Fabien. Or, il s'agit là des plus longues relations observées parmi ces jeunes femmes ; toutes les autres étant en couple depuis moins de quatre ans. Ces pratiques doivent également être mises en perspective des évolutions qui se jouent à l'échelle nationale et territoriale. La natalité a ainsi fléchi de 11,6 % en Vendée entre 2010 et 2015 – à titre comparatif, cette baisse était de 8,5 % dans les Pays de la Loire, et de 5,3 % en France métropolitaine⁵⁶ – plaçant ainsi le département dans une zone fortement touchée. La région des Pays de la Loire subit également un report progressif des naissances : tandis que le taux de fécondité atteignait son paroxysme à l'âge de 23 ans en 1975, il l'était à l'âge de 30 ans en 2014⁵⁷.

ii) Prénance de la religion et des traditions dans les projets futurs

Qu'elles soient en couple ou non, toutes ces Vendéennes sont unanimes dans la formulation de leurs projets. Si elles souhaitent se marier et avoir des enfants, le facteur religieux semble être une mesure importante à considérer. Ainsi, le mariage est envisagé sous l'angle du passage à l'église, tandis que l'on projette de faire baptiser les enfants. Pour autant, les jeunes femmes tendent à décrire ces pratiques comme relevant davantage de la tradition, que par affect religieux.

55 N. RENAHY, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, 2010, p.189

56 A. LE GRAËT, « Naissances dans les Pays de la Loire : de plus en plus de mères après 40 ans », *INSEE Flash Pays de la Loire*, no 49, septembre 2016

57 *Ibid*

Bon moi après je suis pas hyper chrétienne, hyper catholique, maintenant je suis malgré tout chrétienne et je me voyais pas ne pas me marier à l'église. Pour moi c'était... Bon la mairie c'est pas autant de charme. Et puis la mairie c'est un papier en fait. C'est vraiment je signe le papier, demain je veux divorcer, je signe le même et terminé ! L'église, déjà l'église de toute façon c'est à vie ! C'est la... Enfin il ne pourra vivre ça qu'avec moi. Quoiqu'il se passe demain il pourra jamais être avec quelqu'un d'autre à l'église que moi. Donc la symbolique était plus... voilà.

Si les propos de Julie mettent en lumière la « logique » du mariage à l'église, ils sont à considérer au regard de l'éducation reçue par ces jeunes femmes. La Vendée dispose d'une histoire forte avec la religion catholique, se trouvant fortement marquée par les guerres de l'Ouest et de la Chouannerie⁵⁸. Ainsi, en 2012 le département dénombrait 15 % de catholiques pratiquants⁵⁹ parmi sa population et comptait parmi les taux les plus importants. En plus de cet héritage, les jeunes femmes ont pu (re)découvrir la religion par le biais des écoles privées qu'elles ont fréquentées dès leur plus jeune âge. En ne s'en tenant qu'au discours, toutes décrivent la religion comme ayant peu d'importance : elles affirment ne pas être pratiquantes, et seules certaines reconnaissent être croyantes – bien que cela ne passe pas toujours par une définition stricte d'un « Dieu », mais parfois simplement par l'existence de « *quelque chose* » comme l'explique Fannie. En prenant maintenant en compte les pratiques de ces jeunes femmes, principalement à travers la rédaction de leurs carnets de bords, il est alors fréquent de constater des activités religieuses dans leurs emplois du temps. Ainsi, après avoir reçu une éducation religieuse de la part de son père – l'amenant à être baptisée, inscrite en école privée, et à réaliser ses communions – Mathilde se définit aujourd'hui comme n'étant ni croyante ni pratiquante : « *parce qu'en grandissant je me rends compte que je crois pas ce qui est pas prouvé. Et comme on peut pas me prouver que la Bible, Jésus, tout ça, ça a existé, j'ai du mal...* » Pourtant, le jour de la Toussaint, Mathilde s'est rendue à l'église afin d'assister à une « *messe du souvenir pour une grande tante de [sa] mère* » décédée une semaine plus tôt. Elle profite également de cette journée pour se rendre sur les tombes de ses deux grands-pères afin d'y déposer des fleurs, ainsi que sur celle d'un membre de la famille de son conjoint.

Ce détour par les croyances et les pratiques religieuses des enquêtées, mais également par l'éducation qui leur en a été faite, permet ainsi de mieux saisir ce qui les pousse à se

58 Y. DURAND (dir.), *Diocèse de Nantes*, Paris, Beauchesne, coll. Histoire des diocèses de France, T. 18, 1985, p.7

59 J. FOURQUET, H. LE BRAS, *La religion dévoilée. Nouvelle géographie du catholicisme*, Paris, Éditions Fondation Jean Jaurès, p.47

marier à l'église ou à faire baptiser leurs enfants. D'autant qu'à la tradition de se marier à l'église, se mélange celle de la préparation du mariage. Des « *réunions de préparation* », ainsi que des enterrements de vie de jeunes filles et de garçons (chacun passant la journée séparément), ou encore des soirées dédiées à la « plantation des houx » ou la « fabrication des roses » sont ainsi organisés. C'est dans cette globalité qu'il faut donc considérer les aspirations religieuses du mariage éprouvées par ces jeunes vendéennes – finalement bien moins désarticulées à leurs croyances qu'elles ne le suggèrent.

III – Des aspirations sociales aux ambitions immobilières

En plus d'un emploi dans le coin, et de la construction de leur famille, ces Vendéennes émettent un autre souhait : être propriétaire. Si la maison individuelle représente un idéal, elle l'est d'autant plus lorsque ces jeunes femmes accèdent au statut de propriétaires. Parmi les enquêtées n'habitant plus chez leurs parents, elles sont ainsi les trois quarts à résider dans une maison, dont les deux tiers sont propriétaires. Par ailleurs, il est pertinent de constater que les périodes de location par lesquelles sont passées ces jeunes femmes avant de devenir propriétaires se sont souvent révélées très brèves ; chacune ayant déjà pour objectif d'acquérir son propre bien immobilier. Ce projet s'inscrit dans la continuité de la mise en couple marquant généralement le départ du domicile familial. Ainsi, Lucie, Mathilde, Julie et Delphine sont parties de chez leurs parents pour s'installer directement avec leurs conjoints, tandis que Laure et Alicia – toujours installées dans la maison familiale – sont en passe de trouver un logement avec leurs conjoints. Si ce projet semble dépendre de la mise en couple, il s'en trouve alors impacté par le renouvellement qui en est fait. La formation des couples devenant plus tardive et n'allant plus de pair avec l'obtention d'un emploi, certaines jeunes femmes se trouvent suffisamment dotées financièrement et professionnellement pour quitter le domicile de leurs parents, alors même qu'elles sont toujours célibataires. À défaut d'acheter une maison avec leurs conjoints, ces quelques célibataires (moins d'un tiers des enquêtées) ont toutes fait le même choix : s'installer seule. Tandis que certaines jeunes femmes en couple résident toujours chez leurs parents, l'intégralité des célibataires dispose cependant de son propre logement. Si ces situations semblent paradoxales, elles expriment en réalité la nécessité d'exister socialement malgré un statut matrimonial inadapté aux attentes qui pèsent sur ces jeunes femmes. Faute de disposer d'un « capital matrimonial », elles choisissent de

développer leurs situations immobilières ; parfois même en allant jusqu'à devenir des célibataires propriétaires.

Interviewer – T'as décidé quand de construire ta maison ?

Fannie – [*elle rigole*] Euh... C'est venu vraiment comme une idée comme ça ! C'est que j'avais une copine que sa maman faisait construire, donc Manuella. Et je l'ai accompagné à un rendez-vous donc pour choisir sa cuisine. Et j'ai rencontré donc la société LMP donc qui faisait construire sa maison. Et on a parlé, et il s'est avéré que cette personne est très amie avec ma chef actuellement. Et on a parlé comme ça, et j'ai soumis l'idée de faire construire, mais c'était une idée que j'avais depuis des années, mais comme tout le monde a envie quoi. Et je me suis dit bah je vais prendre rendez-vous avec lui, on va voir quoi. Et sachant que maman et Pascal [son beau-père] me disaient depuis un petit moment : « mais si t'as ton CDI c'est maintenant qu'il faut que tu le fasse, c'est la bonne période, machin... » Sauf que moi faire construire toute seule au début c'était pas possible. C'est beaucoup de choses à gérer, je savais pas si j'avais les épaules faites pour ça. Enfin... au début c'était... Et après j'ai accepté ce premier rendez-vous, je me suis dit ça va me donner une idée. En fait le premier rendez-vous a eu lieu ; ça s'est très bien passé, le monsieur m'a mis en confiance. Donc après j'ai enchaîné toutes les démarches. Tout a suivi, et puis bah j'ai signé mon permis de construire comme ça... presque du jour au lendemain. Fin en deux mois c'était fait quoi !

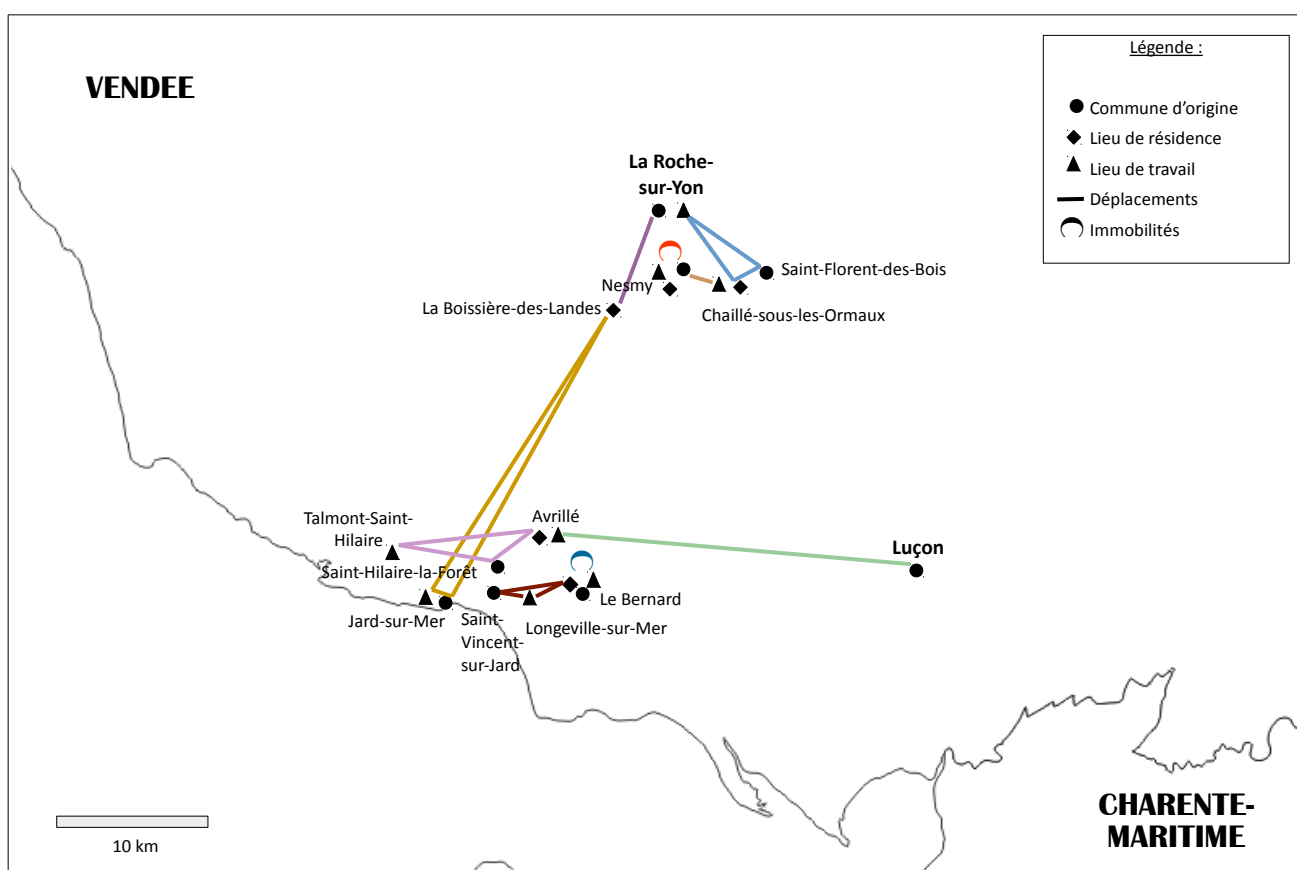
Les propos de Fannie illustrent bien l'obstacle que pouvait représenter son célibat dans un projet de construction. Si elle a finalement pu s'accommoder de cette situation, c'est parce qu'elle a su mobiliser d'autres ressources dans son entourage – contrairement à l'idée d'un projet « venu de nulle part » qu'elle laisse sous-entendre. Ainsi, l'inter-connaissance dont elle bénéficie par le biais d'un chef de projet ami avec sa responsable (dont elle est très proche par ailleurs), ainsi que la valorisation de l'achat immobilier opérée par sa mère et son beau-père (n'oubliant pas de rappeler à Fannie qu'après avoir obtenue son CDI, elle doit maintenant faire construire) la conduisent à considérer elle-même qu'il est socialement bon de faire construire une maison. Pour Fannie, sa situation matrimoniale ne semble plus constituer un frein dans l'élaboration de ce projet. Sa mère, son beau-père, mais également son frère et sa sœur, ou encore Manuella (qui se trouve désormais très familière de ce genre de projet depuis qu'elle a soutenu sa mère) seront de la partie dans la construction de la maison ; à la fois en l'aidant dans ses travaux, mais également en la mettant en contact avec des personnes ressources dans le bâtiment, voire même en lui organisant des rendez-vous. Fannie raconte ainsi le soutien qu'elle a reçu de la part de son amie Manuella – elle même célibataire et résidant seule en location dans la même commune que celle où elle fait construire – qui n'a pas hésité à participer aux réunions de chantier avec elle, et qui semble même plus au courant des démarches administratives à réaliser. À travers ce projet, Fannie cherche donc à prouver –

malgré son célibat – qu'elle peut être « *comme tout le monde* » et à se rattraper socialement en accédant au sommet de la « hiérarchie immobilière », puisque propriétaire d'une maison individuelle. Encore une fois, les réseaux sociaux se révèlent être un allié dans cette démonstration ; du début de la construction à son emménagement, Fannie publiera ainsi régulièrement des photos de l'avancée de son projet en rappelant à chaque fois combien elle est fière « *d'avoir réussi à réaliser ce projet seule* ».

Chapitre 3 – Une Vendée dans la Vendée : des territoires spécifiques

I – Un espace géographique restreint

S'intéresser aux jeunes femmes qui restent en Vendée nécessite également de saisir l'environnement dans lequel elles choisissent de s'inscrire afin de comprendre les ressorts de leur maintien sur le territoire. Une analyse des mobilités géographiques des enquêtées entre leur commune d'origine dans laquelle se situe le domicile familial, leur résidence actuelle, et leur lieu de travail révèle ainsi que ces jeunes femmes se déplacent peu.



Sources : Enquête jeunes femmes en milieu rural 2017-2018.

Lecture : Chaque couleur représente la trajectoire d'une enquêtée.

Cette carte illustre les faibles déplacements opérés par les Vendéennes ; ne s'éloignant jamais très loin de chez leurs parents. Au-delà de rester dans leur département, il s'agit surtout pour ces jeunes femmes de pouvoir rester dans leur espace géographique d'origine. La superficie

dans laquelle elles évoluent est d'environ 400 km² alors que la Vendée compte 6720 km². Les trajectoires d'Émilie et Manuella sont les plus significatives de ce maintien local ; chacune représentée par des arcs de cercle marquant une immobilité géographique. La première a ainsi grandi à Nesmy où ses parents résidaient et où elle s'est rendue à l'école primaire. Après avoir réalisé ses études à La Roche-sur-Yon (situé à une dizaine de kilomètres), Émilie reste habiter chez ses parents dans la maison de son enfance, avant de s'installer à son tour à Nesmy où elle vient de décrocher un emploi. De son côté, Manuella a grandi dans la commune du Bernard où elle réside aujourd'hui, tout comme sa mère. Tandis qu'elle a fréquenté l'école primaire du village étant petite, elle se voit aujourd'hui employée par cette structure en parallèle de ses études afin de devenir professeur des écoles. Si toutes ne font pas l'objet d'une telle immobilité, les déplacements géographiques restent cependant fortement influencés par la commune d'origine. Dès lors, il s'agit de comprendre ce qui conduit ces jeunes femmes à refuser toutes formes de mobilités géographiques au profit d'un ancrage local.

II – « *J'ai toute ma vie ici ; j'ai ma famille* »

i) Des attaches maternelles locales

L'un des premiers facteurs qui semblent jouer dans l'enracinement des jeunes vendéennes au sein de leurs espaces géographiques d'origines se situe dans la relation privilégiée qu'elles entretiennent avec leurs familles et plus particulièrement avec leurs mères⁶⁰. Ces dernières occupent un rôle central dans la vie de ces jeunes femmes qui se tournent régulièrement vers elles ; à la fois en cas de nécessité, mais également pour partager des activités. Ainsi, Fannie a « *besoin de voir [sa] maman* » régulièrement pour discuter, bien que « *des fois [elles n'aient] rien à se dire* ». Émilie évoque une « *relation fusionnelle* » avec sa mère qu'elle voit et appelle « *tout le temps* » pour « *tout lui raconter* », mais également pour aller se balader ou faire les magasins avec elle. Ce lien décrit par Émilie s'est révélé dès les premiers jours d'enquête, tandis que je rencontrais la jeune femme pour la première fois au cours d'un samedi soir entre amis. Le lendemain, celle-ci me contactait en m'indiquant que sa

60 S. ORANGE, « "Celles qui restent". La fausse inertie des jeunes diplômées du coin », in Stéphane Beaud et Gérard Mauger (dir.), *Une génération sacrifiée ? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2017, p. 117

mère et moi nous connaissions – ayant eu plusieurs fois l’occasion de travailler ensemble. Cet épisode illustre à la fois la fréquence à laquelle peuvent se voir Émilie et sa mère (dont l’enquêtée confiera par la suite qu’elle dédie souvent le dimanche à sa famille), mais surtout, la nature de leurs conversations au cours desquelles la jeune femme peut raconter ses soirées et les possibles rencontres qu’elle y fait. Dans ces descriptions, on pourrait également faire référence à Mathilde qui mange avec sa mère tous les midis, ou encore à Delphine qui l’appelle tous les jours et fait ses courses avec elle, tant les exemples illustrant l’intensité de la relation entre les enquêtées et leurs mères sont nombreux. Pour autant, ces situations traduisent davantage que la « simple » affection qu’une fille peut ressentir pour sa mère considérant cette dernière comme un repère de leur vie – au sens sentimental, mais également géographique du terme.

Ah beh oui hein ! Que tu connais personne, que t’as personne proche de toi si ça va pas. Là je sais que si ça va pas j’ai maman. Enfin quand tu t’en vas comme ça, dans une ville que tu connais pas, que tu connais personne, c’est tout nouveau, ben le cafard quoi ! »

Les propos de Fannie permettent d’identifier l’anxiété d’un départ dans une nouvelle ville – du moins fortement éloignée du domicile familial – comme la peur de devoir quitter sa mère et ainsi se retrouver seule en cas de problèmes. En cela, la relation établie avec leur mère apparaît donc comme hégémonique aux autres et laisse parfois place à une forme de redevabilité de la part des jeunes femmes. Ainsi, lorsque Fannie exprime sa volonté de s’installer dans le coin, elle justifie ce choix par la nécessité d’être à proximité de sa mère en prévision des difficultés qu’elle pourrait rencontrer, mais également parce que cette dernière est « *fière* » de « *raconter à tout le monde* » que sa fille s’est installée dans les environs et qu’elle est désormais « *ancrée ici* ». Cette mise en valeur opérée par les jeunes femmes se trouve alors d’autant plus forte que les enquêtées sont célibataires.

ii) Le domicile familial comme lieu de repli

En plus de la relation qu’elles entretiennent avec leurs mères, c’est les parents et le domicile familial qui doivent être pris en considération dans la compréhension du maintien local des jeunes vendéennes. Dans ce contexte de poursuite d’études et de retardement de la mise en couple, elles trouvent là un appui à leur entrée dans la vie active. Un soutien financier

a ainsi permis à Émilie d'acquérir une voiture dès ses 18 ans, mais surtout de pouvoir rester vivre chez ses parents tant que sa situation professionnelle n'était pas stable. En disposant de leur soutien, elle s'octroie la possibilité de retarder son départ du domicile familial et attend de disposer d'un CDI avant de se « lancer ». Il s'agit donc là d'un réel avantage dont Émilie a perçu les bénéfices dès son plus âge à travers l'exemple de son frère.

Donc après beh financièrement il pouvait plus s'en sortir. Donc du coup il est revenu chez mes parents. Donc en fait, mes parents ont une grande maison, avec un sous-sol. Donc on avait aménagé une pièce pour qu'il se sente un peu... ça faisait comme son salon quoi quand il recevait des copains voilà qu'il se sente un peu plus chez lui entre guillemets.

Tandis qu'il avait quitté le domicile familial (en restant tout de même dans la même commune), le frère d'Émilie a pu bénéficier de sa proximité géographique avec ses parents pour revenir vivre chez eux après un licenciement économique, et ainsi ne pas avoir à affronter des problèmes financiers. Au regard de la situation de son frère, Émilie quittera à son tour le domicile familial pour s'installer elle aussi près de chez ses parents et ainsi pouvoir compter sur eux en cas de problèmes. Ce soutien ne s'opère pas uniquement lorsque les jeunes femmes ont des difficultés financières, mais également dans l'accompagnement de leurs projets. Tandis que Fannie avait quitté le domicile familial au profit d'une maison en location, sa mère et son beau-père lui ont proposé de revenir vivre chez eux le temps qu'elle fasse construire sa maison et ainsi ne pas avoir de loyer à payer. Même après avoir quitté le domicile familial, les parents de ces jeunes femmes restent donc très présents dans leur vie quotidienne – justement parce qu'ils sont proches les uns des autres. Elles peuvent ainsi bénéficier d'aides matérielles⁶¹ (argent pour faire les courses), de services rendus (réparation de la voiture, tonte de la pelouse), etc.

Si le retardement du départ du foyer familial semble profiter à ces jeunes femmes, il a tout de même pour conséquences d'intervenir dans la construction des couples. Nombreux sont ceux passant la ou les premières années de leur relation en alternance entre les domiciles parentaux. Le cas de Mathilde et Amaury est particulièrement significatif de ces situations. Toujours en études lorsqu'ils se rencontrent, Mathilde ne peut subvenir à un loyer tant qu'elle n'exerce pas d'emploi. Tout comme Émilie, elle souhaite elle aussi s'assurer certaines

61 I. CLAIR, « De la rencontre à l'installation : histoires de couples débutants », *Informations sociales*, vol. 164, no. 2, 2011, p. 60

garanties financières avant de quitter le domicile familial. Ce n'est qu'une fois ses études terminées, son emploi trouvé, et sa période d'essai validée, qu'elle accepte de rechercher un logement avec Amaury. Avant cela, ils seront restés un peu plus de deux ans à se partager entre la maison des parents de Mathilde et celle des parents d'Amaury pour se voir (principalement le week-end). Une journée du carnet de bord de Mathilde (alors qu'elle n'habitait pas encore avec Amaury) illustre ainsi les différentes activités que son conjoint et elles peuvent réaliser en compagnie des parents d'Amaury chez qui ils passent le week-end.

JOUR : Dimanche 29 octobre

QU'AVEZ-VOUS FAIT AUJOURD'HUI ?

De quelle heure à quelle heure ?	Quelle occupation ?	Où ?	D'AUTRES PERSONNES ÉTAIENT-ELLES AVEC VOUS ?		Vous a-t-on invité, ou avez-vous proposé de vous-même ces activités ?	Décrivez plus en détail ces activités.
			Prénom ?	Type de personne ?		
0h30/9h30	Je dors, lever, petit déjeuner	Chez mes beaux-parents	Amaury, Michel et Marie-Luce	Mon copain et mes beaux parents		
9h30/11h	Je regarde la télé dans le lit et me prépare	Chez mes beaux-parents	Amaury, Michel et Marie-Luce	Mon copain et mes beaux parents		
11h00/12h00	On prend un café/jus d'orange	Café de Chaillé	Amaury, Arnaud	Mon copain, un ami qu'on croise là bas	On va régulièrement prendre un café là-bas le dimanche matin	
12h00/13h00	Déjeuner	Chez mes beaux-parents	Amaury, Michel et Marie-Luce	Mon copain et mes beaux parents		
13h/14h45	Je regarde la télé dans sa chambre pendant qu'il est parti à l'entraînement	Chez mes beaux-parents				
14h45/15h	Je pars au foot	En voiture	Michel	Mon beau père		
15h/18h	Je regarde le match de foot	Au stade	Loïc, Alicia, Yann, Nicolas, Mickaël, Michel	Des amis, mes beaux frères et mon beau père		
18h/19h30	On passe prendre un verre	Chez les parents de Loïc	Amaury, Loïc, Alicia, Jean-François et Nadine	Mon copain, des amis et ses parents		Amaury devait récupérer des outils
19h30/20h30	Dîner	Chez mes beaux-parents	Amaury, Michel et Marie-Luce	Mon copain et mes beaux parents		
20h30	On regarde un film avant de se coucher	Chez mes beaux-parents	Amaury	Mon copain		

L'analyse de cette journée permet de saisir les activités que Mathilde se retrouve à partager avec sa belle-famille : les repas, le match de football d'Amaury, ou encore les parties de belotes (présentes sur d'autres jours du carnet). Tous ces échanges signalent ainsi que le couple, mais surtout Mathilde, se voit progressivement intégré au sein de l'espace familial⁶². Pour autant, ils conduisent le couple à se construire autour de leurs familles respectives ; chacune des activités étant toujours réalisées en présence d'un membre du foyer. Dans ce cas, c'est principalement chez les parents d'Amaury que Mathilde et son conjoint passent leurs week-ends du fait des activités sportives et sociales locales de ce dernier. Cette intervention des beaux-parents dans la vie sentimentale de Mathilde a eu des conséquences lorsqu'elle a dû chercher un logement avec son conjoint. Très attaché à sa commune d'origine, celui-ci a d'emblée émis le souhait de pouvoir s'y installer avec sa compagne. Cette proposition lui a valu un refus catégorique de la part de Mathilde pour qui il était « *hors de question* » de s'installer dans la même commune que ses beaux-parents, et principalement de sa belle-mère jugée trop intrusive. Le même cas de figure s'est opéré pour Delphine et Bastien qui ont eux aussi débuté leurs relations en se déplaçant d'un domicile familial à l'autre. La situation devenant pesante, et leurs situations financières et professionnelles le permettant, ils ont pu louer leur première maison par le biais de connaissances. S'ils n'ont pas réellement pu choisir ce premier logement, se contentant dans un premier temps de pouvoir partir de chez leurs parents, Delphine a émis les mêmes exigences que Mathilde sur la localité de leur maison lorsqu'ils ont cherché à devenir propriétaires. Qualifiant sa belle-mère de « *jalouse* », elle souhaitait pouvoir résider dans une commune différente de cette dernière. Aujourd'hui installées dans des communes voisines de celles de leurs beaux-parents, Mathilde et Delphine continuent pourtant d'être surveillées dans l'élaboration de leurs couples à travers des rendez-vous réguliers en famille. Ainsi, Mathilde et Amaury se rendent chez les parents de ce dernier tous les mercredis soirs pour un dîner en famille en présence des deux autres frères de ce dernier.

Ces jeunes vendéennes, qu'elles soient en couple ou non, ont donc su trouver le juste milieu pour profiter de leur indépendance tout en bénéficiant du soutien de leur famille. Il s'agit d'autant d'éléments facilitant l'entrée dans la vie active et dans lequel le calcul coûts-bénéfices-risques se montre des plus avantageux. En restant dans le coin, elles ne prennent

62 *Ibid.*, p. 57

pas le risque de se rendre dans un environnement inconnu et dans lequel tout est à (re)faire, mais surtout elles jouissent des ressources de leurs parents et d'un lieu de repli en cas de problèmes. Ainsi, lorsque l'ancienneté résidentielle se combine à la parenté locale – chacune favorisant le développement d'un réseau d'attaches locales – elles exercent à elles deux une force d'attraction d'autant plus forte que les jeunes femmes élisent domicile là où elles ont grandi⁶³. Il s'agit alors pour elles de valoriser ce réseau d'attaches comme un capital local.

III – Être du coin ; ou la valorisation d'un capital d'autochtonie

En restant dans leur aire géographique d'origine, ces jeunes vendéennes ont ainsi accès à un espace où elles connaissent « tout le monde » ; des camarades d'école, à la boulangère, en passant par les partenaires d'activité de loisir. Le fait d'être nées ici concède donc des ressources symboliques à ces jeunes femmes. À cela s'ajoute le réseau de leurs parents, eux-mêmes intégrés dans le coin, et dont elles peuvent profiter. Il s'agit donc de valoriser ses connaissances sous la forme d'un « capital social local »⁶⁴ permettant ainsi à celles qui restent – peu pourvues en capital économique et culturel – de se faire une place malgré tout. Cette « sociabilité de l'ancrage » basée sur une ancienneté résidentielle fait ainsi référence au capital d'autochtonie au sens d'une notoriété acquise et entretenue sur un territoire singulier⁶⁵. À travers cette appartenance à des réseaux localisés, ces jeunes femmes peuvent accéder à une insertion sociale locale, mais surtout à des activités professionnelles. « *Ce sont des autochtones pour qui l'intégration à des réseaux hérités de l'enfance est un recours face à l'insatisfaction que leur procure leur type d'insertion professionnelle.* »⁶⁶ Parmi les enquêtées, elles sont ainsi plus de la moitié à avoir pu profiter de leurs ressources locales dans l'accès à leur emploi. Certaines ont ainsi directement valorisé leurs réseaux de connaissances, dont elles ont tiré des bénéfices doubles, comme c'est le cas d'Émilie et Manuella.

63 M. YOUNG et al., *Le village dans la ville : famille et parenté dans l'est londonien*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 100

64 B. COQUARD, « Partir ou rester ? Le dilemme des jeunes ruraux », *Rapport de l'observatoire de la jeunesse*, 2014, p. 199

65 N. RENAHY, « Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usages d'une notion », *Regards Sociologiques*, n° 40, 2010, p. 9

66 N. RENAHY, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, 2010, p. 73

Donc j'ai eu plusieurs CDD à la suite, mais qui débouchaient jamais sur un CDI [...] Et puis un jour, j'ai une copine, donc qui travaille au centre de loisirs, qui m'a demandé de venir, enfin si je pouvais venir une journée bénévolement, parce qu'elle avait besoin d'aide pour une sortie, c'était au Futuroscope. Donc j'ai dit oui pas de problème, et puis de là j'ai commencé à voilà, à travailler plusieurs fois au début, et puis après j'ai passé mon BAFA ! Voilà. Et beh après une fois passé ça, j'ai pas arrêté !

Grâce à la proposition de son amie, mais surtout au fait d'être originaire de Nesmy – là où se situe le centre de loisirs pour lequel elle se rend bénévole – Émilie bénéficie rapidement d'une proposition d'embauche. Or, en plus de quitter sa situation de chômage elle peut « *passer en premier de la liste* » d'attente des logements de la commune. À peine déposé son dossier en mairie, elle obtient un logement seulement trois jours plus tard. Dans le même registre, Manuella a pu valoriser son ancienneté résidentielle ainsi que ses nombreux engagements associatifs dans la commune du Bernard pour obtenir un emploi dans l'école primaire locale. Par la suite, lorsque l'école a ouvert des postes d'emploi aidé et de service civique, elle s'est vu être placée prioritaire parmi les candidatures et a ainsi pu les obtenir successivement. Cette intégration dans l'école, ainsi que son mandat en tant que conseillère municipale lui permettent à elle aussi d'obtenir un logement de la commune dans les plus brefs délais. En plus d'activer leurs réseaux, certaines jeunes femmes mettent également à contribution celui de leur entourage. Le parcours de Fannie met en lumière les bénéfices qu'elle a pu tirer de l'insertion locale de sa mère.

Fannie – Alors c'était une offre d'emploi pour être accompagnante psychoéducative auprès d'enfants autistes dans un accueil de jour en fait.

Interviewer – Et donc tu l'as eu comment cette offre d'emploi ?

Fannie – Euh c'est par maman qui travaille au pressing. Voilà un salarié de l'association qui s'est présenté pour laver des vêtements, et maman a demandé si ils recherchaient pas du monde. Et du coup bah oui. Donc j'ai postulé puis j'ai eu un entretien presque aussitôt ! »

Fannie reconnaît aisément qu'elle n'aurait probablement pas eu accès à cette offre d'emploi, proposée par une petite association, sans l'intervention de sa mère. Très impliquée dans la vie de sa fille, cette dernière a perçu l'opportunité d'emploi dont était porteur ce client. Et c'est parce que la mère de Fannie est particulièrement bien intégrée localement – son pressing se situant dans une commune voisine de l'association dans laquelle sera engagée sa fille – qu'elle a pu tisser des liens avec ce client devenu un habitué, et ainsi le questionner sur les offres d'emplois de sa structure d'accueil. En passant par ce biais-là, Fannie a pu obtenir un entretien rapidement, et ainsi valoriser à son tour son ancienneté résidentielle. Ces différentes

situations donnent à voir la récupération sociale qui est faite de ces réseaux de connaissances locales pour les utiliser à des fins professionnelles dans un contexte où l'accès à certaines catégories d'emplois ne va pas sans difficulté. On perçoit alors les différents enjeux que peut représenter un maintien local pour ces jeunes femmes qui, dès lors, ne peuvent plus être simplement considérées comme celles qui n'ont pas pu partir et se retrouvent cantonnées à leur environnement d'origine, mais bien comme celles qui ont su mettre à profit leurs attaches locales afin d'en tirer les bénéfices.

PARTIE 2 : DES SOCIALIZATIONS AMICALES COMME LIEU DE POUVOIR

Chapitre 4 – Structuration et restructuration des amitiés

S'intéresser aux amitiés qu'entretiennent ces Vendéennes semble prendre tout son sens tant par leur manque d'intérêt dans le champ de la sociologie rurale, que par l'importance qu'elles revêtent dans la vie de ces jeunes femmes. Si l'on a pu précédemment retracer les trajectoires des enquêtées en attachant une importance particulière à leur famille et aux infrastructures présentes sur le territoire afin de saisir leur maintien local, les réseaux d'amitiés paraissent jouer leur rôle. En repartant d'amitiés construites dans la petite enfance, on peut ainsi saisir l'impact qu'elles représentent dans les constructions sociales de ces jeunes femmes. Dès lors, le choix de s'installer dans son milieu d'origine ne doit plus être perçu comme un choix individuel, mais bien comme une résultante collective, en outre, motivée par les fréquentations amicales. « *Étant donné que l'amitié ne préexiste jamais au contexte dans lequel il prend forme, il s'agirait d'étudier les différents enjeux qu'elle revêt au sein même des réseaux ou des groupes qui s'en revendiquent.* »⁶⁷ Prendre en compte et retracer les amitiés vécues par ces jeunes femmes apparaît donc des plus pertinents dans la compréhension de leur mode de vie. Mieux, elles permettent de les replacer dans leurs espaces spatial et social.

I – Construction et évolution des cercles amicaux

Afin de saisir les effets de ces groupes d'amitiés auprès des jeunes vendéennes, il revient de s'intéresser à leurs constructions et leurs évolutions. L'origine amicale des enquêtées prend sa source auprès de Mathilde, Fannie et Lucie qui se rencontrent dès l'école primaire. Ensemble, elles partagent également des activités extra-scolaires, et ont ainsi pu développer leur amitié en dehors de l'école par le biais de leurs grands-frères également amis, ou encore de leurs parents qui se fréquentent occasionnellement. Si elles se font d'autres amies au sein de cette école, elles forment à elles trois le « noyau dur » du groupe, et l'entrée au collège leur donnera raison. Dès la 6^e, Mathilde, Fannie et Lucie s'éloignent des trois ou

67 H. MARTIN et al., « Les relations d'amitié », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, no. 2, 2011, p. 29

quatre autres jeunes filles au profit d'un groupe plus restreint qui n'empêche pas pour autant l'intégration de nouvelles personnes. C'est d'ailleurs sous cette forme-là que je les rencontre au collège. Là encore, leur amitié ne perdure pas uniquement grâce à l'institution scolaire, mais également à travers les diverses activités qu'elles mènent en dehors, ainsi que leur proximité géographique qui leur permet de se voir régulièrement. Pour autant, le collège laisse apparaître les premières distinctions entre ces jeunes filles, notamment lorsqu'elles réalisent leurs premiers choix d'orientation et se voient chacune partir dans un lycée différent. Cependant, à la fin de sa 2^{de} Fannie se réoriente et intègre le même lycée que Mathilde aux Sables-d'Olonne. Toutes deux se retrouvent et redécouvrent Manuella. Présente dans le même collège qu'elles, cette dernière avait dû faire face à des phobies scolaires l'éloignant quelque peu de l'établissement dans lequel elle n'avait presque pas noué de contacts. Cette fois-ci dans la même classe que Mathilde, Manuella se voit intégrer progressivement le groupe. Elle réside dans une commune alentour de celles des filles et surtout, elle partage leur passion pour la danse. Une nouvelle entente s'installe alors, dans laquelle Lucie – restée dans son lycée de La Roche-sur-Yon – a toujours sa place, bien qu'elle passe de moins en moins de temps avec ses amies d'enfance. Car en plus d'être la seule dans un établissement différent, il se situe à 40 kilomètres du celui de Fannie et Mathilde, et surtout, Lucie réalise un CAP coiffure pour lequel elle est en apprentissage. Il s'agit là de temporalités bien différentes ; tandis que les unes sont régies par des cours – tout en bénéficiant de leurs week-ends et de leurs vacances – l'autre intègre déjà le monde professionnel et voit ses week-ends réduits au dimanche. Cela ne fait que se renforcer lorsque Lucie termine ses études et entre définitivement dans la vie active, alors que ses amies viennent à peine de quitter le lycée. Si Mathilde, Fannie et Lucie disposent d'une amitié solide comme elles aiment à le rappeler, cette période constitue tout de même la première brèche dans leur groupe d'amies. Cela tient au fait que Mathilde et Fannie développent une nouvelle amitié avec Manuella, tandis que Lucie n'en a pas la possibilité. L'une et l'autre ne tisseront jamais de liens particuliers ; ne mentionnant d'ailleurs jamais le prénom de l'autre durant les entretiens. Un exemple significatif de cela réside dans le mariage prochain de Lucie. Alors que Mathilde et Fannie ont toutes les deux été désignées pour être les témoins, Manuella, elle, n'est même pas invitée à la cérémonie. À l'âge de 20 ans, les différences s'exacerbent : Lucie travaille et vient de s'installer avec son conjoint, tandis que les trois autres sont toujours en études. Cette étape marque encore davantage le « retrait » de Lucie dans le groupe, puisque ne se construisant plus uniquement à travers ses amies, mais

également à travers son conjoint, et les nouvelles amitiés qu'ils développent ensemble. A contrario, cette période marque une forte symbiose entre Mathilde, Fannie et Manuella. Ensemble, elles partagent plusieurs Nouvel An, se retrouvent régulièrement le week-end lorsque chacune rentre de sa semaine d'études, et se soutiennent lorsque Fannie et Manuella participent à des concours de miss. Après quelques années, Mathilde rencontre Amaury dont elle partage très vite le quotidien, notamment en rencontrant ses amis. Tout comme Lucie l'a fait avant elle, elle se rapproche alors de l'univers de son conjoint et ne passe plus autant de temps avec Fannie et Manuella. Amaury dispose lui aussi d'amis d'enfance, dont les bases sont similaires à celles que Mathilde partage avec Fannie et Lucie : ils se sont rencontrés en fréquentant l'école locale, partageaient des activités extra-scolaire, et résident suffisamment proches les uns des autres pour se voir régulièrement. S'il s'agit, à l'origine, d'un groupe de garçons, chacun y incorpore progressivement sa compagne comme le fera Amaury. Lorsque Mathilde intègre le groupe, Julie, Clémence, Delphine et Émilie sont déjà présentes, et seront rejointes ensuite par Cyrielle et Alicia. En déménageant avec Amaury, et ainsi en s'éloignant de sa zone géographique d'origine dans laquelle se trouvent Fannie et Manuella, Mathilde se rapproche au contraire de celle occupée par le groupe d'amis de son conjoint. Cela ne fait que renforcer les liens de cette dernière avec les nouvelles jeunes femmes qu'elle fréquente. Ainsi, Mathilde considère aujourd'hui ce groupe comme le sien à part entière du fait de la fréquence auquel elle le côtoie ; soit environ tous les week-ends.

Si l'éloignement de Lucie avait été facilement accepté par les autres, du fait de se trouver dans un autre lycée que le leur et avec des activités professionnelles impliquant des temporalités différentes, celui de Mathilde a, quant à lui, été vécu sur le mode du délaissement. Encore une fois, c'est la solidité amicale – dû aux nombreuses années de fréquentation – qui va jouer dans leurs relations. Ainsi, Fannie restera tout de même proche de Mathilde ; échangeant régulièrement avec elle et se voyant de temps à autre, tandis que Manuella verra de son côté, ses liens avec Mathilde se distendre progressivement. Sans cette dernière, les filles passent donc de plus en plus de temps ensemble, au point que Fannie en vient à rencontrer Laure : une amie de danse de Manuella. C'est une nouvelle restructuration amicale qui s'opère avec la formation de ce trinôme. Il importe ici de saisir l'enjeu de ce nouveau groupe ; alors que Fannie et Manuella ont dû faire face à deux reprises au départ de l'une d'elles au profit de leurs vies conjugales, elles établissent cette fois-ci un groupe

composé uniquement de célibataires. En cela, elles marquent encore davantage la prise de distance opérée avec Mathilde et Lucie, même si Fannie continue toujours de les voir, mais de façon moins régulière.

II – Forger l'amitié

i) Des lieux de socialisation

Saisir la construction des amitiés de ces jeunes vendéennes nécessite de prendre en considération à la fois leur statut de femme et celui de rurales. Résidants dans des communes peu développées de quelques milliers d'habitants, qui font parfois face à la disparition de structures de sociabilité, les jeunes ruraux tendent à utiliser « *d'avantage leur domicile comme lieu de réception des sociabilités amicales* »⁶⁸. Ainsi, chacun s'invite à tour de rôle chez les uns et chez les autres pour « prendre l'apéro », manger ensemble, ou simplement prendre un café. Cependant, les foyers sont principalement utilisés le week-end en guise de lieu où passer la soirée. D'ailleurs, plusieurs aménagements permettent de pallier à l'absence de bar ou de boîte de nuit.

Émilie nous propose un apéritif en commençant par servir Amaury et Fabien dont elle sait qu'ils veulent un « Pastis ». Elle leur sort les nouveaux verres que son père vient de lui donner : les véritables verres « Ricard » que l'on peut trouver dans les bars. Elle passe ensuite aux filles qui semblent également l'air d'avoir leurs habitudes : pas d'alcool pour Julie qui prend du « Coca », et une « Vodka black » pour Mathilde et Alicia. Je les interroge sur cet alcool que je ne connais pas : « *c'est une vodka plus fruitée et moins forte* » m'explique Émilie, tandis que Mathilde m'indique que l'on en trouve dans les bars. Là encore, la boisson est servie dans le verre adéquat : un verre fin, mais haut, identique à ceux que l'on trouve en boîte de nuit.

(Extrait du journal de terrain – Chez Émilie, le 4 novembre 2017)

Ce soir-là, une partie du groupe d'amis de Mathilde se retrouve chez Émilie où ils se sont donné rendez-vous pour préparer le Nouvel An. S'ils ne sont pas dans un bar, la mise en scène qui est faite de « l'apéro » cherche pourtant à y remédier. Émilie n'est d'ailleurs pas la seule à opérer de telles préparations lorsqu'elle reçoit ses amis. Dans leur nouvelle maison, Mathilde et Amaury ont quant à eux aménagé leur garage dans lequel un bar a été installé, ainsi que du

68 B. COQUARD, « “Nos volets transparents”. Les potes, le couple et les sociabilités populaires au foyer », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 215, no. 5, 2016, p. 92

meublé créé à partir d'anciennes palettes. C'est alors Amaury qui officie, passant la soirée derrière le bar à servir ses amis. Pour autant, ces configurations soulèvent une appropriation sexuée de ces soirées. Chez Émilie (comme chez les autres), les « tournées » se partagent entre garçons et entre filles ; les premiers ayant le temps de prendre plusieurs verres pendant que les secondes en sont toujours au premier. De même, l'espace aménagé chez Amaury et Mathilde semble quelque peu réservé aux garçons. Si les filles peuvent s'y rendre pour fumer une cigarette, ou venir voir ce que font leurs conjoints, elles se contentent généralement de rester dans la salle à manger. D'autre part, ces soirées ne peuvent être attribuées qu'au groupe d'amis de Mathilde : composé de couples. De leur côté, Fannie, Laure et Manuella s'adonnent généralement à une autre utilisation de leurs foyers privilégiant des repas, ou des soirées entre filles. Si elles se réunissent plus largement avec d'autres amis à l'occasion d'anniversaires ou de crémaillères, cela diffère tout de même des soirées quasi hebdomadaires du groupe de Mathilde. Enfin, la maison ne doit pas être considérée comme le seul lieu des socialisations amicales. Si Benoît Coquard parle – à juste titre – d'une « *délocalisation tendancielle vers le foyer de sociabilités* », il sous-entend par là même que les hommes ne fréquentent plus les cafés (qui tendent à disparaître), et ainsi que la division sexuée des lieux de socialisation s'effacerait elle aussi⁶⁹. Or, ces reconfigurations doivent être considérées dans leur ensemble afin de saisir en quoi elles renouvellent les lieux de socialisation amicale. Ainsi, il est juste de constater que les hommes utilisent davantage le foyer qu'ils ne le faisaient auparavant, empiétant de ce fait sur un lieu jusqu'alors plutôt occupé par les femmes. Pour autant, ce changement en a entraîné un autre : en brouillant les frontières du masculin et du féminin autour de la maison, il en est allé de même pour la fréquentation des cafés. Car s'ils sont moins nombreux qu'avant, ces établissements se font toujours présents, et surtout continuellement fréquentés par les jeunes en milieu rural. En suivant leurs aînés, les garçons du groupe d'amis de Mathilde ont ainsi pris, eux aussi, l'habitude de fréquenter le café du coin ; « *Chez Jeannot* ». Si la transmission de ce lieu - qu'ils ont « *toujours connu* » - passe en effet par les garçons, il n'empêche que les filles sont elles aussi conviées lorsque leurs conjoints s'y rendent.

69 *Ibid.*, p. 91

La première partie de soirée se déroule autour du bar où chacun prend un verre. Plus précisément, les hommes se sont installés autour du bar tandis que les femmes se sont installées autour des tables justes à côté. Chaque groupe prend son verre de son côté. Cependant, ce sont les hommes qui « payent leur tournée » et offrent un verre aux femmes : « à chaque fois qu'on vient, ça tourne et il y en a un qui paye son coup », m'explique Mathilde. Là encore, les filles ne prendront qu'un seul verre (le même que chez Émilie), tandis que les hommes en prendront plusieurs.

(Extrait du journal de terrain – Dans le café « *Chez Jeannot* », le 4 novembre 2017)

Cette répartition spatiale du café démontre bien la prégnance d'une attribution masculine de ce lieu. Ils imposent ainsi le rythme de la soirée, et contrôlent la consommation d'alcool de leurs conjointes en se chargeant de payer les « *tournées* ». Mais là encore, il faut tout de même percevoir les évolutions que représente l'intégration des femmes dans ce lieu. Car, en se trouvant seules à leur table, ces Vendéennes prennent le loisir de s'écarter de la domination masculine, tant physiquement – en se trouvant éloignées de leurs conjoints – que moralement – en s'autorisant ainsi des discussions entre filles. Petit à petit, elles ont donc su imposer leur présence dans ce lieu jusqu'à l'utiliser comme lieu de réception pour l'anniversaire de l'une d'elles, à sa propre initiative. Tous définissent ainsi ce café comme « *le point central* » de leurs rencontres amicales ; s'y rendant presque tous les week-ends. Le foyer se mêle donc au café les samedis soirs ; navigant entre les « apéros » chez l'un et les autres, et « *Chez Jeannot* » (où ils peuvent également manger).

Quant à la disparité des lieux de socialisation en milieu rural, là encore des stratégies ont vu le jour chez ces jeunes vendéens qui ont su tirer les bénéfices de leur territoire relativement peu enclavé. De ce fait, il est fréquent que ces derniers se rendent « *en ville* » pour profiter des infrastructures dont elles disposent. Il peut s'agir d'aller au restaurant ou en boîte de nuit, voire même d'y recréer un lieu familier et chaleureux, caractéristique du café du coin. Si certains peuvent toujours profiter d'un établissement local, il n'en va pas de même pour Fannie, Laure et Manuella, et ce, principalement parce qu'elles sont célibataires. Ne pouvant bénéficier d'une entrée masculine dans ces établissements comme le font Mathilde et ses amies, elles n'ont pourtant pas renoncé à l'appropriation d'un tel lieu. Et c'est en ville qu'elles sont allées le chercher. Depuis plusieurs années elles fréquentent le « *Teq' Bowling* » à Luçon (petite ville d'un peu plus de 10 000 habitants). Ce lieu, comme son nom l'indique, abrite un bowling, mais également une grande salle faisant office de bar et dans laquelle il est possible de faire du karaoké. Massivement fréquenté par des jeunes venant eux aussi des

alentours, on retrouve également des personnes d'une cinquantaine ou soixantaine d'années : comme « *Chez Jeannot* ». Si l'ambiance reste familiale (les filles retrouvent des habitués d'une fois à l'autre, et semblent bien s'entendre avec les serveurs), la proximité urbaine du lieu le rend davantage anonyme et permet ainsi à Fannie, Manuella et Laure de s'y rendre sans la contrainte d'une pression sociale locale. Mieux, elles ont su se créer un univers autour de ce lieu en étoffant petit à petit leur bande d'amis par le biais de rencontres faites sur place. Le « *Teq' Bowling* » devenant donc leur « *point central* » à eux.

ii) Des démonstrations numériques de l'amitié

Si les lieux de socialisation font preuve de reconfiguration, le développement des réseaux sociaux doit lui aussi être pris en considération dans le rapport à l'amitié que peuvent entretenir ces jeunes femmes. « *Les cadres interactionnels de ces "nouveaux" dispositifs banalisent en effet la présence en ligne, tout en conduisant à des modes d'engagement social à distance et de présentation de soi relativement inédits, dont on fait l'hypothèse qu'ils réorganisent pour partie le lien aux autres.* »⁷⁰ Les réseaux sociaux sont ainsi utilisés comme des espaces de valorisation et de démonstration des socialisations amicales. Grâce à leurs applications⁷¹, ces jeunes femmes postent régulièrement des photos de leurs amies et elles, permettant de mettre en avant les fondements de leurs amitiés. En cela, Fannie poste fréquemment des photos la mettant en scène au « *Teq' Bowling* » en présence de Laure, ou encore, en compagnie de ses deux amies célibataires le jour de la Saint-Valentin précisant en légende : « *Valentin's Trio* ». A contrario, Mathilde et Delphine publient des photos sur lesquelles elles s'illustrent avec leurs conjoints, en vacances entre couples d'amis ou encore « *Chez Jeannot* ». En posant ensemble lors d'une activité commune (en soirée, au restaurant, etc.), puis en partageant la photographie sur leurs réseaux sociaux, les jeunes femmes illustrent ainsi les relations qu'elles entretiennent en mettant principalement en avant les mêmes personnes ; les « élus » amicaux. « *Ces clichés permettent très rapidement au public témoin de repérer qui est l'individu et quel type de lien est tissé entre l'auteur et lui* »⁷². À

70 F. GRANJON, « Amitiés 2.0. Le lien social sur les sites de réseaux sociaux », *Hermès, La Revue*, vol. 59, no. 1, 2011, p. 99

71 Les réseaux sociaux concernés sont : Facebook, Snapchat et Instagram.

72 H. DELAUNAY-TETEREL, « L'affichage public des amitiés. Le blog au lycée », *Ethnologie française*, vol. 40, no. 1, 2010, p. 117

travers les réseaux sociaux, il s'agit donc de montrer aux autres les activités menées et surtout l'existence d'un groupe d'amis. Cette utilisation semble d'ailleurs d'autant plus importante pour les jeunes femmes célibataires qui, encore une fois, répondent à la pression sociale en compensant par d'autres relations. Ainsi, Émilie ne manque pas de filmer et photographier les moments passés avec ses amis pour les partager sur les réseaux sociaux, lui valant parfois quelques moqueries. L'apparition des réseaux sociaux, et leur utilisation au sein des relations amicales ne doivent donc pas uniquement être considérées comme un moyen de communication, mais bien comme un outil de valorisation des amitiés, et par la même de « contrôle amical ». Quotidiennement, chacune peut surveiller les activités des autres, et ainsi s'assurer de la pérennité de leur amitié.

III – Quand les amitiés se défont

Dans les relations amicales qu'elles entretiennent, ces jeunes femmes attachent une importance toute particulière à la confiance, et au soutien dont elles peuvent bénéficier en cas de problème de la part de celles qu'elles considèrent comme amies. « *Les employées femmes en particulier centrent très nettement leurs relations réelles sur la confiance et la proximité interindividuelle, mais elles les décrivent plus que les hommes en termes affectifs.* »⁷³ Or, un manquement à cette confiance établie provoque parfois une prise de distance avec celle suspectée d'avoir trahi, voire même l'apparition de conflits sévères conduisant à des brouilles amicales. Souvent c'est le principe du don et contre-don qui s'applique de façon ambivalente : dans leurs discours, ces jeunes vendéennes affirment donner sans rien attendre en retour. Symbolique de cette définition de l'amitié, Mathilde avait ainsi partagé la signification de son prénom sur les réseaux sociaux : « *Mathilde elle donne sans rien demander en retour* ». Cependant, dans leurs pratiques, c'est bien le manque d'une équivalence et d'un contre-don qui ne serait pas réalisé, qui se trouve à l'origine de ruptures amicales. Cette déception dans le comportement de l'autre, lorsque les attentes ne sont pas satisfaites, ou que les règles ne sont pas respectées⁷⁴, se trouve parfois à l'origine d'éloignements amicaux. Ainsi, en rencontrant Amaury, Mathilde a enfreint deux règles : celle de s'éloigner spatialement – n'ayant que peu

73 C. BIDART, « L'amitié, les amis, leur histoire. Représentations et récits », *Sociétés contemporaines*, N° 5, Mars 1991, Réseaux sociaux, p. 36

74 C. BIDART, *L'amitié, un lien social*, La Découverte, 1997, p. 332

d'impact sur les liens forts qu'elle entretient avec Fannie, mais affaiblissant considérablement sa relation récente avec Manuella – et celle de fréquenter assidûment les amis de son conjoint – délaissant de ce fait ses anciennes amies. À travers cette rencontre, c'est un véritable bouleversement social qui s'est opéré dans la vie de Mathilde puisqu'elle a arrêté ses études à la même période.

L'arrêt des études de Mathilde semble toujours autant interroger Fannie et Manuella qui m'expliquent l'avoir prévenue durant des années [que son domaine d'étude n'offrait que peu de chances d'insertion professionnelle] sans qu'elles ne les écoutent, avant de tout arrêter du jour au lendemain juste après avoir rencontré Amaury. Pour les filles, il ne fait pas de doute que Mathilde ait arrêté ses études pour lui.

(Extrait du journal de terrain – Chez Fannie, le 16 décembre 2017)

C'est donc la trahison de la parole de Mathilde que Fannie et Manuella n'arrivent pas à accepter. Tandis que ces dernières la mettaient en garde dans son orientation scolaire, Mathilde s'est toujours montrée convaincue de son choix à leur égard, souhaitant poursuivre coûte que coûte dans cette voie. En renonçant à ses études pour son nouveau conjoint, plutôt qu'en suivant les conseils de ses amies, et en se rapprochant d'autres jeunes femmes, Mathilde a provoqué une rupture dans l'amitié qu'elle menait avec Fannie et Manuella. Dès lors apparaissent la perception et la mesure d'une dette, qui doit trouver son règlement⁷⁵ ; en s'éloignant progressivement du côté de Fannie, et en coupant presque tous contacts pour Manuella.

Ces manquements au devoir de l'amitié peuvent donc conduire à de vives réactions et aller jusqu'à donner lieu à des conflits plus conséquents, comme c'est le cas du groupe d'amis que Mathilde a rejoints par le biais de son conjoint. Il y a quelques années, tandis que l'un des couples débutait l'agrandissement de sa maison, Romain (ouvrier du bâtiment) avait accepté de venir les aider dans ce projet – comme ils le font régulièrement entre eux. Sur fond d'argent, les deux couples en sont finalement venus au conflit. Le premier reprochant à l'autre de vouloir lui faire payer des matériaux qu'il aurait récupérés gratuitement, tandis que le second réclame la mise qu'il a investie pour le chantier de son (ancien) ami. Si chacun défend sa position, tous y voient là le même manquement au « code de l'amitié » : ne pas rendre ce que l'autre lui a donné. Car chacun se targue d'avoir rendu service à l'autre – et d'en avoir bien profité – sans vouloir rendre la pareille ensuite. Dans ce conflit masculin, Julie et

⁷⁵ *Ibid.*

Clémence sont également intervenues ; chacune prenant part pour son conjoint. Et elles ne sont pas les seules à avoir été sommées de choisir leur camp. Ce conflit – car les deux couples ne se parlent plus – a eu des répercussions sur l'intégralité du groupe d'amis. Si la majorité des autres membres s'est faite discrète, un autre couple s'est tout de même greffé à ce conflit : Delphine et Bastien (le cousin de Romain). Par solidarité envers un membre de sa famille, ce dernier a, lui aussi, décidé de ne plus fréquenter le couple suspecté de ne pas vouloir payer, et par là entraîne, lui aussi, sa conjointe. Bien que chacun se défende d'être intéressé ou d'attendre que leurs services soient rendus dans leurs relations amicales, il n'en reste pas moins que la réciprocité mise en jeu dans la réalisation d'une action semble être la base implicite de l'amitié⁷⁶. Les multiples comportements qui apparaissent comme contradictoires à l'idée que ces jeunes femmes se font de l'amitié sont autant de motifs de disputes : jalousie, paroles malheureuses et vexantes, manquement aux devoirs de l'amitié qui provoquent de vives déceptions, rivalités professionnelles ou encore micmacs amoureux⁷⁷. En cela, il apparaît que l'étude des relations amicales ne peut se cantonner à l'analyse de la formation et du développement de ces bandes, mais nécessite également de prendre en considération les éloignements et les conflits qui les régissent.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 333

⁷⁷ C. BIDART, A. DEGENNE, et M. GROSSETTI, « Relations qui cessent, relations qui durent », in : *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, sous la direction de Claire Bidart, Alain Degenne, Michel Grossetti, Presses Universitaires de France, 2011, p. 137

Chapitre 5 – Prises de pouvoir

L'analyse des mécanismes de « bande » au sein des relations amicales s'expose souvent sous l'angle d'affrontements violents entre groupes faisant référence à des pratiques masculines, et par la même urbaines⁷⁸. Pourtant, il s'agit de l'un des premiers éléments que cette enquête ait donné à voir. L'étude des sociabilités amicales dévoile ainsi une hiérarchie interne et des commérages comme moyen d'une réassurance permanente de sa propre supériorité⁷⁹. Il importe cependant de détailler les contextes dans lesquels ils sont employés : s'ils interviennent dans les deux cercles d'amis étudiés, ils ne s'y appliquent pas de la même façon. Le groupe dans lequel évoluent Fannie, Laure et Manuella – provenant de leur propre construction après s'être rencontrées tour à tour dans un espace géographique restreint – s'empare des commérages dans une volonté de distinction vis-à-vis de celle qui adopte un comportement déviant, et par la même, de valorisation de soi. Dans le second cercle amical – composé des conjointes d'un groupe de garçons préexistant – les commérages doivent faire face à des conflits internes et viennent ainsi alimenter la démarcation qui se joue entre deux bandes.

I – De la distinction à la valorisation de soi

Si en s'installant dans leur espace géographique d'origine, ces jeunes femmes peuvent profiter de leurs ressources locales, elles peuvent d'autant moins échapper au rôle qui leur incombe. Connues localement, tout un chacun peut régulièrement effectuer des rappels à la norme. Si chacune des enquêtées a intégré ce qui lui advient en tant que femme, l'allongement de la durée des études et le report de la mise en couple, conduisent certaines à devoir justifier leurs écarts à la norme. En cela, elles tendent à retourner le stigmate contre d'autres afin d'y échapper soi-même, et ce d'autant plus qu'il s'agit de femmes perçues comme proches et en

78 M. MOHAMMED, « Les affrontements entre bandes : virilité, honneur et réputation », *Déviance et Société*, 2009/2 (Vol. 33), p. 196

79 N. ELIAS, F. MUEL-DREYFUS, « Remarques sur le commérage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 60, novembre 1985, Images « populaires », p. 24-25

même temps moins respectables que soi⁸⁰. En mettant en avant certaines pratiques de leurs amies, ces jeunes femmes s'en distinguent et s'en démarquent. Le commérage constitue alors un outil adéquat dans cette volonté d'identification des autres ; il permet à celle qui l'utilise d'affirmer son identité propre contre l'identité de l'autre. Le cercle amical ainsi que les individus gravitant autour, constitue alors un « *espace des réputations pour s'autoévaluer au moyen d'un jeu permanent de comparaison* »⁸¹. Le trinôme amical formé par Fannie, Laure et Manuella répond ainsi à ce type de pratiques autour du commérage. Lorsqu'elles se rencontrent, toutes trois ont plus de 20 ans, sont célibataires, ont à peine fini leurs études et ont vécu la mise en couple, voire l'installation en ménage, de plusieurs de leurs amies. Ce rappel du contexte dans lequel s'est formé ce nouveau groupe d'amies fait sens au regard des « bases » amicales induites entre ces trois jeunes femmes. Ainsi, les commérages auxquels elles s'adonnent traduisent l'incorporation qu'elles ont faite des normes de couple.

i) « Manuella c'est peine perdue »

Bien qu'en couple depuis quelques mois, Laure a dû justifier durant quelques années son statut de célibataire. En s'unissant à Fannie, toutes deux ont vu en Manuella une situation pire que la leur : à 23 ans, cette dernière n'a eu qu'une brève relation de quelques jours avec un jeune homme, lui concédant ainsi l'image de « l'éternelle célibataire ». En jouant sur le fait qu'elles aient déjà respectivement eu une relation de quatre et un an avec de précédents conjoints, Fannie et Laure trouvent ici le moyen de se valoriser et de minimiser leur écart à la norme. Chaque moment passé sans Manuella constitue donc une situation propice aux commérages auprès de leurs amis ou de leurs familles. Au détour d'une balade, Laure confie ainsi avoir abordé le sujet avec sa mère qui lui a conseillé « *d'inviter un mec à [son] anniversaire pour Manuella* ». Si cette dernière s'est appliquée à mettre en place les conseils de sa mère, elle l'a cependant fait sous par le biais d'un « affichage public ».

80 B. COQUARD, « Partir ou rester ? Le dilemme des jeunes ruraux », *Rapport de l'observatoire de la jeunesse*, 2014, p.200

81 M. MOHAMMED, « Les affrontements entre bandes : virilité, honneur et réputation », *Déviance et Société*, 2009/2 (Vol. 33), p. 186

Ayant reçu un message le jour même de la part de Raphaël [un ami], Laure a profité de la conversation pour lui demander s'il acceptait de draguer Manuella à son anniversaire le samedi suivant. Refusant cette demande, Laure réitère sa proposition auprès d'Axel et Baptiste [d'autres amis] également présents à son anniversaire. Les garçons ne semblent pas surpris par la démarche de Laure leur ayant visiblement déjà parlé de Manuella et de son célibat.

(Extrait du journal de terrain – Au « *Teq' Bowling* », le 16 mars 2018)

À travers cette attitude, Laure expose ainsi publiquement aux individus qui l'entourent qu'il existe pire qu'elle ; en l'occurrence des jeunes femmes n'ayant presque jamais été en couple, et surtout, n'arrivant pas à trouver de conjoint. Cette dernière va même jusqu'à envisager que Manuella soit homosexuelle. Elle réassure alors à ses amis et sa famille qu'elle ne fait pas partie des plus déviantes. Dans un registre similaire, Fannie avait inscrit Manuella à son insu à un « speed dating » à La Roche-sur-Yon il y a quelques années. Bien que l'évènement ait été annulé, cette attitude témoigne là encore d'une volonté d'afficher publiquement la situation de Manuella pour s'en montrer plus digne. En me faisant part de ces évènements survenus quelques années plus tôt, Fannie réactive donc la démarcation opérée vis-à-vis de son amie. Mieux, elle renforce ses propos en insistant sur la perpétuation de la situation et donne du crédit à l'image de « l'éternelle célibataire » attribuée à Manuella. Cette démarche permet donc à Fannie et Laure d'accéder à une reconsidération de leur statut de célibataires initialement perçu comme un écart à la norme de la mise en couple. Dès lors, ce n'est plus le fait d'être seule qui prévaut comme pratique en dehors des principes, mais le fait de l'avoir toujours été. Elles renforcent ainsi l'idée que Manuella serait « *incapable (par nature) de faire ce qu'il faut* »⁸². Dans ce contexte, les deux jeunes femmes peuvent ainsi valoriser leurs précédentes relations comme preuves tangibles de leur capacité à avoir un conjoint, et donc de remplir leur rôle de femme même si l'âge de la mise en couple semble repoussé. En cela, elles établissent de nouvelles normes au sein de leur entourage dans lesquelles elles ne sont plus déviantes.

ii) « *Laure elle parle que de cul* »

82 I. CLAIR, « S'insulter entre filles. Ethnographie d'une pratique polysémique en milieu populaire et rural », *Terrains & travaux*, vol. 31, no. 2, 2017, p. 193

Consciente de cette situation, Manuella tente donc de se rapprocher des nouvelles normes établies par Fannie et Laure en se définissant comme séparées depuis « *deux-trois ans* » après trois mois de relation, tandis que Fannie me confiera qu'elle est séparée depuis « *au moins cinq ans* » et que Manuella n'est « *restée qu'une semaine* » avec ce fameux jeune homme. Mais surtout, elle s'applique elle aussi à utiliser les commérages comme outil de valorisation de soi. Ne pouvant mettre en avant sa capacité à être en couple, c'est sur la norme d'une « bonne » relation qu'elle va insister. Il s'agit là de donner du crédit au couple dans sa dimension sentimentale et de condamner les relations qui ne seraient pas issues d'une « histoire sérieuse ». Cette démarche est également partagée par Fannie, qui voit là une seconde possibilité de s'affranchir de son statut de célibataire.

Tandis que Laure vient de partir travailler, Fannie et Manuella débutent une conversation à son sujet. Il est question de sa récente mise en couple avec Arnaud. Toutes deux expliquent ne pas apprécier ce dernier du fait de son comportement : lorsqu'il a rencontré Laure, leur relation se basait uniquement sur des rapports sexuels. Et tandis qu'elle s'est finalement attachée à lui, il lui a indiqué ne pas « *vouloir d'elle* ».

(Extrait du journal de terrain – Chez Manuella, le 20 janvier 2018)

Tout comme il s'agit d'aider Manuella dans la recherche d'un potentiel conjoint, les commérages effectués à l'encontre de Laure sont également placés sous le signe de la bienveillance ; Fannie et Manuella ne souhaitant pas que leur amie souffre dans sa nouvelle relation. En s'en prenant à Arnaud à propos duquel les deux amies ont « *des gros doutes* », soupçonnant qu'il « *se foute de sa gueule* », Fannie et Manuella en profitent surtout pour rappeler l'origine de cette relation et ainsi incriminer Laure. Cette dernière tente, elle aussi, de donner une autre version des faits en rappelant sur Facebook – à l'occasion de ses un an « d'amitié » avec Arnaud sur le réseau social – que « *ça a bien évolué depuis* », ou encore en remplissant son carnet de bord de surnom affectueux tel que « *chéri* » ou « *amoureux* » lorsqu'elle fait référence à son conjoint. Il s'agit donc pour Fannie et Manuella de rappeler à qui l'ignorerait le type de relation établie par Laure (volontiers rattachée à l'image de la « mauvaise fille »), et en cela, de la délégitimer. En considérant qu'il ne s'agit pas d'une vraie relation, et en l'exposant à leur entourage par le biais de commérages, toutes deux sous-entendent que la relation de Laure ne peut être considérée comme une véritable mise en couple. Il s'agit donc d'une stratégie visant à désigner le comportement de Laure pour mieux s'en distinguer. En dénonçant la « transgression », elles créent par la même un « agent

transgresseur »⁸³ et cherchent à se placer dans le statut opposé. Ainsi, Fannie et Manuella se dédouanent donc d'une incapacité à trouver un conjoint et signifient, par la même, qu'elles préfèrent rester célibataires plutôt que dans une « mauvaise » relation. Elles revendiquent alors des formes de respectabilités, pour se distinguer de pire que soi et par là, se rassurer autant que d'assurer leur place sociale⁸⁴.

II – Du groupe d'amis à la formation de bandes

Si ces pratiques de distinction et de valorisation de soi se sont également appliquées au second groupe d'amies interrogé par cette enquête, les rapports de domination plus intenses qui le traversent ont conduit à l'apparition de conflits entre les membres du groupe. Dans ce contexte, l'utilisation des commérages se veut plus fréquente et plus influente. En saisissant les ressorts nécessaires, là encore, un détour par la construction même du groupe d'amies. En cela, il s'agit donc d'analyser l'évolution de ce second cercle amical afin de saisir comment se sont formées les deux bandes qui le composent. Si la première membre du groupe est arrivée il y a plus de 15 ans, sa structuration reste relativement récente ; dépendant des mises en couple et de l'intégration progressive des nouvelles conjointes. C'est là le point central et déterminant des relations et conflits entre les jeunes femmes de ce groupe : elles n'en choisissent pas leurs membres. Ce sont en effet les hommes, à travers le choix de leur conjointe, qui structurent graduellement ce cercle amical féminin. Si toutes se plient au jeu d'accueillir de nouvelles arrivantes, la domination masculine se limite cependant au recrutement de ces dernières, chacune prenant ensuite la liberté de nouer des liens, ou au contraire, de mettre de la distance. L'utilisation des formes de loyauté et de compétitivité permet de réaliser un état des lieux éclairant sur les liens qui unissent ces jeunes femmes et ainsi, déterminer la présence de deux bandes au sein même du groupe d'amies.

La première marque le regroupement de trois « nouvelles » : Mathilde, Cyrielle et Alicia. Il s'agit là des dernières arrivées au sein du groupe d'amies. Elles se définissent notamment à travers le crédit qu'elles accordent à l'école ; soit qu'elles aient un niveau scolaire élevé (Bac+3 et Bac+5 pour deux d'entre elles), soit qu'elles attachent de

83 I. CLAIR, « S'insulter entre filles. Ethnographie d'une pratique polysémique en milieu populaire et rural », *Terrains & travaux*, vol. 31, no. 2, 2017, p. 190

84 B. SKEGGS, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone, coll. « L'ordre des choses », 2015, 422 p.

l'importance à disposer du diplôme désiré (redoublement afin d'obtenir le Bac alors qu'elle disposait déjà d'un emploi, pour l'autre). Si elles sont nouvelles dans ce groupe d'amies, elles le sont également dans le territoire qu'il occupe. Tandis qu'elle est originaire de Saumur, et qu'elle a déménagé à Saint-Étienne dans le cadre de ses études, Cyrielle doit doubler son intégration amicale par une intégration territoriale. Il en va de même pour Mathilde, envers qui les origines vendéennes ne suffisent pas : originaire de Jard-sur-Mer, il s'agit de se faire une place dans ce nouvel environnement. De même pour Alicia, qui, bien qu'elle soit originaire de l'espace géographique occupé par le groupe, ne dispose pas de relations locales et n'était pas connue de ses nouvelles amies auparavant. N'étant pas « du coin », ou peu reconnues dans les environs, elles recouvrent ainsi la place de dominées. Cependant, elles traduisent leur manque d'attaches au territoire par une forte solidarité entre elles. Aucune critique n'est donc émise entre ces trois jeunes femmes elles-mêmes, s'accordant plutôt dans l'incrimination des autres filles du groupe.

Ces dernières constituent la seconde bande, constituée a contrario, de trois « anciennes ». On y retrouve Julie présente depuis plus de 15 ans, ainsi que Delphine et Clémence arrivées il y a environ 5 ans. En plus d'être présentes au sein du groupe d'amies depuis plus longtemps, elles sont également très bien implantées localement. Originaire de La Roche-sur-Yon (à une dizaine de kilomètres de la zone géographique fréquentée par le groupe), Julie a ainsi bénéficié de nombreuses années – dont plusieurs où elle était la seule conjointe – pour s'intégrer localement à travers la fréquentation du foyer des jeunes ou encore du café du coin. De son côté, Delphine a pu profiter d'une pré-intégration : originaire d'une commune voisine, elle disposait déjà de connaissances locales avant de rencontrer son conjoint et intégrer ce nouveau groupe d'amies. Enfin, si elle est, elle aussi, originaire de Saumur, Clémence a bénéficié d'un parcours différent de celui de Cyrielle. À la fois parce qu'elle connaissait déjà la cousine de son conjoint (c'est d'ailleurs par ce biais-là qu'ils se sont rencontrés), qu'elle est venue passer des week-ends en Vendée chez ses beaux-parents dès le début de sa relation, et surtout, parce qu'elle a intégré le groupe d'amis en même temps que Delphine avec qui elle s'est fortement liée d'amitié. Ensemble elles se sont rapidement inscrites dans le club de basket du coin ainsi qu'en tant que bénévoles dans celui de motocross, et Clémence a trouvé un emploi dans la commune voisine. Ainsi, si elle n'est pas originaire de l'espace géographique dans lequel évolue ce groupe d'amis, ni même de Vendée, Clémence a pu profiter de la simultanéité d'un certain nombre d'éléments pour s'intégrer

localement et valoriser de nouvelles attaches territoriales similaires à celles qui y sont nées. Or, avec l'arrivée progressive des « nouvelles », ces trois jeunes femmes ont su mettre en avant leur ancrage local (en les plaçant sous l'angle de carences chez leurs comparses) et ainsi s'affirmer comme dominantes dans le groupe d'amies. Cependant, des formes de compétitivités émergent entre ces trois jeunes femmes dans l'obtention du statut de dominante parmi les dominantes.

Un tel état des lieux permet de saisir les multiples tensions qui se jouent à la fois entre les occupantes et les nouvelles venues, mais également entre les anciennes elles-mêmes. Les premières considèrent les secondes comme des étrangères aux valeurs différentes et qui pourraient menacer leur mode de vie⁸⁵. En ce sens, les « occupantes » tendent à effectuer une mise à distance vis-à-vis des « nouvelles », notamment dans les associations et loisirs. En effet, si Delphine et Clémence partagent leur pratique du basket ainsi que le bénévolat pour un club de moto-cross, aucune des nouvelles arrivantes n'a été conviée au sein de ces associations – ou à la découverte de nouveaux loisirs communs. Ces dernières développent donc leurs propres loisirs (en se rendant par exemple à la salle de sport) en parallèle de ceux exercés par les natives du coin. Les pratiques sportives et de loisirs de ces jeunes femmes seront plus amplement détaillées par la suite, mais un détour par ces dernières permet de saisir la façon dont s'opère cette exclusion. Le découpage réalisé entre ces deux groupes met donc en évidence le poids de l'appartenance locale : les « anciennes » ainsi mises en concurrence dans leur propre espace mettent en scène leur ancrage territorial comme une ressource symbolique. « *Dans cette mesure, il faut bien comprendre que si la possession du capital d'autochtonie agit comme un tremplin qui favorise l'entrée dans des sphères de sociabilité - voire propulse à l'intérieur de ces dernières -, son manque constitue un frein en étouffant la volonté d'y pénétrer.* »⁸⁶ Si ces jeunes femmes peuvent à ce point valoriser leurs attaches locales, c'est justement parce que les sociabilités de ce groupe d'amies se déroulent au sein même de leur espace d'appartenance. Les « embrouilles » auxquelles se livrent ces Vendéennes doivent donc être saisies dans « *cet espace des réputations, véritable matrice des*

85 N. ELIAS, J. L. SCOTSON, P-E. DAUZAT, M. WIEVIORKA, *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard, 1997, 278 p.

86 J-N. RÉTIÈRE « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, vol. 63, no. 3, 2003, p. 133

affrontements »⁸⁷. Après avoir nommé celles qui excluent, il s'agit donc de saisir les commérages comme un moyen d'opérer le refus.

III – Privé-public : jeu de rôles amicaux

La distinction des deux bandes d'amies détaillée précédemment présente tout de même une particularité que seule la méthodologie croisée permet de saisir : s'en tenir uniquement à des entretiens définirait ce groupe d'amies comme totalement morcelé et voué aux querelles, tandis que les observations les détermineraient comme un groupe soudé et enjoué. Il s'agit donc d'accéder à la fois aux discours et aux pratiques, afin de saisir ce qui régit les sociabilités amicales de ces jeunes vendéennes. Ainsi, si les discussions établies avec elles ont permis de distinguer les deux bandes d'amies, ainsi que leurs fondements, cela ne s'applique qu'à travers les discours pris individuellement. Dès lors qu'elles se retrouvent en groupe, les propos de ces jeunes femmes sur le manque de confiance vis-à-vis de telle ou telle membre s'effacent totalement au profit d'une apparence unitaire. Ce comportement auquel elles s'adonnent s'apparente là à une double mise en scène de soi en surjouant à la fois leur bonne entente générale lorsqu'elles sont en public, mais également la critique vis-à-vis de l'autre bande lorsqu'elles sont en privé afin de s'en distinguer.

i) Se montrer en public

Lorsque ces jeunes vendéennes se rendent « *Chez Jeannot* », dans le café du coin qu'elles ont l'habitude de fréquenter où elles retrouvent des habitués (parmi lesquels des membres de leur famille et belle-famille, ou encore d'autres jeunes de leur génération habitant les environs), ces dernières attachent une importance particulière à l'image qu'elles renvoient d'elles-mêmes. Elles réalisent une performance afin de montrer aux autres, au public, qu'elles constituent un groupe d'amies soudées et unies. Il s'agit pour elles de jouer leur « *texte public* »⁸⁸ – au sens d'une théâtralisation de leur vie sociale – dans lequel leurs performances

87 M. MOHAMMED, « Les affrontements entre bandes : virilité, honneur et réputation », *Déviance et Société*, 2009/2 (Vol. 33), p. 186

88 J. C. SCOTT, O. RUCHET, *La domination et les arts de la résistance : fragmentation du discours subalterne*, Paris, Ed. Amsterdam, 2008, p. 23

doivent être en adéquation avec le discours dominant. En effet, les dominantes ne doivent pas se montrer ridicules aux yeux du public, et les dominées rester à leur place sous peine d'être exclues de ces moments de sociabilité. En cela, aucune critique ou remarque ne sont effectuées ; les dominées s'astreignent à leur rôle, tandis que les dominantes s'autorisent des discussions avec les autres individus présents dans le café. Elles réaffirment alors leur « capital social local » auprès des dominées, et s'affirment comme dominantes aux yeux de tous – diffusant ainsi l'image qu'elles souhaitent donner d'elles-mêmes. Ces situations s'apparentent ainsi à des cérémonies publiques au cours desquelles s'expriment « *l'aisance ou la complicité avec les édiles, le droit à être invité et où s'impriment les normes et les qualités requises pour faire partie du sérail.* »⁸⁹

Si les dominantes souhaitent contrôler l'image qu'elles donnent d'elles-mêmes, mais surtout, véhiculer une impression d'unanimité dans l'adhésion à ce texte public, les dominées en font tout autant. Elles se soucient elles aussi du contenu de ce texte diffusé aux yeux de tous, en veillant à ce qu'il soit toujours en adéquation avec celui établi par les dominantes.

Quelques heures plus tard, tandis que l'ensemble de la table vient de sortir fumer, et que je suis seule avec Alicia, cette dernière se « jette sur moi » à peine la porte du restaurant fermée : « *Je voulais te dire Camille, Émilie ce qu'elle t'a dit dans la voiture tout à l'heure c'est pas vrai* ». Tandis que nous avons eu une conversation toutes les trois dans la voiture avant de venir, Alicia semble donc revenir sur ce qui a été dit par Émilie et apporter une autre version des « *embrouilles du Nouvel An* ». Tandis que cette dernière avait indiqué que deux couples « *s'étaient pris la tête* », Alicia tempère la situation estimant quant à elle que les deux couples ne sont pas fâchés et qu'il s'agissait uniquement d'un malentendu.

(Extrait du journal de terrain – Dans le restaurant « *À la ferme* », le 27 janvier 2018)

Tandis qu'Émilie laisse donc entendre publiquement que le groupe d'amies est sujet à des conflits suite à cette soirée du Nouvel An, Alicia intervient dès qu'elle le peut pour rectifier ses propos et maintenir l'image unitaire du groupe. Si cette dernière adopte une telle attitude de soumission au texte public c'est parce qu'elle ne dispose ni de capitaux économiques ni culturels lui permettant de s'y opposer. Bénéficiaire de telles ressources permet en effet de tisser des liens sociaux en dehors de l'espace privé, et ainsi se passer d'un quelconque capital d'autochtonie⁹⁰. Ne bénéficiant que d'un faible ancrage local, Alicia n'a donc d'autres choix

89 J-N. RETIERE « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, vol. 63, no. 3, 2003, p. 133

90 *Ibid.*

que de participer assidûment aux performances publiques. A contrario, le temps long de l'enquête a permis de constater une progressive évolution dans l'adhésion à ce texte public de la part de Cyrielle. Installée depuis environ un an en tant qu'ostéopathe dans son propre cabinet, cette dernière voit, depuis peu, son activité se faire de plus en plus conséquente, et ses ressources financières en nette augmentation.

Et du coup vu qu'il y avait même trop d'argent sur le compte du cabinet, j'ai ouvert un LDD [Livret de Développement Durable] que j'ai plafonné à 12 000 déjà. Et là il me reste encore 13 000 euros sur le compte du cabinet, et beh là avant de payer les charges je vais en rajouter aussi. Donc là je suis en train de me dire que je vais sûrement mettre 5 000 euros sur mon assurance vie. Ou alors je vais ouvrir un compte épargne-logement, mais du coup je suis en train de voir, où est-ce que je peux mettre l'argent, et dans quoi je peux investir quoi.

Les propos de Cyrielle laissent ainsi percevoir l'aisance financière dans laquelle elle se trouve. Déjà dotée d'un fort capital scolaire grâce à son Bac+5 (diplôme le plus élevé du groupe d'amies, et par ailleurs la seule à la détenir), elle renforce donc ses ressources et semble de moins en moins encline au texte public. Lors de l'une des dernières soirées passées avec ces jeunes vendéennes au cours de cette enquête – justement pour l'anniversaire de Cyrielle – cette dernière avait invité l'ensemble des membres du groupe chez « *Jeannot* » (faisant office de café, bar, et restauration rapide le week-end). Ne disposant que de peu de couverts, et affichant souvent complet le samedi soir, l'établissement ne pouvait recevoir l'ensemble du groupe à table. Cyrielle a donc dû sélectionner les personnes autorisées à rester manger ou non, et a ainsi évincé Delphine et Clémence (ainsi que leurs conjoints) : toutes deux comptant parmi les dominées du groupe. En leur absence, Cyrielle s'est ainsi autorisé quelques dérogations au protocole habituel. Tandis que les anciennes étaient les seules à jouir d'une présence au bar en fin de soirée au côté des garçons, pendant que les nouvelles s'astreignaient à rester autour d'une table un peu plus à l'écart, Cyrielle s'est ainsi permis de sortir de son rôle habituel en se rendant au bar pendant que Mathilde et Alicia se sont cantonnées à leurs places attitrées. Cet épisode laisse donc transparaître la résistance qui s'opère chez Cyrielle devant la valorisation de l'ancrage local faite par les anciennes. Si ce sont bien ses ressources financières et scolaires qui lui permettent ce changement d'attitude, toutes ont su s'emparer d'un outil à portée de chacune pour réaffirmer leurs positions sociales : le commérage.

ii) Les commérages comme mode de réaffirmation de soi

Si les pratiques de Cyrielle laissent percevoir une faille dans l'adhésion au texte public, les commérages en sont un marqueur encore plus important puisqu'ils signalent la création d'un second texte développé dans un contexte privé. « *Tout groupe dominé produit, de par sa condition, un "texte caché" aux yeux des dominants, qui représente une critique du pouvoir. Les dominants, pour leur part, élaborent également un texte caché comprenant les pratiques et les dessous de leur pouvoir qui ne peuvent être révélés publiquement.* »⁹¹ À l'échelle vendéenne, l'utilisation des commérages doit être saisie comme un outil de production d'un texte caché lorsque chacune n'est plus en présence de la bande opposée. Expliquant ainsi le fait qu'elles n'emploient pas les commérages lorsqu'elles sont toutes ensemble : à la fois parce qu'elles sont prises sous le joug d'une performance publique, mais également parce que cette pratique est réservée aux moments entre dominées et dominantes.

Chez les dominées, le texte caché se traduit donc par une critique sévère du pouvoir. Toutes les trois tiennent le même discours, et surtout, s'en prennent aux mêmes personnes : les dominantes. À propos de ces dernières, Cyrielle dit ainsi : « *elles veulent toujours tout savoir et elles disent tout. Et en fait tu peux rien leur confier tu vois ? Delphine [appartenant aux dominantes] tu vois je me suis confiée à elle, j'ai appris qu'elle avait quasiment tout dit.* » Tandis qu'Alicia exprime à son tour : « *C'est que dans le groupe tout le monde se critique. Et en fait je me suis rendu compte que y'a que Mathilde [autre dominée] qui critique pas. Donc je me dis que Mathilde voilà c'est une personne de confiance. Après quand t'écoutes tout le monde, tout le monde critique tout le monde, fin voilà.* » Les dominantes sont donc vues comme indignes de confiance puisqu'ayant tendance à répéter ce qui leur est confié. Il est d'ailleurs pertinent de constater que c'est l'existence même d'un texte caché au sein du groupe des dominantes qui semble contrarier les dominées. En réponse à cela, les dominées tendent à se replier sur elles-mêmes et à redoubler d'efforts dans la production de leur propre texte caché. L'énonciation collective du commérage à l'encontre des dominantes, permet ainsi aux dominées de faire œuvre de communauté et de résister à la domination⁹².

91 J. C. SCOTT, O. RUCHET, *La domination et les arts de la résistance : fragmentation du discours subalterne*, Paris, Ed. Amsterdam, 2008, p. 12

92 I. CLAIR, « S'insulter entre filles. Ethnographie d'une pratique polysémique en milieu populaire et rural », *Terrains & travaux*, vol. 31, no. 2, 2017, p. 184

Du côté des dominantes, le texte caché contient les dessous de leur pouvoir. Il peut donc se montrer critique envers les dominées du fait de leur hiérarchie sociale, mais surtout virulent entre les dominantes elles-mêmes dans leur quête d'obtention du statut de *leader*. Si les dominées font preuve de solidarité entre elles, les dominantes – au contraire – développent des formes de compétitivité, si bien que leur bande se trouve morcelée suite à de nombreuses querelles. Parmi les trois femmes qui le composent, Julie se retrouve en conflit avec les deux autres. Ces « embrouilles » traduisent la méfiance que chacune éprouve à l'égard des aspirations de l'autre. En cela, un jeu entre les deux textes est établi de la part des dominantes en opérant à la fois un texte caché dénonçant le comportement des autres prétendantes au pouvoir, et à la fois un texte public affichant des connivences entre dominantes. Le premier permet d'incriminer les autres jeunes femmes dans le but de se montrer digne du pouvoir, et le second de rappeler sa position de dominante parmi les dominantes aux yeux du public. Ainsi, lorsque Delphine (affiliée au groupe des dominantes) aborde son groupe d'amies, elle prend rapidement Julie à partie :

Delphine – Ouais beh c'était à cause de cette fille en fait ça parlait tout le temps. Si tu veux tu pas faire... Enfin tu peux pas faire une soirée sans que tout le monde le sache quoi. Et tu vois elle c'était tout le temps, elle s'occupe beaucoup trop de la vie des gens en fait. Ce que elle, vu que sa vie est pas intéressante, du coup elle s'occupe beaucoup... Beh c'est vrai quand tu travailles t'as pas... enfin moi je pense que quand t'es chez toi à ruminer à longueur de jour, tu peux pas, enfin t'as pas d'autres occupations tu vois ? Moi j'ai pas le temps de m'occuper des ragots quoi.

Interviewer – Mais elle travaille pas ?

Delphine – Nan. Ça restera cassos toute sa vie ça !

Les propos de Delphine laissent transparaître la rancœur qu'elle éprouve envers Julie (avec qui elle est d'ailleurs fâchée depuis deux ans). Cela résulte surtout de la menace que représente cette dernière, dont les nombreuses années passées au sein du groupe d'amis (plus de 15 ans) tendent parfois à lui octroyer un statut de *leader* chez les jeunes femmes. « *Si tu t'entendais bien avec elle, tu pouvais rentrer dans la bande, c'est ce qu'elle te faisait comprendre entre guillemets. Tu vois le genre de meuf quoi.* » explique à nouveau Delphine. L'utilisation du texte public fait alors sens : malgré ses propos, Delphine n'hésite pas à se montrer en compagnie de Julie dans le café du coin où le groupe a l'habitude de se rendre. Elle réaffirme à ce moment-là aux yeux de tous qu'elle fait elle aussi partie du groupe des dominantes, et en cela, qu'elle ne laissera pas le champ libre à sa concurrente.

Le fonctionnement de ce groupe d'amies se base donc sur la production de trois textes : le texte public autour duquel elles s'accordent à jouer le rôle qui leur est assigné dans la hiérarchie sociale, et deux textes cachés (celui que les dominées partagent entre elles, et celui que les dominantes mobilisent). La « multiplication » de ces textes conduit alors à se questionner sur l'accès qu'en a chaque acteur. Or le texte produit par une bande n'est jamais accessible à l'autre, puisque « caché », ce qui constitue alors un enjeu capital dans leurs relations. : chacune cherche à protéger son propre texte et par la même à anéantir celui de la bande adverse en nuisant aux conditions de sa diffusion, voire en le démasquant.

Alicia – J'avais, fin... Julie m'avait dit un truc par rapport à Cyrielle. Ce que Cyrielle savait pas en fait à qui faire confiance. Et puis Julie elle me dit : « oh beh moi j'ai dit à Cyrielle qu'elle pouvait te faire confiance » donc à moi et à elle, Julie.

Interviewer – Donc ça veut dire que Cyrielle a eu une discussion avec Julie sur qui faire confiance ?

Alicia – C'est ça, voilà. Et elle me fait : « Mathilde je sais pas, je la connais pas assez pour savoir si je peux lui faire confiance ou pas ». Ah ! Mais quoi deux ou trois mois après je le dis à Mathilde, puis Mathilde : « ah bon elle a dit ça ? » Et en fait c'était pas vrai. Donc j'ai dit en fait je me suis fait passé...

Interviewer – C'était pas vrai ? Comment ça ?

Alicia – Ce que beh Mathilde a demandé à Cyrielle si Julie elle a vraiment dit ça ? Et en fait Julie elle a jamais dit ça. Elle m'a répété un truc qui était pas vrai en fait.

Interviewer – Cyrielle lui a jamais demandé à qui faire confiance ?

Alicia – C'est ça.

Interviewer – Ah oui elle a inventé ça pour te faire croire qu'elle...

Alicia – Peut-être pour voir si je le répétais à Mathilde tu vois ?

Les propos d'Alicia (dominée) au sujet de Julie (dominante) laissent percevoir les tactiques de « tests » utilisées par cette dernière. Les trois jeunes femmes impliquées dans cette évaluation que sont Alicia, Mathilde et Cyrielle ne sont autres que les trois dominées. À travers cet événement, il s'agit pour Julie d'essayer de démasquer leur texte caché, et ainsi établir un état des lieux de leurs relations. Mieux, chaque dominante cherche à recréer un « harem » amical dont elle pourrait être la *leader*. Ainsi, Julie tente-t-elle d'investir le texte caché des dominées en y intégrant une distinction entre les dignes et les indignes de confiance dans ce groupe pourtant basé sur la solidarité. Si Alicia exprime la cohésion dont elle a fait preuve avec Mathilde et Cyrielle en échangeant autour de cette situation, elle reconnaît tout de même s'être posé des questions suite à sa conversation avec Julie, dans une période où elle passait beaucoup de temps avec cette dernière.

S'intéresser à la volonté de saisir le texte caché des autres permet également d'apporter des précisions méthodologiques sur le rôle d'enquêteur puisque les jeunes femmes ont vu en ma présence une opportunité d'en apprendre plus. Conscientes que cette enquête me conduisait à passer du temps avec chacune d'entre elles, ces dernières m'ont régulièrement interrogée afin de savoir ce qu'il se jouait chez les autres. Ainsi, lorsque je retrouve Fannie et Manuella chez l'une d'elles un soir, elles ne manquent pas de m'interroger, à tour de rôle, sur ma soirée de la veille passée en compagnie de Mathilde afin de savoir « *comment c'était ?* » Dans le même registre, Delphine, Clémence et Julie (les trois jeunes femmes appartenant au groupe des dominantes) me questionneront toutes durant leurs entretiens individuels : « *t'as été chez eux faire un entretien comme moi là ?!* », « *elle t'a dit ça ?* », « *et alors elle t'a dit quoi ?* », etc. Les commérages, formulés dans le dos des autres, sont donc à la fois destinés à « *créer de la communauté avec ses semblables* », mais également « *se distinguer d'un ensemble stigmatisé* »⁹³. En cela, ils constituent une ressource pour ces jeunes femmes afin de s'affirmer et de se définir elles-mêmes, en cherchant constamment à être bien vues de leurs pairs.

93 I. CLAIR, « S'insulter entre filles. Ethnographie d'une pratique polysémique en milieu populaire et rural », *Terrains & travaux*, vol. 31, no. 2, 2017, p. 196

PARTIE 3 : LA PLACE DES FEMMES EN MILIEU RURAL

Chapitre 6 – La revendication d’une féminité

« *Et si les filles rurales ne ressemblent pas en tous points aux autres filles de leur génération, ces différences ne sont pas nécessairement relevées ni rapportées à leur lieu de vie ; par exemple, contrairement aux filles urbaines, des classes moyennes, supérieures comme populaires, elles ne sont pas très sensibles à la norme de la minceur (leurs discours et leurs pratiques alimentaires en attestent), mais personne ne relève cette différence qui n’est donc pas perçue comme un signe de ruralité.* »⁹⁴ Telles sont les conclusions d’Isabelle Clair à partir d’une étude comparative entre des jeunes des cités HLM de la banlieue parisienne et de villages sarthois. S’il ne s’agit pas de bannir les comparaisons entre deux populations – puisque se révélant des plus pertinentes comme le rappelle Claude Grignon⁹⁵ – il importe cependant de ne pas définir les uns *par rapport* aux autres. En considérant les jeunes femmes rurales vis-à-vis de leurs congénères urbaines, Isabelle Clair semble se focaliser sur ce qu’elles ne (s) ont pas sans percevoir l’importance qu’elles attachent à leur féminité ; y compris à travers les normes de la minceur.

I – Les dictats de la beauté

Le crédit que ces jeunes femmes accordent à leur apparence physique passe tout d’abord par le fait de « prendre soin de soi ». Les pratiques auxquelles elles s’adonnent sont notamment relatées dans plusieurs carnets de bord, à commencer par celui d’Émilie.

94 I. CLAIR, « La découverte de l’ennui conjugal. Les manifestations contrariées de l’idéal conjugal et de l’ethos égalitaire dans la vie quotidienne de jeunes de milieux populaires », *Sociétés contemporaines*, vol. 83, no. 3, 2011, p. 68

95 C. GRIGNON, « Le sociologue et le populaire », in *Ces gens-là. Les sciences sociales face au peuple*, Academic Press Fribourg, 2011, p. 25-45

JOUR : Mercredi 29 novembre

QU'AVEZ-VOUS FAIT AUJOURD'HUI ?						
De quelle heure à quelle heure ?	Quelle occupation ?	Où ?	D'AUTRES PERSONNES ETAIENT-ELLES AVEC VOUS ?		Vous a-t-on invité, ou avez-vous proposé vous-même ces activités ?	Décrivez plus en détails ces activités.
			Prénom ?	Type de personne ?		
De 23h00 A 9h00 De 9h00 A 11h00 De 11h00 A 15h00 De 15h00 A 20h30 De 20h30 A 22h30	Je dors, lever Je prends soins de moi Je travail Je regarde la télé Je mange et je regarde la télé	chez moi chez moi Au centre de loisirs chez moi chez moi	Anaïs / Marina	Collègues		Soins du visage, soins des cheveux, Soins du corps Je mange avec les enfants à la cantine, Je joue, Bricolage, décor de Noël, Gastronomie, Accueil des parents "Les Marseillais VS le reste du monde"

JOUR : Samedi 2 décembre

QU'AVEZ-VOUS FAIT AUJOURD'HUI ?						
De quelle heure à quelle heure ?	Quelle occupation ?	Où ?	D'AUTRES PERSONNES ETAIENT-ELLES AVEC VOUS ?		Vous a-t-on invité, ou avez-vous proposé vous-même ces activités ?	Décrivez plus en détails ces activités.
			Prénom ?	Type de personne ?		
De 23h00 à 10h00 De 10h00 A 12h00 De 12h00 A 12h45 De 13h00 A 16h00 De 16h00 A 18h00 De 18h00 A 20h30 De 20h30 A 20h00	Je dors, lever Ménage, lessives Je mange Coiffeur Je regarde la télé Je rends visite à mes parents Je regarde la télé, Je mange	chez moi chez moi chez moi A pied chez moi chez mes parents chez moi	Nathalie	Ma coiffeuse		Changement de look Discussions + apéro

Ces extraits démontrent le temps passé par Émilie dans les soins accordés à son corps. Bien qu'il s'agisse d'une semaine où elle travaille, elle consacre tout de même sa seule demi-journée de repos à prendre soin d'elle. D'autant qu'à cela, s'ajoute un rendez-vous chez le coiffeur le samedi après-midi. Les termes utilisés par Émilie sont d'ailleurs éclairants lorsqu'elle indique « ma » coiffeuse au même titre qu'elle précise « mes » parents. L'emploi d'un tel vocabulaire démontre l'importance qui est faite de cette activité : ces jeunes femmes disposent de leur coiffeur régulier, et avec qui elles nouent des contacts. Ayant elle aussi notifié dans son carnet de bord qu'elle se rendait chez le coiffeur, Fannie m'a indiqué avoir trouvé un salon dans lequel elle a sympathisé avec l'un des employés et l'a ainsi recommandé à Laure lorsqu'elle a dû « *rattraper des mèches qui ne lui convenaient pas* ». La présence même de ces activités dans les carnets de bords de ces jeunes femmes, affirme déjà leur rapport à l'apparence physique. Les journées d'Émilie sont un bon exemple de la mise en valeur de ces pratiques de soin : tandis qu'elle reste relativement succincte dans l'élaboration de son carnet de bord – en ne faisant état que de six ou sept activités par jour, pendant que d'autres en détaillent une vingtaine – elle ne manque pas de préciser qu'elle a pris soin d'elle ou s'est rendue chez le coiffeur. Mieux, elle y apporte des précisions en indiquant le type de soins effectués, ou encore les raisons de sa venue chez le coiffeur. Les carnets de bord permettent donc d'illustrer le temps passé par ces jeunes femmes dans l'entretien de leur physique : 2 h 30 de soins, 3 h chez le coiffeur, etc. Il arrive même que ces dernières prennent des journées de congé pour se rendre à des rendez-vous esthétiques le fait Alicia. En plus de préciser tous les jours qu'elle se « *maquille* », elle indique également consacrer un moment précis à la réalisation de ses ongles. Tous les mois elle prend une matinée de repos pour se rendre à « l'onglerie » où elle refait sa manucure, ainsi que chez l'esthéticienne pour se faire épiler les sourcils. Là encore, il s'agit de lieux dans lesquels Alicia a sympathisé avec les employées : cela fait plusieurs années qu'elle se rend dans le même salon d'esthétique et d'onglerie (allant jusqu'à suivre la prothésiste ongulaire lors de ces déménagements dans de nouveaux locaux). Ainsi, elle a « *créé des liens* » avec chacune et reconnaît que ces rendez-vous permettent également de « *papoter* ».

En plus de l'aspect esthétique que représentent le maquillage, les coupes de cheveux ou les manucures, ces jeunes femmes prêtent également attention à leur silhouette et à leur poids.

Tandis que je me retrouve avec Alicia et Mathilde [dans le salon de cette dernière], toutes deux abordent leur récente remise au sport. Chacune vit difficilement sa prise de poids ; accentuée par son récent emménagement avec Amaury pour ce qui est de Mathilde, et par le stress de son emploi du côté d'Alicia. Cette dernière semble d'ailleurs dépassée par la situation ayant « *tout essayé* » pour perdre du poids : « *Natur'house* » [une chaîne de conseils diététiques], de l'acupuncture, de l'hypnose. « *Les filles chez Natur'house elles savent plus quoi faire !* » dit-elle désespérément. Mathilde, quant à elle, consulte depuis peu une diététicienne.

(Extrait du journal de terrain – Chez Mathilde, le 20 janvier 2018)

Cette remise au sport s'est faite par le biais d'une inscription dans une salle de musculation à La Roche-sur-Yon. L'objectif des deux jeunes femmes est de pouvoir s'y rendre plusieurs fois par semaine. Cette décision intervient dans un contexte où ni Mathilde ni Alicia n'arrivait à perdre de poids, malgré leurs différentes démarches auprès de spécialistes nutritionnels. D'ailleurs, si Alicia soulève ici le fait qu'elle n'obtienne pas de résultats auprès des diététiciennes qu'elle fréquente à ce moment-là, elle me confiera quelques mois plus tard avoir changé de société et s'être rapprochée de « *Weight Weitcher* » afin de tester un nouveau programme. Si elle explique avoir désormais « *un nombre de points à manger par jour* », elle trouve ce régime « *cool* », reconnaissant avoir « *connu bien pire* ». De telles persévérances dans leur quête de perte de poids ainsi que dans les soins apportés à leurs corps ne peuvent donc être exclues dans la construction sociale de ces jeunes femmes.

II - Se montrer aux autres : afficher sa féminité

En plus d'accorder une forte importance à leur apparence physique, certaines de ces jeunes femmes entreprennent un affichage public de leur féminité. Le premier canal de diffusion incarné par les réseaux sociaux permet à chacune d'y publier des photos dans lesquelles elles peuvent valoriser leur coiffure, maquillage, tenue, etc. Fannie semble ainsi être celle qui en fait l'utilisation la plus conséquente en partageant certains de ses « *shooting photos* ». Ayant fait appel à plusieurs reprises à une photographe professionnelle, elle a ainsi pu exposer à ses « *amis* » sur Facebook et Instagram quelques clichés de ces séances ; tantôt à la plage, tantôt dans la forêt. Fannie n'oublie d'ailleurs pas de mentionner le nom de sa photographe sous chaque image publiée afin de mettre en avant cette activité. Elle profite également des réseaux sociaux pour faire mention de sa participation à « *Egeri Tour 2018* » :

« un concours de mannequin pour être égérie de plusieurs marques » explique-t-elle durant un entretien. Tandis qu'elle valorise sa sélection au concours en l'inscrivant dans les descriptions qu'elle fait d'elle-même sur Facebook et Instagram, ainsi qu'en filmant et photographiant chacune de ses auditions afin de les diffuser sur Snapchat, elle fait pourtant état d'un « monde qui ne [l'] intéresse pas » puisque n'ayant « jamais rêvé de tout ça ». Ce décalage traduit justement l'unique volonté d'afficher sa féminité : en participant à ce concours, Fannie ne souhaite pas devenir ambassadrice d'une marque, mais y voit l'opportunité de réaliser à nouveau des shooting photo pour lesquels elle sera maquillée et coiffée, et qu'elle pourra ensuite diffuser à l'ensemble de son entourage.

La valorisation de la féminité qui est faite par ces jeunes vendéennes comporte également un enjeu de distinction vis-à-vis de leurs congénères urbaines à travers la mise en avant d'une beauté « naturelle ». Ainsi, lorsque Fannie décrit les concurrentes à qui elle a dû faire face lors des auditions « Egerie Tour », elle évoque « beaucoup de Nantaises » (il s'agissait d'une audition locale basée à Nantes) qui « se prennent pas pour n'importe quoi ». Si Fannie ne semble pas vouloir faire partie de ce monde comme elle l'évoquait précédemment, la présence massive de femmes d'origine urbaine paraît y être déterminante. C'est parce que ce « monde » est fréquenté par « elles »⁹⁶ que Fannie le dévalorise. Dès lors, elle se place dans une opposition permanente vis-à-vis de ces dernières : s'il s'agit d'un « rêve » pour « elles », alors Fannie « n'a jamais rêvé de ça ». Ainsi, elle décrit ses concurrentes urbaines comme des « pots de peinture », sans « grandes expressions » et habillées « hyper court ». Elle accrédite donc l'idée que les femmes rurales seraient « naturelles » face à des femmes urbaines « sophistiquées ». Cette compétition apparaît donc comme une potentielle « preuve » pour Fannie. En faisant état de sa participation, puis de sa sélection aux auditions, à un concours de beauté national, elle expose ainsi à tous ceux qui la « suivent » sur les réseaux sociaux qu'elle fait partie des plus jolies filles de France. D'autant qu'il ne s'agit pas de sa première expérience en la matière puisqu'elle a déjà participé aux concours de miss locaux.

96 R. HOGGART, « Eux et nous », in *La culture du pauvre*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970 (1957), p. 117-146

C'est le comité de Miss Longeville qui m'a contacté pour le faire. Jamais j'aurais pensé faire ça, enfin c'était carrément pas... j'ai jamais rêvé d'être miss, j'ai jamais rêvé de... Après c'était une expérience, une super bonne expérience ! Voilà quoi, que je regrette pas hein, mais c'est pas venu de ma volonté. Après j'aurais très bien pu refuser hein ! Mais là j'ai accepté, je me suis dit on me propose ça autant le faire quoi jusqu'au bout hein.

On retrouve dans les propos de Fannie, au sujet de ce concours de miss, la même justification à sa participation : tandis qu'on l'a contactée via Facebook pour « Egerie Tour », on l'avait également appelée dans le cadre de « Miss Longeville ». Dans les deux cas, elle exprime donc l'idée qu'on soit venue la démarcher pour qu'elle participe aux concours, venant ainsi accréditer le fait d'être parmi les « *plus belles de* ». Là encore, il ne s'agit pas de vouloir remplir les missions que comporteraient une victoire, mais bien de pouvoir valoriser sa participation auprès de son entourage – et ce d'autant plus dans le cadre d'élections locales, comme l'explique Manuella.

J'ai été élue parce que j'ai eu beaucoup de monde qui était venu me voir, et beaucoup de monde me connaissait ! Enfin les petites élections du coin c'est un peu ça. Tu sais ces élections c'est souvent t'emmènes le plus de monde, t'es le... plus... enfin t'es plus récompensée parce que c'est les gens qui votent pour toi ! Donc... plus t'amènes de monde, plus t'as des chances de passer.

Si Fannie n'a participé qu'au concours de Miss Longeville (en compagnie de sa demie-sœur), Manuella, en plus de ce dernier, a concouru à Miss Littoral et Miss Vendée. Tout comme son amie, elle n'a pas manqué de diffuser des photos et vidéos de ses différents défilés sur les réseaux sociaux. Il semble donc que la participation de ces jeunes femmes à ce type de concours soit « monnaie courante », et surtout qu'elles en fassent toutes la même utilisation au sein de leur entourage.

Chapitre 7 – La résistance à la domination masculine

En s'intéressant à ces jeunes femmes, à la fois dans leurs moments de socialisation amicale, et à la fois dans leurs activités personnelles (aussi bien au sein de l'espace privé que public), cette enquête a permis d'éclairer les liens qu'elles entretiennent avec les hommes. Particulièrement lorsqu'elles sont en couples, ces jeunes vendéennes sont ainsi soumises à des formes de domination masculine. Nous avons pu le voir précédemment à travers les activités menées « *Chez Jeannot* » (délimitation d'espaces masculins et féminins, règlement des « tournées » par les hommes), ou encore au sein des foyers occupés par ces jeunes ruraux (là encore, les femmes et les hommes ont tendance à occuper deux espaces distincts). Pour autant, si la domination de leurs conjoints est bien présente, il s'agit de ne pas s'en tenir qu'à ces premières constatations et de considérer leurs propres espaces féminins comme modes de résistance à la domination masculine.

I – « *Se débrouiller toute seule* » ; ou l'importance d'une gestion financière

Les emplois exercés par ces jeunes femmes constituent un élément essentiel ; aussi bien dans l'apport financier que dans l'activité qu'ils leur procurent. En cela, il s'agit pour elles d'être autonomes financièrement vis-à-vis de leurs conjoints, mais également de leurs parents. Ainsi, il semblait inenvisageable pour Mathilde de s'installer avec Amaury tant qu'elle ne disposait pas d'un emploi stable, et par là de ressources financières.

Il a voulu partir dès la première année, dès qu'il a eu son CDI, et que moi après je le rejoigne. Mais moi c'était hors de question que je me fasse entretenir par lui ! Donc il m'a attendu et... Et on attendait que j'ai du travail ! [*Elle rit*].

Les propos de Mathilde montrent une forte résistance lorsqu'elle explique refuser de se faire « entretenir » par son conjoint. Cette même volonté se retrouve chez Delphine, pour qui il était également primordial de disposer d'un revenu fixe avant de s'installer avec Bastien. À cela s'ajoute également la réalisation d'économies : ainsi Manuella « *met de côté* » afin de disposer d'un apport pour un futur achat immobilier, tandis que Fannie a « *intérêt de faire des*

économies », car si sa voiture « *la lâche* », elle sait que la banque ne lui accordera pas de prêt supplémentaire à celui de sa maison. Si ces deux célibataires peuvent gérer leurs comptes bancaires comme elles le souhaitent, les jeunes femmes en couple attachent une importance particulière à la gestion des comptes communs.

Pour autant, elles gèrent tout de même la situation et notamment l'aspect financier. Mathilde comme Julie ne manquent pas de reprendre leurs conjoints sur les dépenses effectuées. « *Jeannot il doit être content de les voir tous sortir leurs cartes* », commente ainsi Julie, qui reconnaît en avoir pour « *70 euros à chaque fois* ».

(Extrait du journal de terrain – Dans le café « *Chez Jeannot* », le 7 avril 2018)

Ce soir-là, Julie ne manquera pas de faire remarquer à son conjoint les dépenses qu'il est en train d'effectuer, en lui sommant de rentrer chez eux. De son côté, Mathilde n'a pas hésité à hausser le ton auprès de son conjoint pour les mêmes motifs. D'autant que cette dernière insiste pour qu'Amaury paye avec la carte bancaire de leur compte commun. Si Mathilde n'est pas l'instigatrice des « tournées », puisque s'agissant d'une tâche dédiée aux hommes, elle y participe tout de même à travers leurs financements. Ainsi, il est fréquent que cette dernière se rende au niveau du bar en fin de soirée pour régler la note ; affichant alors aux yeux de tous qu'elle détient la gestion des comptes bancaires.

II – Maintenir la maison sous surveillance

Comme évoqué précédemment, le foyer conjugal et l'occupation qui en est faite s'en trouvent bouleversés par les transformations du milieu rural. Tandis qu'il constituait une aire garantie par les femmes⁹⁷, ce dernier se voit progressivement investi par les hommes. « *C'est sur cet espace de repli protecteur, totalement animé par les femmes, que certaines existences masculines, fracturées par le chômage, peuvent trouver la terre ferme, jusqu'à s'y enfoncer durablement* »⁹⁸. Si le chômage vient à modifier la répartition genrée des espaces privés et publics, il en va de même avec la disparition d'infrastructures destinées aux sociabilités amicales. Bien que les conjoints des jeunes femmes rencontrées dans cette enquête puissent toujours se rendre « *Chez Jeannot* », force est de constater que le nombre de lieux dédiés à la jeunesse a chuté (fermeture de clubs sportifs, de cafés, etc.). Dès lors, l'utilisation masculine

97 O. SCHWARTZ, *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du nord*, Paris : Presses universitaires de France, 1990, p. 379

98 *Ibid.*, p. 387

du domicile comme lieu de réception amical est de plus en plus fréquente. Pour autant l'investissent des garçons dans le foyer – notamment pour « prendre l'apéro » – ne signifie pas que les femmes y adoptent un rôle passif. Si cela constitue de nombreux bouleversements et signifie, de fait, que ces Vendéennes ne jouissent plus de la même indépendance au sein de leur domicile, ces dernières ont su tirer parti de la situation ; à la fois en contrôlant les intrusions dans l'espace domestique, mais également en s'ouvrant sur l'espace public (sur lequel nous reviendrons par la suite). Ainsi, ces jeunes femmes programment désormais des moments spécifiquement féminins dans leur foyer, comme l'énoncent les propos de Delphine.

Après souvent on a des jours de repos dans la semaine et on se voit. Tu vois, enfin on est, les filles on a souvent un jour de repos dans la semaine ou un après-midi. Donc tu vois nous on se voit entre filles. Tu vois genre comme là, tu sais il y a café, thé, galettes : bon allé je dis ! Les filles je fais des gaufres vous venez ?

Travaillant dans les secteurs du paramédical ou du commerce, ces jeunes femmes disposent régulièrement de demi-journées de repos dans la semaine – comme l'évoque Delphine – tandis que leurs conjoints (donc l'intégralité travaille dans le secteur du bâtiment) travaillent, a contrario tous les jours de la semaine. Il s'agit donc pour ces jeunes femmes de profiter des divergences d'emplois du temps avec leurs conjoints pour s'octroyer des moments « entre filles ». Ces jeunes femmes disposent donc de marges de manœuvre afin de continuer à profiter des bénéfices qu'elles tiraient de cet espace privé. D'autant que ces pratiques s'appliquent également lorsque leurs conjoints souhaitent inviter leurs amis : elles contrôlent alors les entrées et sorties du domicile. Clémence explique ainsi avoir « *mis le holà* » aux nombreux apéros (notamment en semaine) qui avaient lieu chez elles lorsqu'elle a emménagé avec Romain. « *Le jeudi soir c'était toujours chez nous* », ajoute-t-elle. En ayant rapidement eu « *ras-le-bol* » de « *rentrer du travail et de trouver du monde à la maison* », cette dernière a ainsi fait part de son mécontentement à son conjoint, lui demandant désormais « *que le repas soit prêt* » lorsqu'elle rentre le soir. Ainsi, le renforcement de la présence masculine au sein du domicile s'accompagne d'une progressive incorporation de ces derniers dans les tâches ménagères. S'il faut tout de même faire la part des choses entre le discours et les pratiques (dont les carnets de bord remplis par les jeunes femmes témoignent toujours d'une inégale répartition des tâches domestiques), la contribution de leurs conjoints doit tout de même être soulevée. D'autant qu'elle s'accompagne d'une volonté de changement dans le discours de ces jeunes vendéennes.

Delphine – Je veux dire maintenant je trouve qu'on n'est plus, on n'est pas non plus à l'époque... je veux dire t'es une femme tu fais tout ! Tu vois on n'est plus à cette époque-là. Voilà juste ça.

Interviewer – C'est-à-dire, tu peux m'expliquer ?

Delphine – Beh tu sais à l'époque, nos grands-mères elles faisaient tout, le mari il faisait rien : il ramenait l'argent point barre, tu vois tu te taisais, puis tu faisais la bouffe. Nan avec Bastien on partage tout quoi ! On fait tout pareil, quoi. Après forcément j'en fais plus dans la maison parce qu'il travaille un peu plus que moi... enfin je veux dire moi je fais dans la maison, puis lui il fait dehors quoi. C'est un commun accord entre guillemets.

Les propos de ces jeunes femmes laissent donc transparaître les stratégies mises en œuvre pour tenir ensemble les tâches domestiques et leur travail. Si ces jeunes femmes sont donc prises dans des contraintes domestiques, le foyer peut aussi se révéler être un lieu de résistance.

III – Les loisirs et engagements comme moment à soi

De précédents travaux sociologiques ont montré l'étendue des loisirs et engagements masculins en milieu rural : café, football, chasse, pêche, sapeur-pompier, etc. En plus d'être exclues de ces activités, les femmes n'auraient pas particulièrement de loisirs à elles⁹⁹. Bien qu'elles sont moins visibles que leurs conjoints, il ne s'agit pas pour autant de conclure instantanément à une absence de pratiques féminines. En effet, les jeunes vendéennes rencontrées dans cette enquête sont nombreuses à disposer de leurs propres loisirs et engagements – auxquels s'ajoutent ceux de leurs conjoints dont elles ne sont pas uniquement spectatrices.

i) Des loisirs féminins à (re)considérer

Les loisirs investis par ces jeunes femmes constituent de véritables moments de mise à distance des assignations de genre. Il s'agit de ne pas s'intéresser exclusivement aux activités qu'elles réalisent, mais de percevoir ces instants comme des moments à elles et durant lesquels elles n'exécutent pas leurs rôles d'épouses ou de mères. En cela, ces jeunes

99 M-H. LECHIEN, « L'isolement des jeunes femmes appartenant aux classes populaires rurales. L'exemple d'une animatrice de loisirs », *Agone*, vol. 51, no. 2, 2013, p. 131-151

vendéennes se tournent vers des activités dont elles savent qu'elles ne sont pas investies par les hommes. Laure et Manuella font de la danse classique, Lucie de la gym (avec une amie), Clémence et Delphine du basket, Cyrielle de la Zumba, Émilie participe à des lotos, et Mathilde et Alicia se sont récemment inscrite dans une salle de sport. Cette répartition laisse apparaître la formation de binômes dans ces pratiques sportives ; permettant à ces jeunes femmes de mettre à profit ces activités comme des espaces de socialisation. En ce sens, ces Vendéennes profitent donc de leurs loisirs pour se retrouver entre amies et en dehors du foyer conjugal. Ayant écarté toute présence masculine, le trajet en voiture réalisé ensemble, ou la présence côte à côte durant l'activité, permettent à Mathilde et Alicia d'échanger autour de sujets qu'elles n'abordent pas en présence de leurs conjoints. En s'extrayant du domicile où ses derniers sont susceptibles d'être présents, Alicia peut ainsi confier ses craintes quant à un emménagement futur avec Loïc puisque craignant de laisser sa mère (avec qui elle vit) toute seule. L'inscription de ces jeunes femmes dans les divers loisirs qu'elles mènent semble donc constituer un « prétexte » à leurs retrouvailles entre femmes, et en dehors du foyer. Dès lors, ces jeunes femmes revendiquent leurs activités comme permettant d'investir leur propre espace public, y compris auprès de leurs conjoints.

Cette soirée est également marquée par la nouvelle résolution de Mathilde et Alicia : se remettre au sport. Après avoir assisté au premier cours dans la salle de sport dans laquelle elles se sont inscrites, elles se montrent très enthousiastes et ne manquent pas de répéter à plusieurs reprises durant cette soirée à quel point les « *garçons sont jaloux* ». Alicia raconte ainsi le moment où elles leur ont annoncé cette nouvelle activité et imite alors les garçons : « *après vous allez être belles et vous allez nous laisser. Vous allez partir avec d'autres garçons* ». Probablement par fierté, les garçons assis juste à côté ne réagissent pas vraiment aux propos des filles. Désormais, l'une et l'autre comptent sur cette reprise sportive pour s'entraider dans leur perte de poids. Elles définissent alors de s'y rendre le lundi soir, le jeudi soir, et le dimanche après-midi « *quand les gars seront au foot !* ».

(Extrait du journal de terrain – Dans le café « *Chez Jeannot* », le 20 janvier 2018)

Les propos de Mathilde et Alicia laissent donc paraître l'importance que revêt cette nouvelle activité dans leurs vies et le rapport qu'elles établissent avec leurs conjoints. En s'inscrivant dans cette salle de sport pour perdre du poids, elles les informent également qu'il s'agira de moments exclusivement féminins, allant même jusqu'à s'y rendre pendant leur propre activité : le foot. Au-delà de ce choix d'horaire dont elles sont sûres que leurs conjoints seront occupés, il s'agit surtout d'une forte résistance à la domination puisque Mathilde et Alicia ont pour habitude de les accompagner au stade. En plus de s'inscrire dans un loisir qui leur est propre, toutes deux s'émancipent donc deux fois plus de leurs conjoints. Cette « imposition »

de leurs loisirs qu'effectuent Mathilde et Alicia se retrouve plus globalement au sein de leur groupe d'amis. Émilie explique par exemple qu'après s'être rendus durant plusieurs années à la fête annuelle du football – sur proposition des garçons qui fréquentaient le club – les filles se sont demandé « *pourquoi aller tout le temps à la fête du foot, et puis ne pas aller à la fête du basket ?* ». Si aujourd'hui le groupe d'amis ne se rend à aucune de ces deux fêtes, les jeunes femmes ont tout de même réussi à intégrer la fête de leur club sportif auprès des hommes pendant quelques années. Ce dernier élément est d'autant plus important, qu'il s'agit là d'une démonstration publique de l'intégration des loisirs féminins au sein du groupe d'amis.

ii) L'appropriation d'engagements masculins

La revendication d'espaces proprement féminins à travers les loisirs que peuvent entreprendre ces jeunes femmes passe également par l'investissement d'activités masculines. L'engagement de Mathilde en tant que pompier volontaire en constitue un bon exemple.

J'ai fait une année à la SNSM : les sauveteurs en mer. Donc pour rester pareil dans le domaine marin quand j'étais dans mes études. C'était pas une bonne ambiance et puis c'était assez physique. Donc j'ai arrêté au bout d'un an. Et de là ils nous ont dit qu'on avait la même formation de base que les pompiers ! Donc je laissais ça dans un coin de ma tête. Ensuite j'ai vu mon grand-père faire un arrêt cardiaque. Donc j'ai vu les pompiers essayer de le réanimer. Et ça m'a vachement aidé ! De savoir que des gens comme ça, qui avaient tout quitté pour essayer de venir le sauver. Donc 15 jours après j'ai été voir le chef pompier. Et donc comme je connaissais aussi le chef de centre de Jard, j'ai été le voir un dimanche après-midi parce qu'il était président aussi du foot. Donc j'avais été voir un match de foot et puis beh deux semaines après j'étais engagée.

L'intégration des sapeurs-pompiers est donc facilitée par le fait de connaître le chef du centre, permettant à Mathilde de savoir directement qui aller voir, et où le trouver. En se rendant régulièrement aux matchs de football à Jard-sur-Mer (où elle vit encore à ce moment-là), elle a ainsi pu acquérir une inscription locale qu'il s'agit de réactiver lorsqu'elle souhaite devenir pompier. La valorisation que les hommes font de leur capital d'autochtonie au sein de ce type d'engagement s'applique alors avec les mêmes similitudes pour Mathilde. Tandis que Jean-Noël Retière constatait que « *la moitié des pompiers volontaires sont natifs de la commune ou d'une commune limitrophe à celle de leur caserne, et que 57 % d'entre eux ont des parents*

qui résident dans cette même commune »¹⁰⁰, Mathilde remplit exactement les mêmes critères en se rapprochant de la caserne de la commune où elle a grandi, et où ses parents résident. Mieux, elle a par la suite obtenu un emploi au sein de la mairie de cette même commune, rejoignant à nouveau les propos de Retière : « *Le fait d'être volontaire (...) favorise l'embauche par les édiles municipaux : la moitié des pompiers actuellement ouvriers-employés de mairie ne l'étaient pas à l'heure de leur engagement* »¹⁰¹. Les considérations établies autour des hommes sapeurs-pompiers semblent donc tout aussi bien s'appliquer à Mathilde. Par ailleurs, son engagement agit comme une double résistance à la domination masculine. La première se situe dans le fait d'occuper une position traditionnellement occupée par des hommes, ce qui ne semble pas être très apprécié dans son entourage. À la fois par son père qui « *a rigolé* » et lui a dit qu'elle n'arriverait « *jamais à faire incendie* » lorsqu'elle lui a annoncé s'être engagée chez les sapeurs-pompiers, mais également par d'anciens conjoints. « *Avant j'avais eu plusieurs copains qui n'ont pas accepté, qui se sont barrés !* » explique Mathilde. Face à ces réactions masculines, la possession de ressources locales lui a alors permis de poursuivre son engagement – expliquant cependant qu'elle ne souhaite pas changer de caserne. Si les interventions ne constituent pas à proprement parler un moment adéquat de socialisation amicale, il s'agit de prendre en considération l'ensemble des activités réalisées par Mathilde à travers cette fonction. Ainsi, l'analyse de son carnet de bord révèle qu'elle se rendait une fois par semaine à la caserne pour « *prendre un café* » et « *papoter* » avec une « *collègue pompier* ». Si la mise en couple avec Amaury et particulièrement le déménagement à La Boissière-des-Landes sont venus bouleverser les habitudes de Mathilde, son engagement lui permet d'opérer une seconde résistance à la domination. En gardant ses fonctions de pompier volontaire malgré sa nouvelle commune de résidence, elle profite ainsi de son week-end de garde mensuel pour « imposer » à Amaury de passer le week-end à Jard-sur-Mer, chez ses parents. Encore une fois, il ne s'agit pas de nier la domination masculine qui se joue dans la trajectoire de Mathilde lorsqu'elle accepte de déménager à proximité de la commune d'origine d'Amaury – bien que cela implique de s'éloigner de la sienne –, cependant cela lui a ainsi permis de négocier ce week-end dont il a été convenu que son conjoint fasse également parti.

100 N. RENAHY, « Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usages d'une notion », *Regards Sociologiques*, n° 40, 2010, p.17

101 *Ibid.*, p. 18

iii) S'inscrire dans les loisirs de leurs conjoints

Si ces jeunes femmes mettent donc à profit leurs loisirs comme moments de résistance à la domination masculine – allant même jusqu'à s'approprier des activités jusqu'alors plutôt masculines – elles participent également aux loisirs de leurs conjoints. Tandis que différents travaux sociologiques ont montré la perte du réseau amical qui se joue pour les jeunes femmes lorsqu'elles se mettent en couple, il s'agit donc d'aller au-delà de cette vision négative en décrivant la place qu'elles occupent au sein des loisirs de leurs conjoints. Ainsi, en participant à des moments où leurs conjoints seront occupés « entre eux » – puisque réalisant une activité sportive – ces jeunes femmes pourront alors se retrouver « entre elles ». Cet investissement dans les loisirs de leurs conjoints doit être saisi au regard de l'intégration progressive qu'ils font de l'espace privé. Bien que chacune cherche à maintenir sa maison sous surveillance, et que les hommes perpétuent le fait de se rendre au café du coin pour se retrouver, nous avons pu voir précédemment que la diminution des infrastructures en milieu rural conduit ces derniers à se replier sur le foyer conjugal. En cela, ces jeunes vendéennes doivent donc trouver des alternatives au domicile pour se retrouver entre elles. Si Mathilde et Alicia ont récemment cessé d'aller au foot au profit de leur propre activité, elles ont tout de même passé plusieurs mois à s'y rendre tous les dimanches. Mathilde allant voir jouer Amaury, tandis qu'Alicia accompagnait Loïc (venu soutenir son meilleur ami). S'il s'agit bien là d'une activité masculine, il n'empêche que ces jeunes femmes y participent également.

Mathilde – Voilà on se voit l'après-midi quand ils vont au foot... Des choses comme ça !

Interviewer – C'est qui, qui fait du foot du coup ?

Mathilde – Amaury !

Interviewer – Et il y a tout le monde qui vient le voir ?

Mathilde – Nan. Il y a que son meilleur ami qui vient avec sa copine. Lui il regarde le foot en trinquant au bar tout ça. Il regarde plus le foot. Avec sa copine nous on regarde, mais on papote fin voilà.

Pendant que les hommes se retrouvent au bar, les filles s'installent donc autour du terrain pour « papoter ». D'autant que cette pratique n'est pas nouvelle pour Mathilde : tandis qu'elle était encore célibataire et qu'elle « traînait » avec Fannie, elle accompagnait cette dernière voir son ancien conjoint jouer au foot. Inscrit dans le club de Jard-sur-Mer où Mathilde habitait encore à ce moment-là (chez ses parents), elle se rendait donc le dimanche au stade pour « papoter dans les tribunes en regardant le foot ». Ainsi, même si elle n'a pas de conjoint, frère ou père

à aller voir, Mathilde se rend tout de même au football ; l'objectif n'étant pas de regarder le match, mais de retrouver son amie. Si une résistance s'opère à travers cette inscription dans les clubs de football fréquentés par Mathilde, il ne s'agit pas pour autant d'écarter toutes formes de domination. En l'occurrence, en rencontrant Amaury, Mathilde a totalement cessé d'accompagner Fannie au profit des matchs de son conjoint.

Des pratiques similaires se retrouvent dans le parcours d'Émilie, qui après avoir découvert le moto-cross par le biais d'un ancien conjoint, continuera tout de même de s'y rendre une fois séparée de lui. Pour autant, si Mathilde a pu s'emparer des matchs de football c'est parce qu'elle disposait, dans les deux cas, d'une amie avec qui s'y rendre. Dans cette même volonté, Émilie a ainsi fait découvrir le moto-cross à sa « *bande de copains* » qui en a débuté la pratique. Dès lors, cette dernière a pu poursuivre son intégration au sein du club – bien qu'elle soit célibataire – en y impliquant ses amies. Clémence et Delphine ont d'ailleurs pris des responsabilités au sein de ce club de moto-cross en devenant bénévoles. Elles accèdent ainsi à d'autres moments sans leurs conjoints lorsqu'elles sont en charges de l'organisation de courses locales, ou d'évènements relatifs à l'association. Cette mise en perspective permet donc de saisir les moments passés au football et au moto-cross comme pleinement féminin pour ces jeunes vendéennes.

CONCLUSION

Cette enquête auprès de jeunes vendéennes éclaire donc les pratiques auxquelles elles se livrent dans leur construction sociale en tant que femmes en milieu rural. Loin de s'être résignées à un choix de vie local, ces dernières tendent à valoriser leurs origines et leur incapacité à résider en milieu urbain – dont elles cherchent à se distinguer. Pour autant, ce maintien sur le territoire doit être saisi comme relevant à la fois d'un processus collectif, et à la fois du temps long. Leurs parcours scolaires, d'activités de loisirs, ou encore professionnels – régis par les offres disponibles à proximité – témoignent ainsi de leur progressive intégration locale. En se maintenant dans leurs espaces géographiques d'origines, elles accumulent graduellement des ressources et constituent un « capital social local » ; qu'il s'agit alors de valoriser dans leurs relations sociales. Ces jeunes femmes profitent ainsi de la présence de leurs familles (et particulièrement de leurs mères), ou encore de leurs amies, pour faciliter leur entrée dans la vie active. D'autant que ces ressources leur permettent également d'opérer des résistances à la domination masculine. Profitant elles aussi de l'allongement de la durée des études (quitte à se rendre dans un département limitrophe pour jouir davantage d'offres scolaires), ces jeunes vendéennes valorisent alors leurs compétences pour prendre en charge la gestion des comptes du couple, disposer d'un emploi plus qualifié que celui de leur conjoint – et par la même, mieux rémunéré – ou encore investir de nouveaux loisirs (y compris ceux de leurs partenaires). Et si ces jeunes en milieu rural doivent faire face à la disparition d'infrastructures qui leur étaient jusqu'alors dédiées, cela n'implique pas pour autant un affaiblissement de leurs sociabilités amicales. Se livrant à des réaménagements, les hommes intègrent l'espace privé, tandis que les femmes investissent l'espace public. Si la domination masculine est toujours partie prenante de ces jeunes vendéennes, ces dernières instaurent cependant des arrangements pour y faire face. Une analyse socio-historique de ces pratiques, au regard des trajectoires de leurs mères et leurs grands-mères viendrait éclairer davantage ces situations et les mutations dont elles relèvent.

Un deuxième axe pourrait également être approfondi : les relations entre autochtones et allochtones. Bien que ce département attire majoritairement des personnes de plus de 60

ans, cette enquête illustre tout de même les recrutements extérieurs qui peuvent se jouer à travers la mise en couple. Il s'agit d'utiliser le cas vendéen, et les différentes situations mises en exergue, pour analyser de façon plus globale les relations entre « ceux qui arrivent » et « ceux qui restent » en milieu rural. L'étude des cercles amicaux a ainsi révélé les enjeux de l'ancrage local dans les reconfigurations qui se jouent suite à de nouvelles venues. Elle permet également de ne pas considérer ces jeunes femmes dans leur globalité et de distinguer celles qui se placent face à celles qui se déplacent. Car les rapports de domination amicale observés ne semblent que relativement peu tenir rigueur des origines vendéennes dans l'élaboration d'un ancrage local ; plus qu'être issu du département, il s'agit d'être du coin. Les jeunes femmes ayant opéré des déplacements au sein de la Vendée entre leur lieu d'origine et leur nouvel habitat voient alors leur capital s'amoinrir au regard de celles qui se sont placées dans leur espace d'origine. Dès lors, il s'agit de pouvoir saisir des mobilités dans l'immobilité.

BIBLIOGRAPHIE

- P. ALPHANDERY, J-P. BILLAUD, « Retour sur la sociologie rurale », *Études rurales*, 183 | 2009, p. 9-22
- T. BERTHET, S. DECHEZELLES, R. GOUIN, V. SIMON, « La place des dynamiques territoriales dans la régulation de l'orientation scolaire », *Formation emploi*, 109 | 2010, p. 37-52
- C. BIDART, « L'amitié, les amis, leur histoire. Représentations et récits », *Sociétés contemporaines*, N°5, Mars 1991, Réseaux sociaux, p. 21-42
 - *L'amitié, un lien social*, La Découverte, 1997, 402 p.
- C. BIDART, A. DEGENNE, et M. GROSSETTI, « Relations qui cessent, relations qui durent », in *La vie en réseau. Dynamique des relations sociales*, sous la direction de Claire Bidart, Alain Degenne, Michel Grossetti, Presses Universitaires de France, 2011, p. 123-142
- J-P. CAILLE et al., « Filles et garçons face à l'orientation. Extrait de Note d'Information du Ministère de l'éducation nationale, 12 avril 2002 », *Imaginaire & Inconscient*, n°10, 2003/2, p. 101-105
- J-B. CHAMPION, N. TABARD, Les territoires de l'école publique et de l'école privée, *Économie et statistique*, n°293, Mars 1996, Enquête éducation. L'école, les élèves et les parents, p. 41-53
- I. CLAIR, « La découverte de l'ennui conjugal. Les manifestations contrariées de l'idéal conjugal et de l'ethos égalitaire dans la vie quotidienne de jeunes de milieux populaires », *Sociétés contemporaines*, vol. 83, no. 3, 2011, p. 59-81
 - « De la rencontre à l'installation : histoires de couples débutants », *Informations sociales*, vol. 164, no. 2, 2011, p. 53-62
 - « S'insulter entre filles. Ethnographie d'une pratique polysémique en milieu populaire et rural », *Terrains & travaux*, vol. 31, no. 2, 2017, p. 179-199
- B. COQUARD, « Partir ou rester ? Le dilemme des jeunes ruraux », *Rapport de l'observatoire de la jeunesse*, 2014, p. 199-210
 - « “Nos volets transparents”. Les potes, le couple et les sociabilités populaires au foyer », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 215, no. 5, 2016, p. 90-101
 - *Que sait-on des jeunes ruraux ? Revue de littérature*, rapport d'étude, INJEP, mars 2015
- H. DELAUNAY-TETEREL, « L'affichage public des amitiés. Le blog au lycée », *Ethnologie française*, vol. 40, no. 1, 2010, p. 115-122
- F. DE SINGLY, « Introduction : la tension entre le populisme et le misérabilisme dans les recherches sur les genres », In : *La place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*. La Découverte, 1995, p. 115-120
- Y. DURAND (dir.), *Diocèse de Nantes*, Paris, Beauchesne, coll. Histoire des diocèses de France, T. 18, 1985, 310 p.
- N. ELIAS, F. MUEL-DREYFUS, « Remarques sur le commérage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 60, novembre 1985, Images "populaires", p. 24-25

- N. ELIAS, J. L. SCOTSON, P-E. DAUZAT, M. WIEVIORKA, *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard, 1997, 278 p.
- J. FOURQUET, H. LE BRAS, *La religion dévoilée. Nouvelle géographie du catholicisme*, Paris, Editions Fondation Jean Jaurès, 132 p.
- F. GRANJON, « Amitiés 2.0. Le lien social sur les sites de réseaux sociaux », *Hermès, La Revue*, vol. 59, no. 1, 2011, p. 99-104
- C. GRIGNON, « Le sociologue et le populaire », in *Ces gens-là. Les sciences sociales face au peuple*, Academic Press Fribourg, 2011, p. 25-45
- F. HERAN, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Économie et statistique*, n°216, Décembre 1988, La sociabilité / Dossier : L'entrée des jeunes dans la vie active. p. 3-22
- R. HOGGART, « Eux et nous », in *La culture du pauvre*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970 (1957), p. 117-146
- M-H. LECHIEN, « L'isolement des jeunes femmes appartenant aux classes populaires rurales. L'exemple d'une animatrice de loisirs », *Agone*, vol. 51, no. 2, 2013, p. 131-151
- A. LE GRAËT, « Naissances dans les Pays de la Loire : de plus en plus de mères après 40 ans », *INSEE Flash Pays de la Loire*, no 49, septembre 2016
- P. LEMISTRE, « Dévalorisation des diplômes et accès au premier emploi », *Revue d'économie politique*, vol. 113, no. 1, 2003, p. 37-58
- G. LOIRAND, « L'expérience passée du sociologue comme archive incorporée. Remarques sur une méthode invisible à partir de quelques cas de sociologie du sport », *Communication présentée au séminaire Les disciplines corporelles, séquence 3 : "Connaître par corps"*, Lille, MESHS, 15 juin 2016
- H. MARTIN et al., « Les relations d'amitié », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 30, no. 2, 2011, p. 24-33
- P. MASSON, M. SUTEAU, « Réinterroger la relation entre école et mobilité sociale. Le cas des enfants d'agriculteurs et d'ouvriers dans l'Ouest », *Sociologie du travail*, n° 52, 2010, p. 40-54
- J. MENGNEAU, « Qui va scolariser nos enfants ? Les réouvertures d'écoles publiques dans les communes rurales », *Savoir/Agir*, vol. 37, no. 3, 2016, p. 15-21
- M. MOHAMMED, « Les affrontements entre bandes : virilité, honneur et réputation », *Déviance et Société*, 2009/2 (Vol. 33), p. 173-204
- S. ORANGE, « "Celles qui restent". La fausse inertie des jeunes diplômées du coin », in Stéphane Beaud et Gérard Mauger (dir.), *Une génération sacrifiée? Jeunes des classes populaires dans la France désindustrialisée*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2017, p. 113-124
- S. ORANGE, C. LEMETRE, « Les ambitions scolaires et sociales des lycéens ruraux », *Savoir/Agir*, n°37, 2016, p. 63-69
 - « Jeunesses rurales – jeunesses ordinaires », *Savoir/Agir*, vol. 37, no. 3, 2016, p. 9-13
- N. RENAHY, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*, La Découverte, 2010, 286 p.
 - « Classes populaires et capital d'autochtonie. Genèse et usages d'une notion », *Regards Sociologiques*, n°40, 2010, p. 9-26

- J-N. RETIERE « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix*, vol. 63, no. 3, 2003, p. 121-143
- J. C. SCOTT, O. RUCHET, *La domination et les arts de la résistance : fragmentation du discours subalterne*, Paris, Éd. Amsterdam, 2008, 269 p.
- B. SKEGGS, *Des femmes respectables. Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone, coll. « L'ordre des choses », 2015, 422 p.
- O. SCHWARTZ, *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du nord*, Paris : Presses universitaires de France, 1990, 531 p.
- A-M. THIESSE, Thiesse, « Des plaisirs indus. Pratiques populaires de l'écriture et de la lecture », *Politix*, vol. 4, n°13, Premier trimestre 1991. Le populaire et le politique (1) - Les usages populaires du politique, sous la direction de Annie Collovald et Frédéric Sawicki, p. 57-67
- A-S. VIVIER-MURESAN, « Image et statut des femmes dans l'Iran rural : une révolution silencieuse ? », *Études rurales*, 177 | 2006, 151-166
- M. YOUNG et al., *Le village dans la ville : famille et parenté dans l'est londonien*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, 188 p.

ANNEXES

• *Récapitulatif des données*

ENQUÊTÉES	PARCOURS SCOLAIRE	SITUATION PROFESSIONNELLE	SITUATION MATRIMONIALE	SITUATION IMMOBILIÈRE
Fannie (23 ans)	- BEP carrières sanitaires et sociales - Bac pro SAPAT - diplôme d'État AMP.	Accompagnante psycho-éducative au sein d'une association pour enfants autistes.	Célibataire.	Propriétaire d'une maison en lotissement.
Laure (24 ans)	- Bac ES - BTS tourisme - Bachelor marketing et communication.	Réceptionniste dans un camping.	En couple depuis moins d'un an avec Arnaud (auto-entrepreneur en maçonnerie).	Vit chez ses parents.
Manuella (24 ans)	- Bac S - Licence mathématique - Master de l'Éducation (<i>en cours</i>)	Service civique au sein d'une école primaire.	Célibataire.	Locataire d'un appartement communal.
Lucie (23 ans)	- CAP coiffure - BP coiffure.	Coiffeuse.	En couple depuis 5 ans avec Dylan (boucher en grande surface). Mariage prévu l'année prochaine. Un garçon d'un an.	Propriétaire d'une maison avec son conjoint.
Mathilde (24 ans)	- Bac S - Licence Biologie marine - formation finances publiques en 6 mois.	Responsable RH et finances au sein d'une mairie.	En couple depuis 3 ans avec Amaury (plombier-chauffagiste).	Locataire d'une maison en lotissement avec son conjoint.
Émilie (27 ans)	- BEP vente action marchande - Bac pro commerce - Bac pro comptabilité - BTS assistante de gestion.	Animatrice socio-culturelle en centre de loisirs.	Célibataire.	Locataire d'une maison communale en lotissement.
Julie (30 ans)	- Bac ES.	Sans emploi.	Mariée. En couple depuis 15 ans avec Fabien (plombier électricien). Une fille de 5 ans, enceinte de son deuxième enfant.	Propriétaire d'une maison en lotissement avec son conjoint.
Cyrielle (25 ans)	- Bac S - formation d'ostéopathe.	Ostéopathe au sein de son propre cabinet.	En couple depuis 4 ans avec Louis (charpentier marin).	Vit dans la résidence secondaire de ses parents avec son conjoint.
Delphine (23 ans)	- Bac pro boulangerie-pâtisserie - Mention complémentaire traiteur.	Responsable caisses en moyenne surface.	En couple depuis 4 ans avec Bastien (plombier-chauffagiste). Enceinte de son premier enfant.	Propriétaire d'une maison en lotissement avec son conjoint.
Clémence (28 ans)	- BEP carrières sanitaires et sociales - diplôme d'État d'aide-soignante	Aide-soignante dans un centre hospitalier.	En couple depuis 6 ans avec Romain (menuisier). Un garçon de 2 ans.	Propriétaire d'une maison en lotissement avec son conjoint.
Alicia (27 ans)	- CAP coiffure - BP coiffure.	Coiffeuse (associée dans un salon).	En couple depuis un an avec Loïc (plombier-chauffagiste).	Vit chez sa mère.

- *Récapitulatif des observations*

LIEU	MOMENT DE LA JOURNÉE	ENQUÊTÉES PRESENTES	DESCRIPTION
Chez Émilie, puis « Chez Jeannot » (Nesmy)	Le samedi 4 novembre 2017 de 20h à 0h.	Mathilde, Alicia, Julie (avec leurs conjoints) et Émilie.	Afin de préparer le Nouvel An, Émilie a proposé au groupe d'amis un « apéro » chez elle avant de se rendre « Chez Jeannot ».
Chez les parents de Fannie (Saint-Vincent-sur-Jard)	Le samedi 11 novembre 2017 de 19h30 à 22h.	Manuella et Fannie.	Après une soirée annulée à La Rochelle avec d'autres amis, les deux jeunes femmes se sont donné rendez-vous chez les parents de Fannie (où elle résidait encore à ce moment-là) pour manger des pizzas ensemble.
Chez Mathilde et Amaury (La Boissière-des-Landes)	Le vendredi 15 décembre 2017 de 20h à 1h.	Mathilde, Julie, Alicia, Clémence, Delphine (avec leurs conjoints) et Émilie.	Mathilde et Amaury ont invité leurs amis pour l'anniversaire de ce dernier, dans leur nouvelle maison dans laquelle ils viennent juste d'emménager.
Chez Fannie (Le Bernard)	Le samedi 16 décembre 2017 de 20h à 0h.	Manuella et Fannie.	Tandis que Laure leur avait proposé de fêter un « Noël entre amis » avec les copains de son conjoint, les filles ont préféré se retrouver chez Fannie pour regarder l'émission « Miss France » en mangeant des crêpes préparées par Fannie. C'est également l'occasion de se retrouver dans sa maison dans laquelle elle vient juste d'emménager.
Dans la pizzeria « La Casa di Mama » (Saint-Vincent-sur-Jard)	Le samedi 13 janvier 2018 de 12h30 à 15h.	Laure, Manuella et Fannie.	Toutes trois se sont donné rendez-vous dans cette pizzeria dans laquelle elles ont l'habitude de venir.
Chez Manuella (Le Bernard)	Le samedi 20 janvier 2018 de 13h à 16h.	Laure, Manuella et Fannie.	Manuella nous a invités à manger chez elle.
Chez Mathilde et Amaury, puis « Chez Jeannot » (La Boissière-des-Landes, puis Nesmy)	Le samedi 20 janvier 2018 de 20h à 1h.	Mathilde, Alicia et Delphine (avec leurs conjoints).	Mathilde et Amaury ont invité leurs amis chez eux avant de se rendre dans le café qu'ils ont l'habitude de fréquenter.
Au restaurant « A la ferme » (La Roche-sur-Yon)	Le samedi 27 janvier 2018 de 20h à 1h.	Mathilde, Alicia, Cyrielle (avec leurs conjoints) et Émilie.	Le samedi précédent, Amaury avait proposé au groupe d'amis de se rendre dans ce restaurant dans lequel ils connaissent l'un des serveurs.
Chez mes parents	Le dimanche 4 février 2018 de 16h à 18h30.	Fannie.	J'ai proposé à Laure, Manuella et Fannie de nous voir chez mes parents pour varier les lieux dans lesquels je pouvais les retrouver. Seule Fannie était disponible, mais a accepté de venir tout de même.
Chez Manuella, puis à « La Maison de Clemenceau » (Le Bernard, puis Saint-Vincent-sur-Jard)	Le samedi 10 février 2018 de 14h30 à 17h.	Laure, Manuella et Fannie.	Toutes trois se sont retrouvées pour manger ensemble chez Manuella. N'étant pas disponible avant, les filles m'ont proposé de les rejoindre après le repas pour aller se balader ensemble. Finalement, seules Fannie et Laure viendront se balader ; Manuella souhaitant rester chez elle pour réviser ses cours.

Chez la mère d'Alicia (Nesmy)	Le vendredi 9 mars 2018 de 20h30 à 0h.	Mathilde, Alicia et Cyrielle (avec leurs conjoints).	Tandis que Mickaël (un ami des garçons) avait invité le groupe d'amis chez lui pour son anniversaire, Alicia avait proposé de se rejoindre chez elle avant pour « prendre un apéro ». N'ayant finalement aucune nouvelle de leur ami au cours de la soirée (attitude fréquente de sa part selon les garçons), nous sommes finalement restés chez la mère d'Alicia toute la soirée.
Au « Teq' Bowling »	Le vendredi 16 mars 2018 de 21h à 2h.	Laure et Fannie (ainsi que Baptiste, Axel et Florian : des amis)	Pour son anniversaire Laure a invité ses amis à se rejoindre au « Teq' Bowling » comme ils ont souvent l'habitude de faire le vendredi soir.
Chez les parents de Laure (Luçon)	Le samedi 24 mars 2018 de 20h30 à 2h.	Laure (avec son conjoint), Fannie, Manuella, et d'autres amis.	En plus de la soirée passée au « Teq' Bowling », Laure a également souhaité organiser une soirée dans la maison de ses parents (absents pour l'occasion) afin d'inviter davantage d'amis : copines de danse, et copains de son conjoint.
Au cabinet d'ostéopathe de Cyrielle (Saint-Avaugourd-des-Landes)	Le lundi 26 mars 2018 de 14h à 15h30.	Cyrielle.	Tandis que je passais récupérer le carnet de bord de Cyrielle, cette dernière n'avait pas de rendez-vous cet après-midi-là. Nous avons donc discuté ensemble.
Dans le café/bar « Chez Jeannot » (Nesmy)	Le samedi 7 avril 2018 de 20h30 à 2h.	Mathilde, Alicia, Cyrielle, Julie (avec leurs conjoints) et Émilie.	Pour son anniversaire, Cyrielle a invité le groupe d'amis dans le café où ils passeront la soirée.
Chez Mathilde et Amaury (La Boissière-des-Landes)	Le samedi 5 mai 2018 de 20h à 1h.	Mathilde, Alicia, Delphine, Clémence, Lucie, Cyrielle, Julie (et leurs conjoints), Fannie et Émilie.	Pour son anniversaire, Mathilde a proposé à son groupe d'amis, ainsi qu'à Fannie et Lucie, de venir chez elle.

- Grille du carnet de bord

JOUR :						
QU'AVEZ-VOUS FAIT AUJOURD'HUI ?						
De quelle heure à quelle heure ?	Quelle occupation ?	Où ?	D'AUTRES PERSONNES ÉTAIENT-ELLES AVEC VOUS ?		Vous a-t-on invité, ou avez-vous proposé de vous-même ces activités ?	Décrivez plus en détail ces activités.
			Prénom ?	Type de personne ?		

• Grille d'entretien

Talon sociologique	Grandir en Vendée	Le choix de s'installer en Vendée	Vivre en Vendée			
			Situation professionnelle	Situation matrimoniale	Loisirs	Lieux et cercles de sociabilité
<i>Enquêtée</i>	<i>Parcours scolaire</i>	<i>Le (non) impact des études</i>	<i>Travailler en Vendée</i>	<i>Célibat</i>	<i>Engagements associatifs</i>	<i>Amis</i>
<ul style="list-style-type: none"> - où et quand êtes-vous née ? - avez-vous reçu une éducation religieuse ? - si oui, êtes-vous croyante/pratiquante aujourd'hui ? - quelle est votre situation matrimoniale ? - quelle est votre situation professionnelle ? 	<ul style="list-style-type: none"> - quelle école primaire avez-vous fréquentée ? (<i>privé/public, lieu</i>) - quel collègue avez-vous fréquenté ? (<i>privé/public, lieu</i>) 	<ul style="list-style-type: none"> - lorsque vous faites le choix de vous installer en Vendée, avez-vous fini vos études ? - vos études vous ont-elles amené à vivre ailleurs qu'en Vendée ? - si oui, dans quelle ville et durant combien d'années ? - pourquoi n'avez-vous pas voulu rester vivre dans cette ville ? 	<ul style="list-style-type: none"> - avez-vous occupé un/des emplois avant de vous installer en Vendée ? - lorsque vous faites le choix de vous installer en Vendée, avez-vous un emploi ? - votre carrière professionnelle a-t-elle influencé votre choix de vivre en Vendée ? 	<ul style="list-style-type: none"> - depuis combien de temps êtes-vous célibataire ? - est-ce un choix ou une contrainte pour vous ? - si c'est une contrainte, comment essayez-vous de remédier à cela ? - quelles sont vos attentes vis-à-vis de votre future conjoint.e ? 	<ul style="list-style-type: none"> - faites-vous partie d'associations ? - si oui, lesquelles ? - pourquoi avoir choisi de vous y engager ? - quel rôle tenez-vous dans cette association ? <p><i>Engagement politique</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - êtes-vous intéressée par la politique ? - allez-vous voter ? - êtes-vous engagée ? 	<ul style="list-style-type: none"> - qui sont vos ami.es ? (<i>lieu de rencontre, depuis combien d'années</i>) - à quelle fréquence les voyez-vous ?
<i>Parents</i>	<ul style="list-style-type: none"> - poursuivez-vous vos études à la fin du collège ? - si oui, vers quel lycée vous orientez-vous ? (<i>privé/public, lieu, type d'orientation</i>) - comment ce choix s'est-il fait ? 	<i>L'explication du choix</i>	<i>Parcours professionnel</i>	<i>La mise en couple</i>	<i>Loisirs</i>	<i>Famille</i>
<ul style="list-style-type: none"> - quelle est la situation matrimoniale de vos parents ? - quelle est leur profession ? - combien d'enfants ont-ils ? 	<ul style="list-style-type: none"> - poursuivez-vous vos études à la fin du lycée ? - si oui, vers quelles études supérieures vous orientez-vous ? (<i>privé/public, lieu, type d'orientation</i>) - comment ce choix s'est-il fait ? 	<ul style="list-style-type: none"> - depuis combien d'années êtes-vous installée en Vendée ? - quelles sont les raisons qui vous ont décidé à vivre en Vendée ? 	<ul style="list-style-type: none"> - depuis votre installation en Vendée, quel.s emploi.s avez-vous occupé ? (<i>privé/public, structure, lieu, missions</i>) - ces emplois correspondent-ils à vos études ? - si non, pourquoi les avoir choisis ? - avez-vous déjà eu des opportunités d'emplois en dehors de la Vendée ? - si oui, pourquoi ne pas les avoir acceptées ? - dans le futur, envisagez-vous de partir travailler en dehors de la Vendée ? 	<ul style="list-style-type: none"> - pouvez-vous me décrire votre rencontre ? (<i>date, lieu, etc.</i>) - qu'est-ce qui vous a plu chez lui.elle ? - comment s'est faite la mise en couple ? - avez-vous décidé de vous installer ensemble ? - qui en est l'initiateur ? - où vous êtes-vous installés ? - est-ce un nouveau logement ou celui dans lequel vous ou votre conjoint habitait déjà ? - avez changé de logement par la suite ? 	<ul style="list-style-type: none"> - lorsque vous avez du temps libre, qu'aimez-vous faire ? - pratiquez-vous un sport ? (<i>lequel, où, avec qui, depuis combien de temps</i>) - aimez-vous/pratiquez-vous de la musique ? (<i>quel instrument, où, avec qui, depuis combien de temps</i>) - aimez-vous lire ? (<i>quel genre, quelle fréquence, depuis combien de temps, lieu d'achat</i>) - aimez-vous l'art ? (<i>lequel, où, avec qui, depuis combien de temps</i>) 	<ul style="list-style-type: none"> - à quelle fréquence les voyez-vous ? - vos parents vous rendent-ils service ? (<i>nourriture, linge, argent, etc.</i>)
<i>Conjoint.e</i>	<ul style="list-style-type: none"> - poursuivez-vous vos études à la fin du lycée ? - si oui, vers quelles études supérieures vous orientez-vous ? (<i>privé/public, lieu, type d'orientation</i>) - comment ce choix s'est-il fait ? 	<i>Le logement</i>		<i>Les enfants</i>		<i>Lieux</i>
<ul style="list-style-type: none"> - où et quand est-il.elle né.e ? - quel est son dernier diplôme scolaire ? - quelle est sa profession ? 	<ul style="list-style-type: none"> - poursuivez-vous vos études à la fin du lycée ? - si oui, vers quelles études supérieures vous orientez-vous ? (<i>privé/public, lieu, type d'orientation</i>) - comment ce choix s'est-il fait ? 	<ul style="list-style-type: none"> - lorsque vous faites le choix de vous installer en Vendée, décidez-vous de partir de chez vos parents ? - si oui, vous installez-vous toute seule ? - si ce n'est pas le cas, avec qui vivez-vous ? - à partir de quels critères avez-vous cherché votre logement ? (<i>lieu, type</i>) - habitez-vous loin de chez vos parents ? de vos amis ? 		<ul style="list-style-type: none"> - avez-vous des enfants ? - si oui, quand avez-vous décidé d'avoir des enfants ? - qui en est l'initiateur ? 		<ul style="list-style-type: none"> - quels lieux avez-vous l'habitude de fréquenter ? (<i>cf. carnet de bord rempli par l'enquêtée</i>)
						<i>Le téléphone portable</i>
						<ul style="list-style-type: none"> - utilisez-vous souvent votre portable ? - quelle en est votre utilisation ? (<i>applications, échanges de SMS</i>)

- *Exemple de retranscription d'entretien*

Alicia m'accueille chez sa mère à Nesmy, où elle vit depuis qu'elle est petite. Lorsque j'arrive en début d'après-midi ce dimanche, sa mère est également présente, et c'est d'ailleurs elle qui prend les « commandes » en indiquant qu'elle va nous laisser « tranquille » pour faire l'entretien, mais propose de prendre un thé auparavant. Ce que j'accepte. Tandis qu'Alicia me propose plusieurs types de thé, une discussion se lance autour de l'émission télévisée qu'elles étaient en train de regarder avant mon arrivée : Maison à vendre sur M6. La mère d'Alicia m'explique qu'elle apprécie beaucoup cette émission, ainsi que Recherche appartement ou maison, puisque ça donne parfois « des idées de déco ». Pour autant, elle trouve que les émissions sont trop souvent rediffusées ; il lui arrive ainsi régulièrement de tomber sur un épisode qu'elle a déjà vu. Après 30 minutes de discussion, la mère d'Alicia indique qu'elle part rendre visite à sa mère et qu'elle sera de retour un peu plus tard. Une fois sa mère partie, je débute l'entretien avec Alicia. Bien que timide, nous abordons tout de même plusieurs sujets, et elle se confie relativement facilement y compris sur des sujets délicats (décès de son père, relations sentimentales destructrices, etc.). Mais après 2 heures d'entretien, Loïc son conjoint vient lui rendre visite. Le comportement d'Alicia devient alors différent ; n'osant plus vraiment répondre à mes questions. Elle devient évasive, hésitante dans les réponses, et relativement fermée à la discussion ne souhaitant visiblement pas se prêter à l'exercice devant son conjoint. Quelques minutes après, c'est sa mère qui rentre elle aussi. Cette deuxième présence ne fait qu'accentuer le comportement d'Alicia qui ne semble plus vouloir répondre aux questions. Il est notamment question de politique et Alicia ne souhaite visiblement pas me dire pour qui elle a voté. Elle indique alors, en parlant relativement bas, qu'elle a voté blanc. Pourtant lorsque je lui demande plus d'informations à ce sujet, elle ne me répond pas et donne le sentiment qu'elle n'a pas du tout voté blanc, mais qu'elle a préféré répondre cela afin de ne pas discuter de politique devant moi en présence de son conjoint et de sa mère.

I (interviewer) : du coup pour commencer, donc l'idée c'est de parler de toi, de ta vie, de ton parcours, un peu de tout ça. Peut-être pour commencer, si tu pouvais revenir, voilà sur ton enfance : où t'es née ? Où t'as grandi ? Voilà, me parler un peu de tes parents. Voilà, ton enfance quoi.

A (Alicia) : d'accord. Donc, beh moi je suis née à la Roche. Mais j'habitais à Chaillé-sous-les-Ormeaux pendant 5 ans et après mes parents ont fait construire donc voilà. Après pff... l'enfance, je suis fille unique donc voilà après c'est... c'est bien et pas bien. Voilà, c'est que oui on est chouchouté, mais on a un manque.

I : ouais ? Donc si on revient un peu, donc tes parents habitaient sur Chaillé ? C'était une location, un achat qu'ils avaient ?

À : une location !

I : une location. C'que eux-mêmes sont issus...

À : ma maman est issue de la Boissière-des-Landes et puis mon papa de Saint-Florent.

I : d'accord. Et alors l'un et l'autre ils ont fait quoi comme études ? Métiers ?

À : alors ma maman a fait des études de couture. Et puis mon papa, plombier-chauffagiste.

I : d'accord. C'était quoi ? C'était type CAP, des Bacs, c'était quoi ?

À : CAP ouais.

I : CAP. Les deux ?

A : ouais. Et puis papa a du avoir après un Brevet, fin voilà.

I : d'accord. Et donc ils se sont rencontrés dans le coin et donc ils se sont installés à Chaillé ?

À : c'est ça.

I : et donc du coup, à ce moment-là, chacun était, donc ta mère couturière et ton père plombier ?

A : hum. C'est ça.

I : et donc ils ont décidé de faire construire tu me disais ?

A : oui. Déjà c'était un projet qu'ils avaient depuis un petit moment, mais la location où ils étaient était pas chère donc en fait ça les a freinés un peu entre parenthèses quoi.

I : d'accord, OK. Et alors ils voulaient pas faire construire sur Chaillé ?

À : pff... pas spécialement. Fin voilà, après ils s'en fichaient.

I : ils ont cherché...

À : ouais c'est ça où... ouais.

I : d'accord. Et vous êtes venus là, toi t'avais 5 ans ?

À : c'est ça.

I : d'accord. Et donc tu me disais que t'avais pas de frères et sœurs et que être fille unique...

À : alors tout le monde dit ah tu dois être trop bien ! T'as personne pour t'embêter et tout, mais en fait t'as un manque quand même. T'as le manque beh de l'amour d'un frère ou d'une sœur et puis des petites chamailleries. Voilà c'est des petites choses. Et puis pour jouer, fin faut trouver des jeux où t'es toute seule. Ou sinon t'es toujours en train de dire : ah tient est-ce que tu peux jouer avec moi ? Fin je sais que j'ai beaucoup demandé à mes parents, à ma mamie, parce que c'est ma mamie qui me gardait quand j'étais petite. Donc voilà je demandais souvent à ma mamie, mon papi de jouer.

I : ouais tu sollicitais...

A : beaucoup ! Beaucoup, parce que je savais pas jouer toute seule.

I : et alors, c'était un choix de tes parents d'avoir qu'un seul enfant ? Ou c'est que ça s'est fait comme ça ?

À : j'ai tellement été chiante (*rires*). Que ça a dégoutté maman. Ouais papa aurait bien voulu un deuxième. Mais je les réveillais huit à dix fois par nuit. Jusqu'à l'âge de 3 ans.

I : tu pleurais beaucoup ?

A : ouais. Ouais.

I : donc ils ont dit stop ? (*rires*)

À : bah maman à dit : nan, nan je veux pas de deuxième ! (*rires*)

I : (*rires*) donc ouais toi tu t'es un peu ennuyé parfois ?

A : ouais. Ah ouais ! Même encore, je vois, fin mon papa a eu des ennuis de santé, eh beh là c'est pareil on est tous seuls pour affronter ça et c'est pas évident. C'que après t'as tous tes copains qui te tourment le dos fin voilà. Tu peux pas compter sur grand monde hein.

I : après quand t'étais petite, je sais pas t'avais pas de voisins par exemple ?

À : si, si !

I : ou je sais pas de cousins, cousines ?

À : si, si. J'avais une voisine un peu plus bas, donc on se voyait les week-ends, fin voilà. Si, si. Et puis après chez mamie j'avais mon meilleur copain, sa mamie en fait habitait à côté. Donc du coup beh on se voyait tous les jours, tous les soirs après l'école on se voyait. Mais ça remplace pas un frère ou une sœur quoi.

I : ouais bien sûr. Et alors tu me parles beaucoup de ta grand-mère, c'est paternelle ou maternelle ?

À : maternelle.

I : maternelle. Et donc elle te gardait avant que t'aïlles à l'école en fait ?

À : hum, elle m'a gardé tout bébé. Et puis après quand j'allais à l'école aussi. Parce qu'en fait ma mamie habite Nesmy et j'allais à l'école à Nesmy. Donc du coup beh elle venait me chercher le midi, je mangeais chez elle, hop le soir, elle revenait me chercher à l'école, fin voilà.

I : d'accord. Elle faisait quoi ta grand-mère elle ?

À : du coup elle ne travaillait pas et quand mon papi est décédé, elle s'est mise nourrice.

I : d'accord, OK. Donc ça veut dire qu'elle avait d'autres enfants en plus de toi, ou ça s'est fait après ? Ou avant ?

À : beh avant non. Et puis à partir, quand est-ce qu'elle s'est mise à travailler ? Je devais avoir pff... 8-9 ans.

I : donc ça veut dire que ta grand-mère elle est assez jeune ? Ou tes parents t'ont eu jeunes ?

À : beh tu vois ma mamie a eu 74 ans.

I : ouais quand même.

À : plus très dynamique et tout. Ouais j'ai eu cette chance-là.

I : donc t'es assez proche d'elle depuis que t'es toute petite si je comprends bien ?

À : c'est ça.

I : t'as gardé ce lien avec elle aujourd'hui encore ?

A : ah oui ! Ah oui, oui. Beh elle vient quasiment tous les jours, fin voilà ah ouais, ouais ! Ouais on a un lien, t'façon on est très fusionnelles que ce soit avec ma mamie ou maman, fin voilà on est fusionnelles.

I : et ta grand-mère paternelle tu la vois moins elle ?

À : elle est décédée. En fait moi mon grand-père et ma grand-mère paternels sont décédés, et maternelle mon grand-père est décédé aussi. Mais j'étais toute petite.

I : OK. Et donc quand t'étais petite, t'as commencé à aller à l'école un petit peu à Chaillé ?

A : du tout !

I : nan ?

À : nan parce que mon papa travaillait sur la Roche donc il me déposait chez ma mamie et puis mon papi et en fait après ma mamie m'emmenait à l'école à Nesmy.

I : donc même quand ils habitaient à Chaillé, t'étais déjà à l'école à Nesmy ?

A : ouais !

I : peut-être parce qu'ils savaient qu'ils allaient faire construire sur Nesmy ?

À : nan c'était parce que mamie me gardait donc c'était plus simple.

I : d'accord. Donc à Nesmy c'était quoi ? C'est privé, public ?

À : privé !

I : privé ouais.

À : fin t'as les deux hein, mais moi je suis allée au privé.

I : donc là t'as fait tout ton primaire dans cette école-là ?

A : ouais.

I : ça se passait bien ? T'aimais bien ?

À : nan !

I : nan ?

À : nan !

I : nan t'aimais pas ?

À : ah nan l'école me stressait beaucoup.

I : c'est-à-dire ?

A : très timide ! Donc je me renfermais, fin voilà, c'était... pour moi le dimanche soir, j'en étais déjà malade de reprendre l'école hein. Ah oui, oui ! Ouais c'était...

I : parce que t'arrivais pas à te faire de copains ? Parce que...

À : ouais de toute façon j'avais du mal à aller vers les autres donc oui c'était dur, dur hum.

I : ouais t'en gardes pas de souvenirs...

A : du tout ! Du tout. Et puis ouais j'en garde le souvenir de, fin ouais en général beaucoup de moqueries, tu vois de choses comme ça, parce que je parlais pas, parce que j'étais dans mon coin et tout donc beaucoup de moqueries ouais.

I : ah ouais ça se passait pas forcément très bien avec les autres ?

À : nan. Nan. Après j'en ai eu des copains, copines quand même qui étaient bien. Mais je vois ceux qui avaient un an de plus que moi, ils étaient pas très sympathiques ! Et j'en garde ce souvenir en fait.

I : ouais donc t'as peut-être pas gardé d'amitiés forcément de l'école ?

A : du tout. Beh fin, maintenant que je suis avec Loïc j'en recroise.

I : ouais, donc l'école c'était pas...

À : nan du tout.

I : quelque chose qui te... oui, c'était pas...

À : ça me stressait. Fin voilà.

I : ça te stressait aussi je veux dire en classe ? D'être interrogée par exemple ? De devoir aller au tableau ?

A : ah oui ! Han ! Ah beh de devoir parler oh là, là je me faisais toute petite hein. J'en étais même bête parce que c'est vrai que même avec la famille, c'est pour te dire ! Avec les frères et sœurs de papa, je ne parlais pas. J'arrivais à peine à dire bonjour tellement j'étais timide tu vois ?

I : et alors plus avec les frères et sœurs du côté de ton père que de ta mère ?

À : alors maman est fille unique elle aussi.

I : ah !

À : mais après avec les cousins de maman oui je parlais tu vois. Mais côté papa...

I : tu voyais peut-être un peu moins la famille du côté de ton père ?

A : aussi. Aussi ouais.

I : c'que lui, donc ses frères et sœurs, je sais pas c'est une grande famille ?

À : ils étaient huit.

I : ah oui ! Et ils sont eux aussi par ici ?

À : la plus loin habite Saint-Hilaire-la-Forêt.

I : d'accord ! Ah oui ils sont restés dans le secteur tous ?

À : la plupart sont sur Saint-Florent, ouais.

I : ouais, OK. Donc oui, donc t'étais assez timide à l'école, fin même en règle générale tu me dis ?

À : c'est ça.

I : et est-ce que du coup à l'école ça se traduisait, je sais pas au niveau des devoirs ?

A : ah oui !

I : est-ce que du coup t'en faisais trois fois plus ? Ou à l'inverse tu voulais rien faire ?

À : je bossais beaucoup, mais arrivé devant mon évaluation je perdais tous mes moyens.

I : donc même en contrôle écrit ?

A : ouais.

I : d'accord. Donc tu connaissais...

À : oui, mais arrivé voilà sur la feuille pff... tout était parti ! Et pour gérer tout ça c'est dur parce que beh du coup tu sais les profs ils t'enfoncent encore plus quoi.

I : oui, eux, je sais pas par exemple...

À : ils cherchaient pas à savoir.

I : ils prenaient pas de rendez-vous avec tes parents pour en discuter ?

À : bah t'façon ça revenait toujours à la même chose : Alicia est lente. Alicia travaille mais du coup les notes suivent pas. Fin tu vois c'était que des choses comme ça. Et les parents avaient beau le dire, ils voulaient pas savoir.

I : oui ils percevaient pas en fait ton stress ?

A : du tout ! Du tout. Alicia est très timide, ah beh ça tous les ans j'entendais la même chose en fait.

I : et t'as réussi quand même, c'que tu me dis si en évaluation tu perdais tes moyens et que du coup les notes c'était un peu compliqué.

À : ah beh c'est ça !

I : t'as réussi à passer sans redoublements au niveau du primaire ?

À : oui au primaire ouais nickel quand même.

I : et donc arrivé en CM2, moment où il fallait partir au collège.

À : c'est ça.

I : qu'est-ce qui s'est passé pour toi ? Ça t'a provoqué une encore plus grande peur ?

À : beh au début oui tu te dis à la 6^{ème} tu va être qu'avec des grands et tout ça fait peur. Et puis en fait pff...

I : pas pire ?

À : nan. Nan.

I : donc le collège t'es partie où toi ?

À : Saint-Louis à la Roche.

I : ça c'est privé aussi ?

A : privé ouais.

I : donc le collège ça se passe comment ?

À : euh... alors j'ai redoublé ma 5^{ème} mais sinon après fin voilà ça s'est bien passé.

I : t'étais moins timide, c'était pareil ?

À : ah si quand même. En fait c'est quand j'ai commencé mon apprentissage que là du coup...

I : tu t'es un peu libérée ?

À : c'est ça. Parce que j'étais dans mon élément.

I : mais donc avant pendant le collège c'était pareil ? Les évaluations c'était compliqué ?

À : ah bah oui, oui !

I : et au niveau des camarades de classe, c'était un peu mieux ?

A : oui. Ouais.

I : là t'as lié plus d'amitiés ?

À : ah oui là j'ai gardé des contacts.

I : donc là tu fais donc tu m'as dit tu redoubles le 5^{ème} et puis après tu fais ta scolarité ?

À : voilà c'est ça. Et puis après, beh après la 3^{ème} je suis rentrée en apprentissage.

I : donc t'avais eu des stages au collège ?

À : beh de trois jours.

I : que t'avais fait où ?

À : j'avais fait à Nesmy.

I : donc en salon de coiffure ?

A : ouais. C'est ça.

I : et donc comment ça t'es venu en fait ce projet professionnel ?

À : depuis l'âge de 5 ans. J'ai toujours voulu faire ça. Oui.

I : mais fin ça vient d'où ?

À : je sais pas. J'ai toujours dit je veux être coiffeuse.

I : t'as personne dans ton entourage qui est coiffeuse ?

A : du tout ! Nan, mais je voulais... je sais pas comment c'est venu quoi, mais oui. C'était vraiment mon rêve ! Coiffeuse, et puis vu que les profs aussi ont tendance à te rabaisser : oui de toute façon la coiffure y'a pas de débouchés, nanana. Alors pense à un autre métier.

I : ah ils te disaient ça au collège ?

A : ouais.

I : ah bon ?

À : bah même, je me souviens en CM2, parce que déjà ils te demandent et tout. Et déjà voilà j'avais dit moi je veux être coiffeuse. Ouais beh y'a pas de débouchés ! Fin tu vois, moi je trouve que les profs ils te montent pas vers le haut, toujours ils te rabaisent.

I : oui ça t'a pas aidé non plus.

A : du tout ! Nan, nan.

I : et donc ils te demandaient de trouver un autre métier que ça ?

A : au cas ou ouais.

I : et alors t'avais trouvé un autre métier au cas ou toi ?

A : oui. Avec les enfants. Mais alors c'est pareil, là quand j'ai dit : oui beh je veux avec les enfants. Ouais bah c'est pareil y'a pas de débouchés !

I : alors tu voulais faire quoi avec les enfants ?

À : m'en occuper ! Fin voilà je voulais être dans la petite enfance.

I : oui type en crèche ou nourrice, ou des choses comme ça ?

À : c'est ça, ouais.

I : donc là c'était pas bien non plus ?

A : non.

I : bon. Donc avec tout ça ?

À : avec tout ça beh j'ai quand même cherché en coiffure d'abord.

I : tes parents ils en pensaient quoi eux de ça, de ces projets, de ce que disaient les profs ?

À : ils m'ont dit : suit tes rêves.

I : ouais eux ils te soutenaient ?

A : tout à fait ouais. Donc du coup j'ai fait mon petit CV et puis après je me suis présenté dans les salons, j'ai fait tous les alentours et tout.

I : parce que donc après la 3^{ème} tu t'inscris dans quel...

A : à l'Esfora. J'ai fait une préinscription à Esfora. Et au cas où je m'étais inscrite en école de coiffure.

I : alors c'est quoi en fait la différence ?

À : beh Esfora c'est vraiment l'apprentissage donc faut que tu trouves un patron.

I : donc c'est quoi ? C'est un CAP ?

À : c'est ça, CAP, mais tu pouvais aussi très bien passer ton CAP en école de coiffure. Donc là vraiment l'école quoi. Après je crois que t'avais à peu près, un stage de dix semaines, je crois, c'était un truc comme ça. Mais bon on nous conseillait pas, après tu trouves moins de boulot en allant en école de coiffure, qu'en apprentissage.

I : ah ouais ?

À : parce y'a moins de pratique en école.

I : bah oui, mais c'est un peu dommage pour une école qui est censée être...

A : ouais. Donc beh du coup voilà j'ai trouvé un apprentissage.

I : c'était où cette école de coiffure ?

A : à la Roche.

I : à la Roche aussi. OK. Donc oui toi tu savais que Esfora c'était mieux a priori ?

A : ouais. Ouais puis j'avais que des bons retours de l'Esfora alors que l'école...

I : ah ouais ?

A : oui.

I : d'accord. OK. Donc tu cherches un patron ?

À : ouais j'ai fait plus de 150 salons pour mon CAP.

I : 150 salons ?!

À : deux réponses positives. Deux oui.

I : mais alors 150 salons ?! Mais ça veut dire que t'as balayé quelles communes ?

À : à la Roche t'en avais beaucoup. Déjà à la Roche t'en as beaucoup. Et après j'ai fait tous les alentours : Saint-Florent, je suis même allée jusqu'à Mouilleron-le-Captif, enfin ouais, ouais j'ai fait une bonne, fin voilà.

I : oui toi t'avais vraiment ce projet-là, il fallait que tu trouves quoi ?

A : ah oui ! Ah oui, oui.

I : ouais, OK. Et donc sur ces 150, t'en as deux qui acceptent ?

À : deux qui disent oui, ils prenaient des apprentis. Deux sur la Roche en fait. Et le même jour en l'espace d'une demi-heure j'ai eu les deux réponses en disant que j'étais acceptée dans les deux.

I : alors c'était quoi comme salons ? C'était lesquels ?

À : alors à Leclerc aux Oudairies, c'était... Sagot. Et après, rue Joffre, les Frangines. En face le Crédit Mutuel.

I : d'accord, OK.

À : qui maintenant n'est plus un salon de coiffure, c'est un salon de toilettage.

I : oui beh oui ça me disait rien un salon de coiffure. D'accord, OK. Et donc les deux te disent oui ? Alors comment tu fais pour choisir ?

À : beh en fait c'est la première qui m'a appelé j'ai accepté parce que je savais pas.

I : donc ça correspondait au quel ?

À : les Frangines. Ouais et alors là j'ai pas regretté ! T'façon me connaissait j'étais mieux dans un petit salon que dans un grand salon comme Leclerc.

I : ah parce que c'était pas le même type...

A : du tout !

I : parce que donc les Frangines c'était...

À : c'était très familial. D'ailleurs c'est mon ancienne patronne avait deux sœurs et en fait c'est ses deux sœurs qui ont choisi le nom du salon, d'où les Frangines.

I : d'accord. Donc elles étaient trois ?

À : même pas elle était toute seule en fait. Mais, ses sœurs étaient pas du tout du métier, mais c'est elles qui ont choisi le nom du salon.

I : d'accord. Et donc elle avait pas d'employés elle, elle était vraiment toute seule ?

À : nan elle a pris que des apprentis. Ouais.

I : et alors l'autre ?

À : l'autre bah pff...

I : ils étaient nombreux ?

À : ouais voilà ils étaient 9, donc j'aurais été moins...

I : OK oui c'était vraiment pas du tout le même genre.

A : du tout, du tout.

I : d'accord, OK. Donc toi t'avais donné la première réponse ?

À : voilà et en fait j'ai rien regretté parce que ça a été comme ma deuxième maman, j'ai beaucoup appris avec elle. Mais sur tout hein, sur la vie.

I : ouais pas que sur le métier ?

À : pas que sur le métier, elle m'a appris beaucoup de choses.

I : d'accord. Donc là, ça a été deux années de CAP pour toi ?

À : voilà, plus deux années de BP, parce qu'elle m'a gardé 4 ans en fait. Et c'était la première fois qu'elle gardait une apprentie aussi longtemps. D'habitude elle prenait que des CAP. Et là, elle m'a dit : bon allé on tente le BP ensemble.

I : c'est elle qui t'a un peu encouragée en fait ?

A : ouais.

I : c'est que donc toi t'es rentrée en CAP, donc là ça s'est mieux passé du point de vue scolaire ?

A : oui.

I : tu te sentais plus à l'aise en cours ?

À : c'est ça. Même si y'avait toujours ce stress, après c'est ma nature, je suis de nature stressée. Et par moment ouais j'avais quand même des baisses, des gros coups de stress. Ou

I : mais globalement c'était un peu mieux ?

A : ouais.

I : et donc à la fin du CAP, fin même durant le CAP, toi t'envisages de poursuivre après ?

A : ah oui !

I : ou pour toi tu fais le CAP et...

À : ah nan, nan c'était CAP, BP. Ah oui, oui. Parce qu'avec le CAP en fait tu peux rien faire. Tu peux pas te mettre à ton compte. À domicile tu peux pas faire

tout ce qui est technique, donc couleurs, permanentes, tout ça tu peux pas. Donc le BP c'est quand même mieux.

I : donc toi dès le début t'avais envisagé ça ?

A : hum.

I : et du coup t'avais ta patronne qui t'encourageait ?

À : aussi ouais.

I : ouais du fait de pas avoir à rechercher quelqu'un j'image aussi que c'était un bon coup de pouce.

À : ah le bonheur ! Ah oui.

I : surtout si tu te sentais bien.

À : c'est ça.

I : donc là tu fais 4 ans là-bas, donc oui tu passes les années, t'obtiens les diplômes ?

À : sauf mon BP, fin pourtant je le sentais bien et en fait j'ai eu un souci avec un modèle. Mon modèle m'a lâché pff deux mois avant le brevet, et du coup j'avais un modèle, mais j'avais pas assez de longueurs. Et ça m'a plombé ma moyenne.

I : mince !

À : ouais c'que c'était un gros coef donc du coup ça m'a plombé ma moyenne et j'ai pas eu mon examen de 0,25.

I : et y'a pas de rattrapages ?

À : nan. Nan. Donc j'ai été obligé de repasser.

I : t'as refait quand même ?

À : voilà. Mais obligé de rechercher une autre patronne parce que beh Gaëlle ne pouvait pas me garder parce qu'elle voulait arrêter le métier. Et en fait on avait en projet, donc en gros ouais ça c'est pas voilà c'était peut-être un signe aussi

hein ! Je devais reprendre le salon là-bas. Ouais. Vu qu'elle voulait arrêté, elle m'a dit : beh écoute Alicia, est-ce que ça t'intéresse de prendre le salon ? Alors, tu sais à 18 ans tu te dis oh la vache !

I : ouais c'était un gros projet !

À : voilà. Mais bon. Comme quoi elle me faisait confiance aussi. Et en fait beh du coup elle me dit beh je suis désolée, mais là je peux vraiment plus. Parce qu'en fait sa maman habitait au-dessus. Et ça se passait pas bien. Donc elle voulait quitter l'endroit, fin voilà. Elle en pouvait plus.

I : d'accord. Donc, juste pour une année t'as dû chercher quelqu'un ?

À : j'ai dû chercher.

I : alors ça a pas été compliqué ça juste pour une année ?

À : alors j'ai eu un coup de bol là aussi. J'ai un ami qui me dit : beh écoute ma coiffeuse, bon elle recherche pas, mais présente-toi quand même. Elle m'a de venir, que tu te présentes. Et puis j'y suis allée, puis elle a eu le coup de cœur.

I : alors ça c'était où ?

A : à Chaillé.

I : à Chaillé OK. Et alors à ce moment-là ça veut dire que c'était la tante de Mathilde ? Ou c'était déjà...

À : c'était déjà vendu ouais. Ça faisait deux ans que c'était vendu.

I : d'accord. Et juste je reviens, quand t'étais à la Roche tu faisais comment pour te... c'que donc t'habitais toujours chez tes parents ici à Nesmy ?

A : ouais.

I : tu faisais comment en fait pour te déplacer ?

À : alors ma mamie gardait une petite et sa maman travaillait au commissariat de police.

I : ouais juste à côté.

À : et on avait les mêmes horaires. À peu près, bon des fois elle m'attendait. Moi en fait j'embauchais plus tôt quand même parce que je crois qu'elle embauchait à 9 heures moins le quart, et à 8 heures 20 on était à la Roche et moi en attendant je faisais le ménage au salon et puis ça séchait et tout. Et puis bah après le soir bah elle m'attendait pff 10 minutes tu vois ? On avait les mêmes horaires. Donc elle venait me chercher, puis elle venait me reconduire.

I : super ! Mais quand t'as déposé tes CV tu savais pas que t'aurais cette...

À : je savais pas voilà.

I : tu t'es pas inquiété de te dire comment je vais faire pour y aller ?

À : nan. Nan parce qu'on s'est dit au pire y'a un scooter si c'est sur la Roche hop ça sera un scooter.

I : t'avais un scooter ?

À : nan. Puis j'en voulais pas.

I : si vraiment il avait fallu tes parents acceptaient de te payer le scooter pour aller sur la Roche.

À : c'est ça. Voilà.

I : d'accord. Donc tout ça passe, donc deux ans, deux ans donc 19 ans. Et donc à 19 ans tu reprends une nouvelle année à Chaillé ?

À : c'est ça.

I : OK. Donc là t'y allais comment ? T'avais eu ton permis entre temps ?

A : oui. Oui, oui.

I : ouais t'avais passé ton permis ?

A : ouais.

I : tes parents t'avaient financé le permis ?

À : hum c'est ça. Même pas c'est ma mamie qui m'a payé mon permis.

I : c'est ta mamie ?

À : ouais c'était mon cadeau bah mon cadeau d'anniversaire. Beh j'étais sa seule petite fille alors.

I : ouais, donc dès tes 18 ans en fait t'as passé le permis ?

À : ah bah oui j'ai passé le permis une semaine après avoir, bah après j'ai eu aussi de la conduite accompagnée. J'ai fait ma conduite accompagnée donc du coup ça aide aussi.

I : et alors après pour la voiture ? C'est toi qui te l'es payé ? Ça s'est passé comment ?

À : c'est mes parents qui me l'ont offert.

I : ouais donc t'avais ta voiture à ce moment-là et puis tu pouvais te déplacer ?

À : c'est ça, ouais.

I : OK. Et donc là tu vas à Chaillé. Donc elle a un coup de cœur pour toi, et elle accepte de te prendre.

À : c'est ça.

I : et alors ça se passe comment cette nouvelle année ?

À : bien. Très bien. Ouais, ouais.

I : toujours très bien ?

À : ouais j'ai... après j'ai fait d'autres connaissances. En cours. Et ouais ça s'est bien passé.

I : ouais parce que du coup pendant ces 4 années tu t'es fait des amies ?

A : ouais.

I : dont t'es toujours proche aujourd'hui ?

A : maintenant nan. Nan j'ai plus gardé de copines du collège.

I : mais à ce moment-là en tout cas t'avais des amies ?

A : ouais, hum, hum.

I : que tu voyais régulièrement ?

À : c'est ça. Après régulièrement... j'étais avec quelqu'un qui me privait de mes copines. Donc du coup j'ai perdu aussi beaucoup de mes copines, voilà.

I : d'accord. Alors, on finit ton parcours scolaire et on revient là-dessus juste après.

À : c'est ça.

I : donc cette nouvelle année à Chaillé qui se passe bien ?

A : oui.

I : et donc cette fois-ci l'examen ça donne quoi ?

À : c'était bon. Large ! (*rires*)

I : la bonne longueur de cheveux ? (*rires*)

À : voilà c'est ça ! Ah ouais, ouais c'était bon

I : ouais c'était important pour toi de le repasser, tu te serais pas vu partir et pas l'avoir ?

À : ah nan ! Du tout.

I : maintenant que tu t'étais engagée là-dedans ?

À : c'est ça. Ah ouais ça a été un gros échec quand j'ai appris que beh j'avais pas quoi. Pourtant je le sentais bien, mais en fait après on m'a dit la longueur.

I : ouais ça a été dur à accepter ça pour toi ?

A : ouais. Ouais, quand même. Bah c'était un échec quoi fin voilà hein.

I : ouais puis tu pensais que ça le faisait...

À : ah ouais ! Pour une fois que j'étais sûre de moi, c'est ça le truc. C'est que pour une fois j'étais sûre de moi et une claque !

I : aïe, ouais ça aide pas derrière à mon avis ?

À : nan du tout.

I : ouais tu doutes plus ?

À : c'est ça.

I : ouais, OK. Donc bon finalement l'année d'après c'est bon.

À : voilà.

I : ça rattrape peut-être un peu ? Ca te reboost ?

A : oui quand même, ouais.

I : et je veux dire, pendant donc ces 5 années, voilà ça confirme que la coiffure c'est ce que tu veux faire ?

A : ah oui ! Ah oui, oui !

I : t'as jamais eu de doutes en te disant en fait nan ?

À : nan jamais. Nan, nan. Toujours foncer.

I : et donc t'as ton BP ?

À : ouais et donc Laetitia ne pouvait pas me garder niveau financier, voilà elle m'a dit : je suis désolée je peux pas, mais voilà je te dis pas qu'un jour quand les finances seront mieux je ferais pas appelle à toi. Donc je recherche du boulot, j'ai fait plein de salons et puis j'ai été prise à la Chaize-le-Vicomte.

I : alors quand tu dis « j'ai fait pleins de salons », c'est-à-dire que toi même t'aller déposer le courrier en main propre ?

A : toujours !

I : ah ouais ? Même quand t'avais fait les 150 salons ?

A : oui toujours.

I : mais alors tu faisais comment à ce moment-là ? C'est ta mère qui te...

À : voilà et en fait maman ou papa ça dépendait et ils descendaient toujours avec moi. Et ça les patrons aimaient beaucoup.

I : c'est toi qui leur demandais de t'accompagner ?

À : euh beh... je sais pas comment ça s'est fait en fait, je sais pas. Nan je crois que c'était eux qui m'ont dit : beh tient on va, sachant que j'étais timide, on va venir avec toi comme ça t'aura un soutien. Et en fait y'a beaucoup de coiffeurs qui ont dit je trouve ça très bien de voir les parents. Fin voilà. Et de voir le jeune aussi, parce que souvent y'en a qui appellent, fin je vois nous au salon, y'en a plein qui appellent, t'as pas la personne en face de toi donc tu sais pas.

I : tu ressens pas...

A : hum, hum.

I : mais donc ça a du prendre du temps quand même entre la fois où t'as fait les 150...

A : beaucoup ! On y allait les mercredis après-midi, les samedis. Ah ouais.

I : ouais donc tes parents étaient vraiment très investis dans ton parcours quoi.

A : ah oui ! Ouais toujours.

I : et donc après t'as refait cette même technique quand t'a du trouver du travail ?

A : après ouais. Beh du coup, en fait c'était, mais c'est fou hein, ma maman est très, même mamie hein comme quoi, elles m'accompagnaient toujours, elles restaient dans la voiture, mais elles étaient avec moi.

I : alors quand tu dis « est très », c'est quoi ? Superstitieuse ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

À : nan, toujours à mes côtés en fait. C'est ça.

I : toi tu savais que y'en a une qui était là ?

À : ouais voilà c'était rassurant.

I : ouais, OK. Et donc t'as dû faire beaucoup de salons à ce moment-là ?

À : ah j'en ai fait, ouais j'en ai fait quand même pas mal, peut-être une cinquantaine.

I : quand même. Encore.

A : ouais.

I : OK. Et tu reçois beaucoup de réponses ? Ça se passe comment ?

À : nan. À ce moment-là, le boulot était rare quand même.

I : ah ouais ? C'était difficile de trouver ?

A : ah oui.

I : et t'es restée longtemps, c'que du coup entre le moment où t'obtiens ton BP...

À : un mois au chômage.

I : ah ! OK. Et auparavant, les autres années, pendant les deux mois d'été, tu faisais quoi en fait ?

À : je travaillais. Parce que mes contrats se terminaient en août. Donc si tu veux j'avais pas le temps voilà.

I : OK. D'accord. Et donc là t'as un mois de chômage, oui donc trois fois rien quoi.

À : voilà c'est ça.

I : et t'es acceptée, tu m'as dit...

A : à la Chaize-le-Vicomte. Un remplacement parce que son ouvrière était en arrêt pour cause de mal de dos fin voilà. Et donc j'étais c'était quoi ? Un contrat de 12 mois. Ouais c'est ça.

I : ah oui quand même ! Un grand remplacement.

À : ouais et puis après son ouvrière a appris qu'elle ne pourrait pas reprendre donc en fait en tout, j'ai été 18 mois. Mais pas à temps complet. J'étais au début pendant un an, à 30 heures semaine. Donc c'est quasiment. Et après deuxième, c'était un 25 heures. Donc vu qu'on gardait des contacts avec Laetitia de Chaillé, elle m'a dit : beh écoute Alicia, le peu d'heures qu'il te reste, je te les prends, tu viens et comme ça, ça te fait un temps plein avec les deux.

I : d'accord. Et alors ça se passait bien à la Chaize ?

A : non. Non elle était très stricte, fin voilà. Puis l'endroit en fait, j'étais pas à l'aise dans l'endroit.

I : parce que ?

À : je sais pas, j'ai jamais pu l'expliquer ! Mais je partais le matin d'ici je pleurais, je revenais le midi je pleurais, je repartais je pleurais, je revenais le soir je pleurais !

I : ah oui c'était vraiment très dur !

À : et je sais pas pourquoi. Mais l'endroit dans l'endroit, en fait après j'en ai entendu parler aussi de quelqu'un qui avait été travailler et elle a la même réaction que moi.

I : tu veux dire le ressenti que t'avais dans la pièce ?

A : oui. Pour moi, fin après je sais pas hein c'est mon nez qui fait que il s'était passé quelque chose là-dedans. Mais je sais pas quoi.

I : ah oui ? Tu ressentais quelque chose de pas...

A : malsain.

I : d'accord. Et puis en plus de ça avec elle si je comprends bien c'était pas...

À : c'était tendu. Ouais parce qu'en plus quand j'ai recommencé à travailler à Chaillé, c'était compliqué.

I : elle le savait ?

À : voilà. Oui beh j'étais obligée parce qu'en fait pour qu'elles elles s'entendent sur les horaires, pour savoir quel jour je travaillais dans quel salon. Alors au moment de Noël tout le monde me voulait fin ça a été une cata.

I : ah oui donc tu te retrouvais toi...

À : beh entre les deux en fait.

I : oui donc c'était pas...

A : non ! Non, non du tout.

I : donc qu'est-ce qui s'est passé au bout de ces 18 mois ? C'est le contrat qui s'est terminé ? C'est toi qui as voulu partir ?

À : nan le contrat se terminait c'que tu peux pas plus de 18 mois. Et plus de deux contrats. Et pourtant elle m'avait promis monts et merveilles, que je pouvais, bon en même temps heureusement que non ! Que elle comptait arrêter, donc que je pourrais reprendre sa suite. Puis en fait, deux jours avant la fin du contrat, elle me dit : beh écoutez je vous reprends pas.

I : tu pensais qu'elle allait te reprendre toi ?

À : beh elle m'avait promis tu sais en attendant, fin voilà c'était des promesses, fin des paroles, qu'elle me prendrait en CDI. Donc moi j'ai dit : oh trop cool !

I : malgré le fait que tu te sentes pas à l'aise là-bas ?

A : oui parce que j'avais du boulot.

I : d'accord. C'était dur de trouver du travail ?

A : ouais. À ce moment-là ouais.

I : t'avais peur de pas en trouver ?

A : aussi. Alors que fin j'ai été qu'un mois au chômage. C'est ça, mais toujours la peur !

I : oui tu préférerais rester dans un endroit où...

À : où j'étais pas bien ouais, mais avoir du boulot et faire ce que j'aime quoi. C'que le boulot je l'aimais, mais c'était le lieu puis la personne.

I : et y'avait pas d'autres collègues dans ce salon-là ? Vous étiez vraiment que toutes les deux ?

A : hum, hum. J'ai toujours fait que des petits salons en fait.

I : d'accord. Donc c'était un peu tendu ?

A : ouais. Bah après mercredi j'étais toute seule déjà.

I : ouais tu soufflais un peu. OK. Donc en fait, t'annonces qu'elle te reprend pas ?

À : c'est ça. Donc là c'était le coup de massue. Et puis beh Laetitia m'a dit beh écoute du coup, à Chaillé, du coup je vais te mettre plus d'heures de travail. Et je t'embauche. Pas de soucis !

I : d'accord. Donc à temps plein ?

À : nan j'étais à 25 heures.

I : ouais elle petit à petit, plus financièrement c'était souple pour elle, et plus elle augmentait ?

À : c'est ça.

I : donc elle t'a jamais vraiment lâchée finalement ?

À : nan juste voilà.

I : et encore tu me dis que vous étiez encore en contact ?

À : ouais on se voyait le week-end. On s'entendait très bien.

I : d'accord. Donc là toi tu pars sur un 25 heures avec elle ?

À : voilà.

I : tu te dis que comme t'as fait avant tu vas essayer de compléter avec un autre salon ?

À : alors à ce moment-là non parce qu'en fait mon papa est tombé malade quelques mois après donc j'ai dis comme ça.

I : alors t'avais quel âge là en fait à ce moment-là ? C'que donc t'as fini le BP t'avais 20 ans ?

A : ouais. Je devais avoir 22-23.

I : ouais, OK. Donc ton papa tombe malade ?

A : ouais. Donc il a été en stérile à Nantes.

I : c'que donc qu'est-ce qu'il lui est arrivé à ton papa ?

À : leucémie.

I : d'accord.

À : et donc du coup, malgré le malheur c'était bien parce que je pouvais aller le voir.

I : ça te dégageait du temps toi ?

À : voilà les après-midi hop on allait le voir.

I : c'que donc il a été à Nantes en fait ?

À : si tu veux, donc il était fatigué. Depuis 3 jours il était fatigué. Puis beh le vendredi soir il me dit beh écoutes je vais aller voir le médecin c'que je suis

vraiment fatigué. Bon, il va chez le médecin, il revient : en pleurs. Je me souviens il était sur la table, enfin il était allongé sur la table comme ça en pleurs. Je dis : beh qu'est-ce que t'as ? Faut que j'aille à l'hôpital, ils m'ont dit de passer des examens, une prise de sang et tout. Donc j'ai peur, j'ai peur. Puis ma maman travaillait.

I : il était inquiet ?

À : voilà.

I : lui à ce moment-là il était toujours plombier-chauffagiste ?

A : oui.

I : il travaillait où ?

À : chez Eiffage à la Roche.

I : d'accord. Et ta mère elle ?

À : aux Essarts dans la volaille, Arrivé.

I : ah elle avait quitté...

À : elle a quitté la couture ouais.

I : ah d'accord. Et donc chez Arrivé elle faisait quoi ? Elle était à la chaîne ?

À : en fait elle... elle... mince. Elle vérifie les produits. Voilà.

I : d'accord, OK. Et donc oui ton père était inquiet.

À : et il me dit appelle ta mère.

I : c'est peut-être aussi de lui que tu tiens du stress ?

À : les deux !

I : les deux ? Ta mère aussi ?

À : oui voilà les deux sont des stressés.

I : d'accord.

À : voilà. Et donc il me dit appelle ta mère. Donc j'appelle au boulot et tout, je dis beh écoute faut que j'emmène papa à l'hôpital. Bon beh je débauche et puis j'arrive. Donc ils lui passent une prise de sang et puis on a un infirmier qui nous dit : beh écoutez y'aurait un problème de globules. Mais bon, j'en suis pas sur donc on attend demain matin. Puis le lendemain matin le verdict est tombé : leucémie. Donc direct à Nantes en chambre stérile.

I : oui ça a été brutal, d'un coup ?

À : ouais c'est ça. Faut accuser le coup hein. Et puis après, donc il est resté combien de temps en stérile ? Deux mois. Il est revenu à la maison.

I : donc chambre stérile, je suis désolée je connais pas du tout, tu peux quand même aller le voir ? Ça se passe comment ?

À : tu peux aller le voir, mais t'as le masque, la tenue, les sur-chaussures, fin voilà. Faut que tu te désinfectes tout. Et lui ne peut pas sortir de sa pièce. C'est une mini-prison. Et tout est surveillé. Fin c'est vrai que faut se mettre à la place du malade ; c'est pas évident. Dès qu'il allait à la sel fallait qu'il appelle pour qu'elles vérifient voilà c'était pff. Et les chimios, parce qu'il a eu beaucoup de chimio.

I : bah oui j'imagine qu'il avait un traitement en même temps ?

À : tous les jours voire des fois ça durait deux-trois heures hein.

I : donc à ce moment-là, toi avec ta mère vous essayez d'aller à Nantes pour le voir ?

À : maman de toute façon y allait tous les jours. Moi du coup ça faisait à peu près un jour sur deux où j'y allais.

I : mais au niveau de l'organisation, fin ça devait être compliqué quand même de monter à Nantes comme ça ?

A : ah oui.

I : fin chacune avec vos emplois.

À : maman s'est mise en arrêt. Ouais elle a été en arrêt 18 mois. Ouais.

I : bah oui sinon c'était impossible à tenir.

À : c'est ça. Donc ouais il a eu sa chimio. Après ils ont refait des tests quand il est revenu à la maison pour savoir si la maladie...

I : donc il a fait les deux mois : traitement, etcetera, etcetera, et au bout de deux mois il a pu revenir ici ?

À : il est revenu à la maison, c'est ça. Sauf que beh on nous dit beh écoutez tout n'est pas parti donc il faut une greffe. Donc fallait chercher des donneurs.

I : alors une greffe de quoi ?

À : moelle osseuse. Voilà. Donc ils ont cherché des donneurs anonymes si ça marchait. Après ils ont trouvé personne qui correspondait. Donc après ils ont cherché dans les frères et sœurs.

I : oui parce que je suppose qu'il faut que ça soit des mêmes groupes sanguins, des choses comme ça ?

À : c'est ça. Ouais, ouais. Et donc dans ses sept frères et sœurs y'en a qu'un qui était compatible. Donc après y'a eu la greffe et tout.

I : il a accepté de le faire ?

À : voilà ouais. Et puis après t'as 100 jours où faut faire attention à ta nourriture, aux microbes, fin voilà, et au bout de 100 jours, on te dit si c'est bon ou non. Donc au bout des 100 jours : ouais nickel.

I : donc là à ce moment-là lui il est revenu à la maison ?

À : et il est reparti à Nantes après pendant un bon mois.

I : au moment de la greffe ?

A : ouais. C'que y'avait une préparation avant de chimio.

I : donc sinon à la maison, j'imagine que toi avec ta mère vous l'aidiez ?

À : on était à ses petits soins voilà. Ah oui, oui ! C'que tous les trois ont été très fusionnels donc ouais on l'aidait et tout. Et puis après donc il est reparti pour la greffe pendant ouais un mois, un mois et demi. Et puis donc après il est revenu, on a eu le résultat, tout était bon. Voilà il était en rémission. Sauf qu'après en avril 2015...

I : donc c'est combien de temps après ?

À : je dirais p'tête un mois après la réponse.

I : d'accord. Donc là il était toujours en arrêt, il se remettait ?

À : ouais il se remettait petit à petit et fatigué. Donc ils avaient des rendez-vous toutes les semaines à Nantes quand même. Tu vois donc ils y allaient en taxi et tout, maman allait avec lui fin voilà. Et même au début c'était tous les deux jours. Mais après ça espaçait de une semaine tu vois ? Et puis en avril, il dit beh écoutez je suis fatigué. Oh, mais vous inquiétez pas c'est un moment de faiblesse de toute façon si y'a quelque chose on vous le dit. On reçoit un coup de fil à midi et demi...

I : juste après le rendez-vous ?

A : ouais. Bon beh voilà la maladie à repris. Et là, pff ça a été chimio, re-chimio. Et puis pff... après petit à petit tu vois il a commencé à ne plus marcher.

I : et là à ce moment-là y'avait pas de don, fin de greffe ?

À : ils en avaient parlé, puis en fait ils l'ont jamais fait. Donc moi j'en veux un petit peu aux médecins à ce niveau-là.

I : bah oui comment ça se fait ?

A : pff. Ils devaient.

I : si la première fois c'est ça qui l'a aidé, comment ça se fait ?

I : ouais j'imagine. Après t'as peut-être eu une période aussi peut-être d'arrêt comme ta mère ?

À : nan. J'ai toujours travaillé, j'ai repris... t'façon j'avais pas le choix. J'ai repris deux jours après l'enterrement de papa à bosser. J'avais pas le choix.

I : ah ouais ? Tu pouvais pas avoir de...

À : nan parce que y'avait trop de boulot donc du coup j'ai pas eu le choix.

I : et tu te serais pas vu te mettre en arrêt ?

À : mais je suis beaucoup dans le sentimental donc beh je voulais pas laisser...

I : hum tu voulais pas la laisser ?

À : c'est ça.

I : bon puis peut-être que ça te changeait un peu...

À : oui, ouais hum.

I : ça t'aidais aussi toi.

À : oui, oui ah beh ça c'est sur.

I : et pendant tout ce moment là toi t'habites toujours chez tes parents, ou t'as déménagé ? T'as habité seule ?

À : nan.

I : toujours ici.

A : oui. J'avais mon ex qui était là en fait il avait une maison, fin un appartement, mais il vivait ici.

I : alors beh alors si en vient à ça justement. Donc tu m'as dit que pendant tes études t'étais avec un garçon qui t'avait un peu coupé. Tu l'avais rencontré comment en fait ce garçon ?

À : beh au commissariat de police en fait (*rires*). Parce que j'allais beh avec la personne qui m'emmenait. Des fois hop elle me disait : beh tient viens avec moi on va aller prendre un café et tout. Donc beh le matin des fois j'allais.

I : tu sympathisais au commissariat (*rires*).

À : j'essayais de me faire des... (*rires*). Donc ouais voilà et puis beh c'est comme ça qu'on s'est...

I : donc lui il était policier ?

A : oui. Fin il était pas encore, il était en... comment dire ? En fait ADS, c'est adjoint de sécurité. C'est avant de passer l'examen en fait.

I : d'accord. Et alors l'un et l'autre vous aviez quel âge en fait ?

À : moi je l'ai rencontré à 17 ans. Et lui en avait 22.

I : d'accord. Et lui il était originaire d'où en fait ?

À : Fontenay-le-Comte.

I : OK. Donc lui il avait un appartement ? Quand tu l'as rencontré à 22 ans, il avait son appartement à la Roche ?

À : du tout il vivait chez ses parents.

I : donc vous, vous êtes rencontrés...

À : voilà. Et puis on est restés 2 ans ensemble. On s'est séparé.

I : ça c'était bien passé avec lui ?

A : pff...

I : nan, vu ton soupire, nan !

À : si, mais fallait pas qu'il boive. Et le problème c'est que voilà avec l'alcool il était méchant.

I : avec toi ? Avec tout le monde ?

I : avec ces fameuses copines que t'avais retrouvées ? Avec qui tu sortais beaucoup ?

À : voilà. Ouais.

I : alors comment ça se fait que y'avait eu des distances ? Elles te soutenaient pas ?

À : nan du tout. Du tout. J'avais pas souvent de messages.

I : ça, c'était des copines de...

A : d'enfance. Nos papas étaient copains.

I : ah oui !

À : et après beh quand je suis sortie avec Ludo, c'est vrai que beh du coup le week-end on se voyait plus, mais j'essayais de les voir la semaine tu vois ? J'essayais de... mais elles m'ont reproché ouais de plus être présente le week-end, parce qu'il voulait pas les voir non plus.

I : de passer trop de temps avec lui ?

A : ouais.

I : elles, elles étaient célibataires peut-être à ce moment-là ?

À : oui voilà. Et bah après y'en a une qui a trouvé un copain et après j'ai jamais eu de nouvelles tu vois.

I : ah mince tu les as perdus comme ça en fait ?

À : j'ai appris sur Facebook que elle avait eu un bébé. Donc c'est dur hein. Je dis mince quoi ! Fin après en plus j'ai rien de méchant dans le fond, donc après...

I : et quand tu l'as quitté, t'as pas essayé de retourner vers elles ?

À : nan.

I : c'que je sais pas, peut-être que quand tu l'as quitté, t'as peut-être eu tu sais comme une prise de conscience de te dire bon bah peut-être que finalement il m'avait manipulé...

À : ah beh ça je le savais déjà parce que je lui ai dit déjà à Ludo plusieurs fois. Je lui ai dit : écoute, tu m'empêches de voir mes copines, fin voilà tu veux pas les voir.

I : mais t'as pas essayé de les recontacter ?

À : nan parce que c'est pareil, fin si tu veux elles ont pas été présentes pendant la maladie donc beh je me disais que j'avais aucun intérêt à reprendre contact avec elles.

I : et les copines de collègue dont tu m'avais parlé ?

À : Marion, j'ai toujours des nouvelles ouais.

I : elle t'en a toujours eu ? Je veux dire pendant que t'étais à Esfora, ça c'est toujours suivi ?

A : ouais. On se voit toujours. Je vois elle est partie 4 mois en Irlande, eh ben on s'appelait sur What's App. Fin voilà, ou on se faisait des Skype.

I : elle fait quoi elle en fait ? Tu me parles d'Irlande.

À : beh c'était pour ses études, fallait qu'elle fasse des stages, donc elle est allée en Irlande. Qu'est-ce qu'elle a fait aussi ? Après elle était sur Bordeaux en fait. Donc on se voyait peu, mais on avait toujours voilà...

I : toujours un contact.

A : ouais.

I : donc là elle habite sur Bordeaux ?

À : nan maintenant elle est sur Orléans.

I : d'accord. Et elle fait quoi en fait ? Elle travaille ?

À : là oui elle est embauchée, nan elle est pas embauchée, elle est en contrat. C'est sur les ressources de l'agriculture, fin voilà elle aide les agriculteurs.

I : d'accord, OK. Et de temps en temps tu vas la voir ? Elle vient te voir quand même ?

À : ouais beh quand elle vient en Vendée hop elle me dit. Elle me dit : beh est-ce que tu peux ce week-end-là ? Alors voilà.

I : toi tu vas la voir de temps en temps ?

À : nan. Nan parce que beh du coup on a des horaires décalés donc c'est ça, c'est que c'est compliqué.

I : donc oui pour en revenir à ces copines finalement tu les as perdues en même temps. OK. Et donc pendant toute cette période-là, si on reprend un peu le salon de coiffure, t'es toujours au salon ?

À : beh du coup après on a eu le projet de s'associer avec ma collègue.

I : alors donc ça c'était à quel moment à peu près ?

À : on a commencé à en discuter fin 2015.

I : d'accord, donc à peu près justement dans cette période où t'étais censée déménager avec ton ancien conjoint ?

À : c'est ça. Ouais. Et puis, on s'est vraiment associé en octobre 2016.

I : donc pendant ce temps là t'es toujours à 25 heures ou t'as augmenté ?

À : 30. Ouais 30.

I : OK. Et donc toi t'associer c'était un truc qui te...

A : oui parce qu'on en avait déjà parlé à la fin de mon apprentissage. Parce qu'elle voulait pas me quitter, fin voilà elle voulait pas me laisser. Donc on avait lancé l'idée comme ça. Mais bon après il fallait que ça mûrisse.

I : ça se passait toujours bien avec elle ? Toi t'étais contente de pouvoir te lancer là-dedans avec elle ?

À : c'est ça.

I : et donc octobre 2016 ça s'est fait ?

A : ouais. Ouais c'est ça.

I : donc là ça fait un an et demi quoi ? À peu près ?

A : hum.

I : et alors ça se passe comment cette association ?

À : beh écoute ça va, ça va.

I : c'est-à-dire ? (rires)

À : (rires) y'a eu des petits soucis, mais bon après j'essaye de passer au-dessus. Parce que j'arrivais pas à trouver ma place.

I : du fait de passer employée à associée ?

À : j'arrivais pas à trouver ma place parce qu'en fait elle me considère toujours un peu comme l'employée en fait et les gens me voient parce que c'est qu'on me l'a dit. Voilà. Tu prends pas ta place ! T'arrives pas ! Et ouais ça m'a fait réagir du coup.

I : ça a pas provoqué quelque chose avec elle ?

A : si.

I : une mauvaise ambiance ?

À : beh c'est pas à cause de ça, c'est en septembre au retour de mes vacances, j'avais même pas repris encore, elle m'appelle un matin en me disant : j'ai quelque chose à te dire, mais je peux pas te le dire au téléphone, fin voilà. Je dis qu'est-ce qui se passe ? Et en fait elle m'a annoncé que y'avait une dizaine de clientes qui s'étaient plaintes de ma lenteur. Alors j'ai dit une dizaine de clientes

t'es sûre ?! Fin ça me paraissait si tu veux énorme : en une semaine 10 clients qui se plaignent quoi.

I : oui puis fin lenteur...

À : voilà j'ai trouvé ça louche.

I : fin quand tu va chez le coiffeur t'as pas envie d'être expédié non plus.

À : c'est pour ça j'ai trouvé ça louche si tu veux. Et j'ai perdu confiance, j'ai perdu la confiance en elle. Fin déjà elle m'avait raconté des choses sur sa famille et je trouvais qu'elle amplifiait. Donc là je me suis dit elle a amplifier quoi. Fin une dizaine de clientes tu te rends compte ? C'est quand même énorme ! Et en fait depuis...

I : mince, c'est plus vraiment comme avant maintenant que vous êtes associées ?

A : du tout. Nan. Nan.

I : ah mince. Ouais ça a cassé quelque chose. Donc c'est comment l'ambiance au travail maintenant ?

À : maintenant ça va un peu mieux depuis peu.

I : t'arrives un peu plus à t'imposer ?

À : beh si tu veux je suis bloquée j'arrive pas à m'imposer parce qu'elle prend le dessus sur moi. En fait en gros c'est ça j'ai l'impression que j'attire les gens qui ont plus de prestance que moi tu vois ? Et du coup je me fais toujours bouffer en fait.

I : mais tu regrettes ?

A : non parce que c'est quand même une bonne aventure. C'est quand même une bonne aventure, mais je pensais pas que ça allait évoluer comme ça, je suis déçue.

I : étant donné que tu t'entendais bien avec elle, y'avait pas de raison ?

À : hum, c'était comme ma grande sœur quoi. Fin on se confiait tout, elle savait tout ce qui se passait dans ma vie, fin voilà, elle a été très présente au moment de la maladie. Fin voilà ça c'est vrai que j'ai rien à reprocher. Mais après en fait du jour où on s'est associées beh j'ai l'impression qu'elle a changée. Peut-être de peur que je lui prenne sa place. Moi c'est comme ça que je le vois, après je peux me tromper hein.

I : ouais donc ça a changé quand même l'ambiance au travail quoi.

À : ouais puis tu vois quand on en a parlé, en décembre elle m'a reprise sur mon travail, sur un truc tout bête, sauf que après on a chacun nos manières de travailler. Donc voilà. Sur un rinçage de couleur. Elle me fait comme ça : nan c'est pas comme ça que faut faire, tient c'est comme ça, faut que tu frottes plus fort.

I : devant la cliente ?

À : devant la cliente ! Et elle s'est mise, alors tu sais, c'est là que tu te dis beh ouais. Fin en fait les gens ont raison, elle me prend toujours... Et j'ai attendu que la cliente soit partie pour lui dire. Je dis : écoute, je comprends pourquoi je trouve pas ma place. Sauf qu'elle a commencé à : oui de toute façon je m'en doutais ! Je dis : beh comprend Laetitia ! Je dis : beh moi tu me reprends sur mon travail, ça fait 10 ans que je suis dans le métier, 10 ans que je rince une couleur, 10 ans que j'ai toujours la même méthode, c'est pas maintenant que ça va changer quoi.

I : oui après tout c'était pas plus elle que toi qui avait la bonne ou la mauvaise méthode ?

À : voilà c'est ça ! Et puis du coup elle s'est énervée.

I : oui t'as pas réussi à discuter avec elle, à lui expliquer ?

À : elle m'a dit oui ça fait un an que t'as changé. Fin tu vois elle m'a foutu des trucs dans... Et là je lui ai dit, parce que ça a fait tilt ! Je lui ai dit : oui, décembre, je dis un an. Un an que je suis heureuse. Un an que je te dis plus rien.

Fin plus rien, j'avais plus de soucis dans mon couple donc si tu veux je racontais pas mes soucis.

I : oui en fait ce que tu veux dire, c'est peut-être qu'avant comme tu lui confiais plein de choses, elle avait une sorte de pouvoir, fin pas de pouvoir, mais un peu quoi ? Elle était la confidente, c'était elle qui te disait oui/non ?

À : ah beh oui, oui !

I : et là quand elle avait plus de matière à...

A : oui ! Mais je pense que c'est ça aussi tu vois. Et quand elle m'a sorti ça fait un an, je dis beh, puis tu sais du tac au tac, bah oui un an que je suis heureuse.

I : ouais donc depuis en fait, ça a pas trop évolué ?

À : nan. Là tu vois ce mois-ci ça a un peu mieux. C'qu'on s'est réexpliqué à Noël, donc là on s'est réexpliqué parce qu'on a fait des travaux, puis pendant les travaux ça c'est pas spécialement bien passé, elle faisait la tête. Donc on s'est réexpliquées en janvier, puis après depuis là ça va mieux.

I : c'est compliqué quand même, j'ai l'impression que c'est beaucoup d'histoires, d'explications ?

À : c'est ça, ça devrait pas. Fin voilà. Mais maintenant j'ai peur de lui dire quelque chose quoi, je me dis comment elle va l'interpréter ?

I : mais alors t'envisages quoi pour la suite ? T'as envie de rester ?

A : ah oui, oui quand même ! Mais y'a un moment en janvier là je voulais tout quitter. Et je lui ai dit hein, je lui ai dit moi j'arrête tout ! Je dis c'est dommage, je lui ai dit, je dis : c'est dommage hein d'en arriver là, mais moi je vais voir le comptable et on arrête tout quoi.

I : alors elle réagit comment ?

À : bah nan, nan ! Quand même.

I : et donc t'envisages quand même de rester malgré ça ?

A : oui, oui. Pour l'instant.

I : tu préférerais pas avoir ton truc qu'à toi ?

À : à voir dans l'avenir, mais pour l'instant je vais un maximum, fin c'est dommage d'en arriver là quoi.

I : elle, je sais pas quel âge elle à, elle est pas proche de la retraite ?

À : 40 ans.

I : ah oui nan pas du tout.

À : nan.

I : et elle je suppose qu'elle envisage pas de partir ?

A : du tout non plus. Mais ouais, fin je vois nos hommes parler ensemble en disant beh on peut pas les laisser comme ça, faut peut-être qu'elles s'expliquent ?

I : ah oui ?

À : ouais les gars s'y mettaient aussi. Faut peut-être qu'elles s'expliquent ? Donc de chaque côté ils nous poussaient à...

I : oh dis donc c'est compliqué.

À : ah ouais, ouais.

I : ouais donc ça j'imagine que pour toi ça a été aussi...

À : bah en fait j'en ai marre d'être déçue des gens tout le temps quoi.

I : oui parce que elle tu lui faisais confiance et puis tu pensais que c'était bon, que y'avait pas de soucis à se faire ?

À : total ! Ah beh oui ! Ah beh totale confiance !

I : ouais et puis en fait...

A : hum. Nan, mais c'est après je me dis bah à force c'est moi qui ait un souci quoi c'est pas possible !

I : oh non.

À : c'est pas possible.

I : ouais donc t'en reviens à te remettre toi en question ?

A : toujours. Beh toujours en fait. C'est bien de temps en temps de se remettre en question, mais quand c'est tout le temps.

I : oui il faut pas douter tout le temps non plus de soi.

A : ouais... mais bon.

I : et alors là tu dis : un an que je suis heureuse, décembre un an que je suis heureuse, parce que ça correspond à quoi en fait ?

À : beh ma rencontre, fin ma rencontre, depuis que je suis avec Loïc en fait.

I : ah oui ! Donc alors, si je reprends ça s'est terminé en mars 2016 avec ton ancien conjoint ?

A : hum.

I : donc après qu'est-ce qui s'est passé ?

À : beh déjà avec Loïc on parlait beaucoup même avant que je sois séparée.

I : donc Loïc lui il est de Nesmy ?

À : il habite deux maisons plus bas, fin ses parents habitent deux maisons plus bas.

I : mais donc tu le connais depuis que t'es toute petite ?

A : hum.

I : tu jouais avec lui quand t'étais petite ?

A : pas spécialement. Bah après à partir de 16 ans en fait il a travaillé avec papa, donc papa l'emmenait au boulot. Et en fait après depuis bah tu vois il venait prendre un verre à la maison, fin voilà, mais on discutait sans plus. On n'a jamais discuté ensemble en fait.

I : d'accord, donc parfois, je sais pas moi, t'étais avec ton ancien copain par exemple et y'avait Loïc ?

A : ouais. Beh ils s'entendaient bien les gars, fin voilà on a fait des soirées ensemble. Puis beh après on s'est écrit, mais moi sans arrières pensées quoi.

I : oui parce que comment ça se fait que d'un coup vous, vous êtes écrit plus que... C'que si je comprends bien tu me dis tu le connaissais, mais sans plus quoi.

À : beh parce qu'un jour j'ai vu qu'il avait Facebook, je l'ai demandé en ami. Et puis en janvier il m'a souhaité la bonne année et puis après on s'est écrit.

I : donc vous avez commencé à discuter comme ça ?

À : voilà. Beh janvier en fait, fin quand je me suis séparée de Ludo. Voilà. Mais moi sans arrières pensées, franchement j'avais pas d'arrières pensées, c'était fin voilà. Et du coup on a discuté, puis discuté, puis discuté.

I : ouais, mais c'était juste voilà vous discutiez, rien de plus quoi ?

A : hum. On se voyait pas !

I : oui c'est ce que j'allais dire vous, vous voyez pas ?

À : nan. Y'a que, on a commencé à se voir, quoi en... octobre.

I : mais alors donc comment ça c'est fait ce changement de juste discussion à commencer à se voir ?

À : beh parce qu'il savait, fin voilà il savait que j'étais toute seule puis on parlait beaucoup, même la nuit on s'écrivait, fin c'était mignon quoi.

I : oui quand même tu sentais que petit à petit ça devenait différent ?

À : voilà. Ouais c'est ça, y'avait quand même un rapprochement.

I : oui tu t'en rendais compte toi ?

A : ouais.

I : mais il te plaisait bien après tout ?

A : ah oui ! Ah beh oui, oui.

I : donc vous avez commencé à vous voir ?

A : hum.

I : ouais ?

À : ouais puis après un jour, mais on n'était pas ensemble il m'a invité chez lui avec son meilleur copain. Beh avec Fabien. Et puis beh pff...

I : c'que donc lui habitait toujours chez ses parents ?

À : nan à la Boissière. Il avait fait construire.

I : ah il avait fait construire carrément, d'accord. Donc lui il habitait tout seul ?

À : voilà. Donc il m'a invité et puis bah pareil voilà des fois le soir hop, fin voilà le samedi soir il m'invitait beh viens et puis beh on discutait, mais fin voilà... puis un jour on était au restau, puis beh on s'est embrassés (*rires*).

I : oh ! Donc ça, c'était en décembre ?

À : décembre. Le 10 décembre

I : donc lui il a fait construire à la Boissière ?

À : y'a 3 ans.

I : et donc lui il est... si tu dis qu'il travaillait avec ton père, c'est qu'il est plombier-chauffagiste aussi ?

A : hum.

I : il a fait quoi comme études ?

À : beh CAP, BP et Brevet de maîtrise.

I : alors c'était plombier ça, c'était quoi ?

À : plombier-chauffagiste. Après l'installation, donc il a été dans l'installation aussi.

I : d'accord, OK. Et donc là il travaille...

À : toujours chez Eiffage ouais.

I : et donc en décembre après ce restaurant vous, vous êtes mis ensemble ?

À : c'est ça.

I : et depuis...

À : et depuis tout se passe bien. Ça change c'est beaucoup... fin voilà il me prive pas.

I : oui c'est ce que j'allais dire t'as enfin une relation...

À : normale.

I : tu dois souffler aussi.

A : ouais. Il est toujours en train de me rassurer fin voilà, contrairement aux autres qui me pff.

I : ouais ça doit faire du bien, toi tu dois revivre un peu aussi.

À : c'est ça, ouais.

I : après ces deux relations compliquées pour toi, ça doit être rassurant.

A : hum.

I : et donc là, donc ça veut dire que ça fait un an et demi quoi que vous êtes ensemble à peu près ?

À : c'est ça.

I : et donc toi t'envisages d'aller habiter chez lui par exemple ? Ou je sais pas vous avez des projets ?

À : ah beh après oui. Oui, oui j'envisage oui, fin voilà. C'est la suite logique. Mais après c'est chez lui quoi.

I : oui c'est ce que j'allais dire.

À : ça sera pas chez nous, ça sera toujours chez Loïc.

I : donc t'envisageais plutôt d'aller t'installer chez lui ? Ou plutôt que lui vende et que vous preniez un truc ensemble ?

À : bah je pense au début vivre chez lui parce que t'façon après qu'il vende, il a toujours son prêt, fin voilà c'est compliqué aussi pour lui. Parce qu'on en a déjà parlé, je lui ai dit parce que moi en fait j'avais eu des réflexions déjà, au début qu'on était ensemble, comme quoi : j'espère que t'es pas avec Loïc pour sa maison.

I : mais qui, j'ai l'impression que y'a plein de gens qui se mêlent de tes...

À : beh là c'était sa sœur là.

I : oh beh dis donc, sympa !

A : hum. Et après je lui ai dit à sa sœur, je dis je pense que depuis le temps que tu me connais tu sais très bien que je suis pas comme ça, je suis pas une profiteuse quoi. Et puis après c'en était resté là. Mais bon du coup ça me freine quoi. C'que quand t'entends ça... Là aussi pour...

I : oui t'as peur que si t'aïlles habiter chez lui tu te prennes des...

A : hum.

I : ça te bloque un peu ?

A : hum.

I : c'que là t'envisagerais ça quand d'habiter avec lui ?

À : bonne question.

I : pas pour tout de suite, tout de suite ?

À : beh là il était en déplacement donc déjà tu vois c'est pas pareil. Maintenant il est revenu de déplacement donc à voir. À voir. Voilà.

I : ouais petit à petit quand même c'est quelque chose dont vous parlez et que vous envisagez ?

À : c'est ça ouais, ouais.

I : après t'aimerais à terme avec lui avoir vraiment votre maison à vous ?

A : oui à nous.

I : plutôt en construction ? En achat ?

À : je sais pas. Je sais pas, j'ai pas... après y'a pas d'importance.

I : toi aller habiter à la Boissière ça te...

À : du tout ça me dérange pas.

I : t'as pas de commune...

À : nan.

I : et alors tu me disais que t'étais très proche de ta mère, ça te fait pas peur ça de devoir partir ?

À : si, puis c'est normal ! C'est normal.

I : bon après tu seras pas trop loin non plus.

À : voilà. Voilà, ouais, ouais.

I : et vous avez d'autres projets avec Loïc ? Quand je dis projet c'est pas là à la minute, mais en règle générale ?

À : ah bah oui bébé, fin voilà c'est !

I : c'que il a quel âge Loïc lui ?

À : il va avoir 30 en avril là.

I : ouais donc c'est quelque chose dont vous parlez, ça t'aimerais bien ?

À : ah bah oui ! Ca oui.

I : t'aimerais bien en avoir beaucoup ?

À : au moins deux ! (*rires*)

I : pas un en tout cas ! (*rires*)

À : pas un !

I : au moins deux, OK. Et le mariage, ça peut être quelque chose aussi qui...

À : ah oui moi ça me fait pas peur !

I : ouais avec Loïc tu te sens...

À : ouais c'est ça je me sens bien donc déjà.

I : ouais ça c'est une bonne chose. Ouais. Alors où est-ce qu'on en est ? Donc oui donc le travail t'es toujours à Chaillé ça, ça change pas. OK. Oui je voulais qu'on revienne un peu sur les amis, si tu devais me dire, donc tu m'as dit que t'avais, c'que tout à l'heure tu m'as dit que voilà t'avais beaucoup de potes qui te tournaient le dos et que tu faisais pas vraiment confiance.

À : nan du coup tu fais pas confiance à beaucoup de personnes.

I : là aujourd'hui tes amis en fait... donc tu m'as parlé de Marion qui a l'air d'être vraiment ta très, très bonne copine ?

A : ouais.

I : après t'as d'autres amis ?

À : des vrais nan.

I : ouais t'as vraiment que Marion sur qui tu comptes ?

À : c'est ça.

I : après je suppose que t'as rencontré les amis de Loïc ?

À : ouais, mais après à qui faire confiance ?

I : oui j'ai l'impression que c'est un peu compliqué dans cette bande. Ouais c'est des copains.

À : si, après Mathilde, si. Mathilde je pense que.

I : oui tous les 4 vous avez l'air un peu plus proches entre vous.

À : ce qui fait des jalousies d'ailleurs, mais bon.

I : ah oui ?

A : oui.

I : au sein du groupe tu veux dire ?

A : oui.

I : c'que donc y'en a qui ont remarqué que vous étiez plus proches ?

À : beh Julie et Fabien. Et puis beh Micha et Amandine aussi. Ouais.

I : donc ils vous reprochent...

À : de trop se voir.

I : ah oui carrément ?

A : hum.

I : ils vous disent ça comme ça ?

À : alors j'ai jamais entendu moi de mes propres oreilles, fin si Julie m'a bien dit, Julie me l'a dit. Mais après par rapport à Amandine et Micha nan j'ai pas... j'ai entendu dire, après est-ce que c'est vrai c'est ça aussi.

I : et donc Julie elle t'a dit quoi par exemple ?

À : que beh elle voyait qu'on était proches de Amaury et Mathilde et que du coup Fabien était mis à l'écart.

I : ouh là, là !

À : ouais nan, mais c'est compliqué.

I : Loïc il en pense quoi de tout ça ? C'que comme à l'origine c'est plutôt sa bande d'amis a lui.

À : Loïc, il dit rien.

I : mais je veux dire ça le... toi qui le connais, qui est proche de lui, tu sens que ça l'embête de voir que ses copains comme ça se font un peu la guerre ou bon il passe au-dessus de ça ?

A : si ça l'embête. Ça l'embête, mais il passe au-dessus. Fin voilà quoi.

I : oui lui il a pas envie de prendre position pour l'un ou pour l'autre ?

A : du tout ! Du tout nan, nan.

I : donc vous ouais c'est plutôt Amaury et Mathilde, même si apparemment donc ça fait un peu de jalousie ?

À : de jalousie, mais ouais Mathilde je peux lui faire confiance.

I : oui puis vous faites des activités ensemble maintenant.

À : ouais on fait le sport donc du coup on se voit deux fois par semaine. Puis on arrive à discuter, fin voilà.

I : oui vous deux vous, vous voyez, fin je veux dire vous avez pas besoin des garçons pour vous voir.

À : nan.

I : les autres filles aussi tu les vois en dehors ?

À : nan. Bah nan. Nan, nan.

I : ouais c'est vraiment que si y'a des soirées ?

À : c'est ça ouais.

I : et tu te sens moins proche des autres filles ?

A : oui. Bah oui parce que j'entends tellement de choses, tout le monde critique tout le monde que du coup beh je sais pas à qui faire confiance en fait.

I : mais quand tu dis j'entends, c'est au sein même du groupe ?

A : hum. Tout le monde se critique. C'est que dans le groupe tout le monde se critique. Et en fait je me suis rendu compte que y'a que Mathilde qui critique pas. Donc je me dis que Mathilde voilà c'est une personne de confiance. Après quand t'écoutes tout le monde, tout le monde critique tout le monde, fin voilà.

I : oui donc tu vois Julie, je raconte n'importe quoi qui critique Delphine. Tu vois Delphine qui critique Amandine, fin j'en sais rien, je dis n'importe quoi.

A : ouais.

I : ouais puis toi t'as pas non plus envie...

À : non parce que je me dis que si elles critiquent, elles me critiquent aussi tu vois ?

I : oui tu te dis que toi aussi tu dois y passer quand t'es pas là ?

À : c'est ça.

I : donc ça donne pas plus envie que ça de passer plus de temps avec ces personnes là ?

À : nan. Autant j'ai passé beaucoup de temps quand même avec Julie c'que on allait souvent chez eux, fin voilà. Du coup on se retrouvait toutes les deux, beh quand elle allait fumer, ou quand les gars allaient fumer c'que ils y allaient pas

A : oui. Que les sourcils et les lèvres.

I : d'accord OK. Oui, oui d'accord.

À : nan, nan après je fais toute seule à la cire.

I : t'aimes bien prendre soin de toi quand même ?

A : oui. Ouais.

I : c'est important ?

A : hum, hum.

I : je sais pas si tu te maquilles ?

À : là c'est exceptionnel que je me maquille pas, c'est que c'est le retour des vacances, mais même pendant les vacances je me maquillais.

I : d'accord, tous les jours tu te maquilles ?

À : tous les jours je me maquille. Pour avoir bonne mine ! Ouais, avoir bonne mine.

I : et alors ça pour te maquiller tu testes toute seule des trucs ? Ce qui te va, ce qui te va pas ?

À : c'est ça.

I : tu cherches je sais pas sur internet ?

A : même pas nan. Au pif.

I : ouais tu vas souvent dans des boutiques de maquillage ?

A : ouais. J'aime bien. C'est des petits plaisirs, hum.

I : ouais c'est des petits moments comme ça dans ton mois où tu te retrouves un peu ? C'est des petits moments pour toi ?

A : ouais.

I : tu profites peut-être de tes jours de congés aussi ?

A : oui.

I : donc ouais ça c'est un truc que t'aimes bien ? Prendre soin de toi ?

À : ah beh oui.

I : OK. Est-ce que t'aimes bien, je sais pas moi quand t'as du temps libre, donc en dehors de ça, qu'est-ce que t'aimes bien faire ?

À : prendre l'air ! Parce que étant toujours renfermé, ça fait du bien de prendre l'air.

I : t'aimes bien aller te balader ?

A : hum. Et puis beh maman a un étang donc beh en fait j'y vais voilà.

I : oui même toute seule tu va dans le jardin ?

A : hum.

I : t'aimes bien ça jardiner ou bricoler ?

À : jardiner non. J'ai pas la main verte.

I : puis avec les ongles (rires).

À : (rires) oh ça me dérange pas ! Fin jardiner je me comprends, après comme à l'étang, tondre la pelouse.

I : ah oui ! Donc quand même !

À : ça, ça me dérange pas : tondre la pelouse, arracher de l'herbe quand y'a à faire, mais pas le potager quoi. Le potager nan.

I : ah d'accord, donc quand c'est les plantes pourquoi pas, mais pas tout ce qui est potager.

À : nan.

I : d'accord. Mais par exemple, arroser ?

A : ah oui ! Ah beh ça c'est pas.

I : mais alors pourquoi le potager ça te gonfle ?

À : beh c'est beaucoup d'entretien. C'que je vois le temps, parce qu'on avait avant, le temps que papa passait pff.

I : ta mère elle en a toujours un ?

À : elle fait le strict minimum : des tomates.

I : oui tu récupères quand même des bons légumes du jardin ?

À : c'est ça. Puis mamie fait un jardin aussi toujours donc on se donne.

I : ouais ça c'est agréable de récupérer des légumes comme ça.

A : ah oui.

I : mais de toi-même en tout cas c'est pas quelque chose qui te...

À : nan.

I : autant jardiner un peu pourquoi pas, mais pas trop le potager si je comprends bien ?

À : c'est ça ouais.

I : et bricoler aussi ?

A : oui. Ça ouais. Ça me dérange pas.

I : même je sais pas, dans la maison ?

À : ah les peintures ! J'adore la peinture !

I : t'adores ? Ouais la décoration ?

A : ouais, hum, hum.

I : quand t'auras ton chez-toi par exemple ?

À : ah beh oui !

I : t'envisages déjà, je sais pas y'a des choses que t'imagines déjà par exemple ?

À : oui quand même niveau déco. Parce que chez Loïc tout est neutre.

I : d'accord. C'est-à-dire ? C'est blanc ?

À : c'est blanc. T'as quasiment rien aux murs donc oui après.

I : oui toi t'aimerais bien faire un peu de déco ?

À : déjà là j'essaye : ah tient un petit truc pour ta table basse !

I : et alors il t'écoute ?

À : euh ouais, ouais, il ronchonne ! Je dis beh oui mais bon !

I : oui petit à petit tu mets ta petite touche chez lui quand même ?

A : oui, oui !

I : c'que du coup je sais pas dans la semaine tu va certains soirs chez lui ? Je sais pas comment tu fonctionnes ? Ou le week-end ? Je sais pas.

À : oui si, si certains soirs.

I : ouais OK d'accord. Donc oui la déco ça c'est un truc qui te plaît bien ?

A : ouais.

I : et donc par rapport à ce qu'on disait tout à l'heure, t'aimes bien regarder des émissions qui pourraient te donner des idées ?

A : oui.

I : donc c'était quoi qu'on regardait ?

À : Maison à vendre.

I : ouais puis c'était quoi l'autre ? Recherche appartement ou maison.

A : ouais !

I : ouais ça t'aime bien regarder pour te donner des petites idées ?

À : c'est ça.

I : qu'est-ce que t'aimerais bien toi dans ta maison par exemple comme style de décoration ?

À : quand même assez neutre, quelque chose d'assez neutre, simple, pas des couleurs qui flashent c'que voilà, mais après... ouais des choses simples.

I : t'aimes bien faire des magasins de déco par exemple ?

À : ah bah oui, oui.

I : tu vas où par exemple ?

A : alors des trucs tout bêtes, mais Centrakor.

I : ah ouais !

À : Centrakor c'est extra ! J'ai pas encore été à Maison du monde tu vois j'ai pas pris le temps ! C'que le temps aussi tu vois...

I : c'est pas le même budget aussi après Maison du monde.

À : aussi ouais.

I : ouais Centrakor y'a des bons...

À : ah ouais j'adore !

I : ouais ça t'y va souvent ?

A : hum.

I : je sais pas t'y va avec ta mère par exemple ?

A : oui.

I : ou avec Loïc, je sais pas ?

À : euh Loïc on a pas du faire beaucoup... si ! Un magasin qui est super bien aussi, mais c'est au moment de Noël, mais bon après au niveau déco c'est top, c'est la Foirefouille à La Rochelle.

I : à La Rochelle ?

A : à Puilboreau. Ah il est extra !

I : je connais pas. Parce que il est grand ? Qu'est-ce qu'il a de particulier ?

À : il est très grand ! Ouais. Il est grand et puis t'as pas mal de décors et au moment de Noël les décors de Noël c'est... ça fait rêver !

I : t'aimes bien toi les décors de Noël ?

À : oh ouais !

I : donc ça, ça t'arrive d'y aller avec Loïc ?

À : on y est allés oui cette année.

I : ouais. Ou même avec ta mère ?

À : ah beh ça c'est la tradition chaque année, je ne louperais pas la Foirefouille.

I : mais alors comment vous avez découvert ça ?

A : en se baladant.

I : ouais le hasard ?

À : ouais voilà le hasard a fait que.

I : c'que tu faisais beaucoup de balades avec tes parents ? De voyages peut-être ? De vacances ?

A : ah oui. Vacances on partait une fois par an l'été. Mais après tous les dimanches, on sortait. C'que j'aimais pas rester à la maison. Fin les parents non plus d'ailleurs ils aimaient pas rester à la maison. Fin toute petite en fait voilà, ils me transportaient à droite à gauche.

I : d'accord. Donc vous alliez vous balader ?

À : c'est ça. Beaucoup sur la côte.

I : d'accord OK. Donc oui, donc les magasins de déco c'est un truc qui te plaît bien ? J'imagine encore plus quand t'auras ta maison ?

À : voilà c'est ça. Oui.

I : là tu participes à la décoration avec ta mère ou c'est plutôt elle qui choisit ?

À : ah nan, t'façon elle fait jamais rien sans... fin elle me demande toujours !

I : donc tu donnes ton avis quand même ?

A : hum, hum. Ouais parce que je vois le couloir on l'a peint y'a 2 ans ensemble. Mais voilà elle m'a demandé les couleurs.

I : c'est vous qui l'avez fait ?

A : oui.

I : toutes seules ?

A : oui.

I : c'est bien fait dis donc.

À : toutes les deux.

I : avec la petite blanche en haut et tout !

À : c'est ça.

I : vous avez dû vous amuser ?

À : beh on m'a dit que c'était plus simple. Et puis oui c'est vrai c'est plus simple. C'que en fait j'ai juste mis un scotch.

I : ah bah oui c'est pas bête !

À : beh moi c'est le voisin qui est peintre qui m'a donné l'astuce. Pareil ma chambre on l'a peinte toutes les deux, fin après les toilettes elle l'a fait toute seule. Mais oui après...

I : et on parle de magasins de décors, les magasins de vêtements aussi ça te ?

À : oh oui ! Y'a eu une période c'était une catastrophe !

I : parce que ?

À : j'y allais tout le temps !

I : c'était quand ça ?

A : dès que j'avais un jour de repos. Pff y'a ouais deux-trois ans.

I : t'achetais beaucoup de vêtements ?

À : vêtements, les chaussures ! Les chaussures y'a plus longtemps déjà. Les chaussures à une période je faisais pas un magasin sans sortir avec des chaussures.

I : c'est quoi les magasins où t'aimes bien aller toi par exemple pour les vêtements, les chaussures ?

À : vêtements je vais beaucoup à Cache-Cache et Exploralia aux Flâneries. En général c'est là-bas que je trouve mon bonheur.

I : ouais et alors pour les chaussures par exemple ?

À : chaussures oh pff ça dépend. Je fais un peu tous les magasins. Chaussea aux Sables il est bien. Fin à Olonne.

I : ah aux Sables ? Parce que ouais les magasins c'est pas forcément sur la Roche si je comprends bien ?

À : ah nan ! C'est la Roche, c'est Nantes.

I : ouais Nantes tu va de temps en temps ?

A : ouais. La Rochelle aussi.

I : tu te fais des journées comme ça ?

À : ouais on se fait des journées.

I : ouais. Par exemple tu pars avec qui quand c'est comme ça ?

À : bah avec maman, toujours ! (*rires*)

I : ouais vous partez et puis vous faites une journée. Alors Nantes ou La Rochelle, tu vas où quand c'est comme ça ?

À : Nantes on fait Atlantis, Paradis, fin on en fait pas mal.

I : ah oui le grand tour ! (*rires*)

À : ouais voilà c'est ça. Puis à La Rochelle toujours Puilboreau. Ouais.

I : ouais OK d'accord. Oui donc ça, ça arrive souvent ?

À : ouais, parce que j'aime bien faire les magasins avec maman parce qu'elle me dit vraiment si ça va pas, alors que les copines des fois c'est plus délicat. Là au moins je suis sûre. C'est moche, c'est moche voilà ! (*rires*)

I : c'est honnête ! (*rires*) Et tu me dis les Sables aussi un petit peu ?

À : les Sables. Oui.

I : donc du coup comme là, par exemple Chaussea, tu sais qu'il est mieux aux Sables qu'à la Roche quoi ? Ou la Foirefeuille il est mieux à Puilboreau qu'à la Roche ?

A : ouais.

I : ouais t'as tes petits magasins un peu ?

À : c'est ça mes petites habitudes.

I : ouais donc ça c'est quelque chose que t'aimes bien. Tu fais par exemple aussi avec des copines des fois ?

A : ah oui !

I : avec Marion ? Même avec Mathilde par exemple ?

A : ouais. Mathilde on a pas encore fait les magasins ensemble !

I : ouais pas encore ?

À : nan.

I : mais avec Marion ouais t'aimes bien ?

À : avec Marion ouais.

I : et donc oui, donc on parlait de télé c'est quelque chose que tu regardes beaucoup ?

A : oui. Ouais c'est le moment de détente je trouve.

I : ouais ? Donc tu la regardes quand la télé ?

À : le soir.

I : ouais ? Quand tu débauches ?

A : hum.

I : tu regardes quoi par exemple à la télé ?

À : je suis très musique ! Alors N'oubliez pas les paroles j'adore cette émission ! Et puis après tous les films où tu te prends pas la tête. Donc : Camping Paradis, fin tu vois ? Tout ce genre de truc.

I : ouais. T'as d'autres exemples comme ça ?

À : j'aime beaucoup les films le lundi sur la 6, ou sur la un maintenant, les films d'amour là, ça fait rêver.

I : ah le lundi après-midi tu veux dire ?

A : ouais.

I : oui je vois.

À : tu te prends pas la tête là non plus, mais voilà c'est des téléfilms de l'après-midi et je trouve ça bien.

I : donc le lundi quand t'es en repos, t'en profites aussi l'après-midi pour regarder un peu la télé ?

À : je me repose ouais.

I : ouais OK. Donc ces petits téléfilms, ça t'aime bien. En émission tu m'as dit donc N'oubliez pas les paroles, y'a d'autres émissions qui te plaisent bien ?

À : beh des fois on regarde Plus belle la vie.

I : ouais ? Vous suivez un peu tous les soirs ?

A : oui. Hum. Quasiment tous les soirs, après voilà.

I : ça fait longtemps que vous regardez ? Parce que ça existe depuis longtemps !

À : moi j'ai regardé depuis le début. Après on a été tout un moment beh on a été deux ans quasiment sans regarder. Et puis beh pff un soir j'ai dit tient y'a rien à la télé je vais regarder. Puis on s'y est remises.

I : tu te reprends au truc ?

À : c'est ça !

I : donc ça vous aimez bien le soir ? Vous regardez ensemble ?

A : ouais, hum.

I : y'a d'autres séries comme ça qui te plaisent bien ?

À : nan après...

I : je sais pas est-ce que vous regardez les informations ?

A : oui. Oui. Mais souvent le midi, c'que le midi je trouve c'est plus intéressant.

I : c'que le midi toi tu reviens manger ici ?

A : toujours ! Beh j'ai deux heures pour manger, donc voilà. Fin j'ai à peu près c'que des fois c'est moins.

I : et ta mère aussi ?

À : alors maman elle est soit de matin, soit d'après-midi.

I : est-ce que ta mère est toujours chez Arrivé ? Ou est-ce qu'elle a changé ?

À : toujours chez Arrivé. Elle est soit de matin, soit d'après-midi.

I : d'accord. Donc en fonction de toute façon t'arrives à manger avec elle ?

À : voilà. Mais quand elle est d'après-midi, non je mange toute seule.

I : elle est déjà partie ?

À : elle part à 11 heures et demie.

I : mais alors quand elle est de matin, elle doit commencer tôt ?

À : 5 heures 10.

I : OK. Donc le midi en tout cas, régulièrement tu manges avec elle. Et même si t'es pas avec elle toi tu mets les informations ?

A : oui !

I : tu regardes sur quelle chaîne les informations ?

À : la un.

I : et alors pourquoi tu dis que le midi c'est plus intéressant que le soir ?

A : parce que tu fais le tour de certains villages. Voilà c'est pas prise de tête.

I : oui c'que c'est quoi que t'aimes bien dans les informations toi ?

À : beh déjà nous vu notre métier, on est obligés de s'informer sur ce qui se passe voilà dans la France pour pas être à la ramasse si les gens ils disent : ah tient il s'est passé ça à tel endroit ! Que tu sois pas : ah bon ?

I : oui les clients ils discutent beaucoup de l'actualité avec vous ?

A : oui. Ah bah oui ça c'est... faut s'informer.

I : ouais donc t'essayes de suivre l'actualité pour pouvoir en discuter avec eux ?

À : voilà c'est ça.

I : d'accord. Et je sais pas oui, est-ce que y'a des choses dans l'actualité qui t'intéressent plus que d'autres ?

À : nan pas spécialement.

I : donc les informations ça c'est plutôt le midi, OK. Et donc le soir après, donc tu m'as dit N'oubliez pas les paroles.

À : souvent après N'oubliez pas les paroles on mange. Comme ça on met pas spécialement la télé, ou si on la met c'est très bas et on l'écoute pas.

I : OK et puis après donc Plus belle la vie ?

A : hum.

I : et puis après ? À 21 heures là vous mettez quoi ?

À : les films, fin parce que j'ai horreur des films où y'a de la tuerie des choses comme ça.

I : ouais d'action ?

À : j'ai horreur de ça donc je regarde ce qui y'a et je prends que des films assez calmes ou des comédies ou voilà.

I : mais vous regardez plus des films que des émissions ?

A : oui.

I : des émissions en semaine vous regardez pas trop ?

À : nan.

I : ouais OK. Et alors est-ce que si t'aimes bien les films, tu vas aussi beaucoup au cinéma ?

À : nan, par contre nan.

I : nan ça te plaît pas ?

À : nan.

I : et les films que t'aimes bien regarder, je sais pas t'aurais des titres de films à me donner pour que je situe à peu près un peu tes films préférés ? Ou je sais pas que t'as regardé récemment que t'as bien aimé ?

À : un film que j'ai vu et revu, c'est les Choristes.

I : ouais OK d'accord.

À : ce film à chaque fois il me fait... voilà il est beau, j'aime bien.

I : ouais t'aimes bien ça ? C'est pas forcément quelque chose qui te fait rien, ça peut-être aussi quelque chose... histoire vraie ou sentimentale ?

À : ouais, par exemple tout ce qui est les coups de foudre : Coup de foudre à Manhattan, voilà tout ça.

I : ouais t'aimes bien aussi les histoires d'amour ?

À : oh là, là beh oui ! Ça fait rêver ! (*rires*)

I : ouais, mais pas en tout cas de choses type action, guerre, choses comme ça ?

À : ah nan ça j'ai horreur de ça ! Si y'en a un que j'aimais beaucoup, mais attends j'ai perdu le nom... c'que je l'ai regardé plus d'une fois aussi, avec Audrey Tautou, le film de guerre là ; Un long dimanche de fiançailles. Celui-là je l'ai vu et revu. Mais y'a une histoire là aussi.

I : oui à la limite la guerre pourquoi pas, mais pas le côté tranchées et combats, mais plutôt ce qui se passe derrière quoi ?

A : hum. Fin voilà pour moi les films de filles, j'appelle ça les films de filles. J'adore les films de filles !

I : donc des films je sais pas moi... de groupe de filles ? De groupe d'amies filles ? C'est quelque chose qui te plaît aussi ?

A : ah oui, oui ! Tout ce qui est non violent.

I : comment ça s'appelle ce film ? Je crois bien que y'a eu plusieurs volets... c'est de copines. Sex and the city ? Un truc comme ça ? Nan ça te dit rien ?

A : si, si j'ai regardé déjà. Mais non, sans plus.

I : OK.

À : Desperate Housewives, j'ai suivi. Charmed. Alors que fin voilà, pourtant Charmed des fois y'avait des trucs, mais ça j'aimais bien.

I : oui donc ça peut aussi être des séries ? C'est pas que des films ?

À : oui, mais pas série policière ! C'que tout ce qui est New York, j'ai horreur de ça.

I : mais comme là tu me parles de Desperate Housewives, Charmed, y'en a d'autres ?

À : nan ça été vraiment les deux...

I : les deux qui t'ont tenue ? (rires)

À : voilà ! Fallait surtout pas les louper hein !

I : ouais OK. Donc la télé, alors tu m'as dit que t'aimais beaucoup la musique ?

A : oui.

I : donc c'est en écouter ? En jouer ?

À : en écouter.

I : ouais t'écoutes beaucoup la radio ? Les clips ?

A : ouais NRJ.

I : t'écoutes où la radio ?

À : dans la voiture, à la maison, au boulot.

I : ouais au salon vous mettez aussi ?

A : ouais.

I : OK. Tu vas à des concerts des fois ?

A : rarement.

I : c'est quoi par exemple, tient pareil que pour les films, mais avec la musique, les artistes que t'aimes bien écouter ?

À : j'aime beaucoup Keen'V. Après nan c'est vraiment Keen'V le...

I : ouais le favori ?

A : ouais. (*on frappe à la porte*).

I : vas-y, vas-y. Salut Loïc !

Loïc : Salut !

I : ça va ?

B : ça va.

I : bon je me dépêche avec mes dernières questions !

À : oh, mais t'inquiètes, t'inquiètes !

I : oui donc la musique ça c'est quelque chose que t'aimes bien, mais pas forcément de là à aller voir des concerts ?

A : hum.

I : des livres ? La lecture ça te...

A : du tout !

I : nan ? Même je sais pas le journal ? Des magazines ?

À : j'arrive pas à me concentrer donc non.

I : ouais non ça c'est un truc qui te plaît pas ? T'as jamais trop lu...

À : journal si. Fin voilà. À une période oui, maintenant j'en ai marre.

I : ouais y'a une période tu lisais le journal ?

A : ouais.

I : tous les jours par exemple ?

A : oui.

I : c'était genre Ouest France ?

A : ouais.

I : mais maintenant ça t'intéresse plus trop ?

À : nan.

I : OK. Donc oui qu'est-ce que tu pourrais... le sport ? Donc tu fais du sport avec Mathilde maintenant à la salle ?

A : oui ! Je suis pas très sportive hein (*rires*). Regarde tu vois il se fout de ma goule !

I : Loïc rigole pas ! (*rires*)

B : nan je rigole pas moi !

I : t'as fait d'autres sports avant ? Quand t'étais plus petite ?

À : de la danse.

I : ouais ? Quand t'étais plus petite ?

A : hum.

I : t'en as fait de quel âge à quel âge ?

À : de 5 ans à 13 ans.

I : ah oui ! C'était où ça ?

A : à Nesmy !

I : et c'était quoi comme style de danse ?

À : Moderne Jazz.

I : ouais OK. Et puis t'en avais marre, ça te plaisait plus ?

À : ça correspondait plus avec mes horaires au collège.

I : d'accord, OK. Et après ça t'as arrêté ? T'en as plus refait ?

À : nan.

I : et là t'as repris récemment avec la salle ou t'as fait d'autres choses avant ?

À : y'a une section de gym à Chaillé, donc j'ai du en faire deux ans y'a 4-5 ans.

I : t'y allais toute seule ?

À : nan avec maman. Et après y'a un an, fin l'année dernière, j'en faisais avec ma collègue. Pareil à Chaillé.

I : d'accord. Et puis là cette année t'a pas reconduit ?

À : nan.

I : et donc par contre maintenant t'as la salle de sport avec Mathilde ?

À : voilà.

I : alors ça se passe bien ?

A : ouais (*rires*).

I : ça va vous êtes contentes ? Ça correspond à ce que vous vouliez faire ?

À : c'est ça. Même si des fois tu galères.

I : ouais c'est ce que j'allais dire c'est pas trop dur ? Fiou, vous êtes courageuses !

A : hum. Nan, mais ça va.

I : ouais c'que elle me disait que vous y alliez plusieurs fois par semaine ?

À : oui bah on a eu tout un moment là où on y allait qu'une fois (*rires*).

I : déjà une fois c'est bien ! Mais sinon vous essayez d'y aller deux fois ?

A : deux fois hum. En général c'est le lundi et le jeudi, on a nos...

I : ouais comme ça c'est calé, vous savez...

À : voilà c'est ça.

I : et ça vous y allez, c'est le soir en fait ?

A : hum. Le lundi c'est vers... on se rejoint à 18 heures 15. Et sinon beh le jeudi c'est après ma débauche.

I : ouais, donc c'est-à-dire ?

À : ça dépend.

I : 20 heures peut-être ?

À : ah on essaye un peu avant quand même.

I : un peu avant. C'que ça dure combien de temps quand vous y allez ? C'est une heure ?

À : oh faut compter une heure et demie, deux heures. C'que il suffit que les machines soient prises t'es obligée d'attendre. On a vraiment une heure d'activité, mais entre-temps faut que tu désinfectes les machines, fin voilà y'a tout un protocole. Faut que tu retournes à la base pour voir avec ta clé tu as, à faire, combien de poids, fin voilà. Donc tu perds tu temps.

I : c'que vous avez un programme en fait ?

A : hum.

I : et il est établi comment ce programme ?

À : c'est les coachs qui l'établissent selon nos envies.

I : parce que par exemple c'est quoi toi tes envies ?

À : moi c'est perdre du poids.

I : d'accord. Ah oui tu m'en avais parlé. Et tu vas toujours voir, je suis en train de penser, tu m'avais parlé de l'hypno-thérapeute, de diététicienne, choses comme ça, tu vas toujours ?

A : hum.

I : et alors l'hypno-thérapeute ça donne quoi ?

À : bah... pff pas grand-chose.

I : ouais ça fonctionne pas ?

A : hum. Au début oui ça avait bien marché et puis beh là j'y suis retournée une deuxième fois, mais...

I : mince ! Tu penses y retourner quand même ?

A : peut-être oui.

I : pour refaire un point avec elle ?

A : hum.

I : et puis diététicienne tu vois toujours aussi ?

À : alors j'ai arrêté là où j'allais, et j'ai commencé Weight Wetcher.

I : ah oui ! Parce que tu m'avais parlé, c'était qui que t'allais voir, j'ai perdu le nom !

À : Natur'House.

I : ah oui voilà. Et donc là t'as commencé Weight Wetcher ?

A : hum. Y'a 15 jours, mais bon là vu qu'on est partis en vacances ça perturbe. Enfin je me suis pesée ce matin, j'ai pas pris donc déjà.

I : OK. Et ça, c'est à la Roche aussi ?

A : oui. Route de Nantes à l'hôtel Ibis.

I : ah oui ? Tient ils sont là.

A : ouais.

I : d'accord, OK. Donc là t'as un programme ? Ça fonctionne comment ? C'est un programme strict ?

À : nan c'est hyper cool ! T'as un nombre de points à manger par jour et donc après c'est à toi de gérer.

I : d'accord, OK. Et alors ça va pour l'instant c'est pas trop dur à tenir ?

À : nan ça va. J'ai connu pire.

I : ouais donc ça plus le sport, t'es au taquet là ! (rires)

À : c'est ça.

I : et j'y pense, j'ai vu tout à l'heure que t'avais un tatouage ?

A : oui (rires).

I : t'en as plusieurs ?

À : nan. C'est le seul.

I : t'aimes bien les tatouages ?

À : c'est le seul.

I : ça fait longtemps que tu l'as celui-là ?

À : deux ans.

I : c'est le seul, t'a pas envie d'en faire d'autres particulièrement ?

À : nan.

I : c'était le seul ?

A : ouais.

I : et je vois aussi que t'as pas mal de bijoux, c'est pareil c'est quelque chose que t'aimes bien ? Fin de bagues en tout cas.

A : toujours ! Oui beh normalement j'en ai plus, mais j'en ai enlevé pour les vacances. C'que normalement j'ai un collier, un bracelet là, un autre bracelet.

I : ouais t'aimes bien les bijoux ?

A : toujours. Beh t'as vu comment maman... nan t'a pas fait attention ?

I : ah nan j'ai pas fait attention.

À : là elle les a peut-être enlevés. Mais elle a plein de bagues, donc.

I : t'as été habituée à ça ?

À : c'est ça.

I : donc t'aimes bien avoir des petits bijoux ?

À : c'est ça.

I : OK. Et juste pour terminer, tout à l'heure quand on parlait des informations, tu me disais que tu suivais l'actualité, tu suis aussi ce qui se passe, la politique les choses comme ça ?

À : j'aime pas trop la politique.

I : ouais ? Ça te...

A : du tout.

I : tu suis quand même un petit peu ce qui se passe ?

A : oui quand même.

I : en permanence ou que quand y’a des élections ?

À : quand y’a les élections.

I : n’importe quelle élection tu votes ? Ou que les grosses importantes ?

À : les grosses.

I : les présidentielles par exemple ?

À : ouais parce qu’après pff je m’en fiche.

I : et alors tu fais comment, je sais pas tu suis à la télé ? Tu lis les programmes ?

À : beh aux infos en fait. Nan aux infos.

I : ouais juste les infos et puis t’arrives à choisir un candidat comme ça ?

À : ouais voilà.

I : c’est quoi que tu cherches toi chez le candidat ?

À : j’ai pas du tout de...

I : je sais pas par exemple... (sa mère rentre dans la maison) Elle fait pas de bruit (rites) Vous pouvez venir ! Je sais pas l’écologie ? Je raconte n’importe quoi. L’économie ?

À : j’ai pas de... alors ça...

I : comment tu choisies ton candidat en fait du coup ?

À : j’ai pas de...

I : tu fais pas au pif, t’as bien un truc pour choisir ?

À : nan je regarde quand même leur programme, après c’est ce qui me plaît le plus.

I : beh alors donc c’est quoi qui te plaît ?

À : niveau je dirais ce qu’ils proposent niveau boulot, niveau retraite parce que faut penser aussi voilà. En fait c’est les deux points principaux que je regarde.

I : ouais. Et alors comme là aux élections présidentielles toi c’était vers qui que tu te tournais justement par rapport à ces points-là ?

À : là ça a été compliqué.

I : ah ouais ?

Sa mère : on vous dérange pas les filles ?

À : ah si beaucoup !

I : j’ai fini hein. Je suis sur les dernières questions. Je boucle et...

Sa mère : c’est vrai ? Mais ta...

I : ah beh si c’est enregistré là !

Sa mère : c’est vrai ? (*elle chuchote*).

À : (*rites*)

I : (*rites*) attention hein !

À : faut pas dire de bêtises ! (*rites*)

I : oui c’était compliqué ?

À : oui j’ai pas spécialement...

I : parce que t’hésitais en fait ?

À : ouais là j’étais perdue.

I : ouais ?

À : cette année c’était ouais...

I : ouais tu voudrais me dire pour qui t’as voté par exemple cette année ?

À : j’ai voté blanc.

I : ouais ?

A : hum.

I : aux deux tours ?

A : hum.

I : ouais t'hésitais ?

A : hum.

I : tu savais pas quoi faire ?

À : nan. Du tout.

I : OK. Bah écoute, je sais pas si t'as envie de rajouter des choses ?

À : beh nan je pense que ça été quand même très...

I : ouais je pense aussi, bon bah je te remercie en tout cas.

À : beh merci à toi.

« Les filles du coin ». Des commérages à l’affirmation de soi ; enquête ethnographique en Vendée.

Résumé :

Depuis près de cinquante ans, de nombreuses transformations sont venues bouleverser l’espace rural conduisant certains de ses ressortissants à partir, et modifiant le cadre de vie de ceux qui restent. Longtemps focalisés sur l’agriculture et le renouvellement du monde paysan, de récents travaux sociologiques se sont concentrés sur les jeunes ruraux. S’interrogeant sur le devenir de ces derniers – qu’ils restent ou qu’ils partent de leurs milieux d’origine – ces études laissent pourtant une population de côté : les jeunes femmes, et particulièrement celles qui subsistent en milieu rural. Longtemps considérées comme assignées à l’espace privé que représente le foyer, ces dernières ont pourtant vu leurs pratiques évoluer au gré des transformations de leur environnement. Dès lors, il s’agit de saisir les ressorts du maintien sur le territoire de ces jeunes femmes en rendant compte des logiques qui leur sont propres. Résultat d’une enquête ethnographique au sein de cercles amicaux féminins, cette analyse met en exergue la « révolution lente et silencieuse » opérée par ces jeunes vendéennes.

Mots-clés : sociologie rurale – ancrage territorial – relations d’amitié – sociologie du genre – jeunesse – ethnographie

"Local girls." From gossip to assertiveness; an ethnographic survey in Vendée.

Abstract :

For nearly fifty years, many transformations have come to upset the rural space leading some of its inhabitants to leave, and changing the living environment of those who remain. If a lot of studies focused on agriculture and the renewal of the rural world, recent sociological research has focused on rural youth. Questioning their future - whether they stay or leave their places of origin - these studies have however left a population aside: young women, and particularly those who remain in rural areas. Long considered to be relegated to the private space represented by the home, their practices evolved as their environment changed. Therefore, the aim of this study is to grasp the reasons why they stay by revealing their own rationales. This analysis is the result of an ethnographic survey within women’s circles of friends and highlights the "slow and silent revolution" carried out by these young women natives of Vendée.

Keywords : rural sociology – territorial anchoring – friendship relations – sociology of gender – youth - ethnography